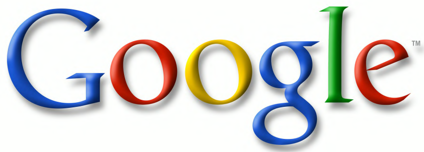


Dr BERTHOLON

LES PREMIERS COLONS

DE SOUCHE EUROPÉENNE

DANS L'AFRIQUE DU NORD

1er FASCICULE

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

(Extrait de la *Revue Tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage)

PARIS
ERNEST LEROUX, Editeur
RUE BONAPARTE, 28

1899







Dr BERTHOLON

LES PREMIERS COLONS

DE SOUCHE EUROPÉENNE

DANS L'AFRIQUE DU NORD

Essai historique [illegible]

[illegible]

[illegible]

ique

LES PREMIERS COLONS DE SOUCHE EUROPÉENNE

DANS L'AFRIQUE DU NORD

Essai historique sur les origines de certaines populations berbères

d'après les documents égyptiens et les écrivains de l'antiquité

INTRODUCTION

Le travail que je publie aujourd'hui emprunte ses principaux éléments à la légende, aidée, il est vrai, de quelques documents historiques de source égyptienne. C'est un terrain fort dangereux. Il est souvent téméraire de s'y aventurer. J'ai hésité de longues années avant de le faire, établissant auparavant de meilleures bases sur lesquelles étayer mes conclusions. Je crois avoir accumulé depuis lors et publié une série de documents d'ordres divers, et spécialement anthropologiques et ethnographiques, qui me permettront de marcher aujourd'hui sur un terrain assez solide.

Avant d'entamer le sujet de l'origine des Berbères de race européenne, je crois devoir expliquer comment j'ai été amené au présent travail. En débarquant à Sousse, en 1881, j'ai été frappé de trouver, au lieu d'indigènes au teint bistre, au nez fin et en bec d'aigle, à la face allongée, aux cheveux noirs, d'Arabes, en un mot, une population d'un type tout différent, avec un teint assez clair, un nez concave et assez large, une face ronde, des cheveux souvent châtains, des yeux parfois bleus, et une tête généralement ronde. Ces individus, vêtus d'une blouse, couverts d'un chapeau, auraient pu être confondus avec nos compatriotes du centre de la France. Je signalai le fait d'une population brachycéphale dans une notice que je publiai sur Sousse à cette époque. (1) Malheureusement, mes occupations de médecin militaire ne me laissèrent pas de suffisants loisirs pour pratiquer des mensurations anthropologiques. Les travaux de mon ami le Dr Collignon, parus en 1887,(2) comblèrent cette lacune en fournissant des renseignements sur la répartition de cette race brachycéphale sur tout le littoral méridional de la Tunisie et dans l'île de Gerba. En 1889, j'eus l'occasion d'assister un conseil de revision dans cette

(1) Bertholon : *Sousse; Revue de Géographie*, 1882.

(2) Collignon : *Ethnographie générale de la Tunisie; Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1887.

île et d'y mesurer à peu près tous les adultes de 18 à 24 ans. Cette tournée compléta mon impression de l'origine européenne d'une partie de la population tunisienne. De plus, de nombreux documents ethnographiques recueillis sur place, actuellement en cours de publication dans le journal *l'Anthropologie,* me permirent d'établir certains rapprochements avec ce qui s'est observé en Europe. La situation de Gerba, qu'un schisme protège contre les envahissements des populations sémitiques et contre les mélanges avec celles-ci, en a fait un groupe très homogène, demeuré à l'état de race assez pure.

Quelle était l'origine de cette population à tête ronde, comparable à celle qui peuple la France? Je la cherchai d'abord, avec H Martin, Aucapitaine, Tissot et d'autres, dans notre pays. Les auteurs ont souvent prononcé le nom de Bretons à propos des Kabyles. Je crus avoir trouvé une piste en comparant entre eux les noms de Ligures, pris par certains anthropologistes comme appellation des populations brachycéphales, et celui des Libyens. Les Grecs orthographiaient Λίγυες et Λίβυες; comme les lettres B.V. G. se substituent les unes aux autres dans les dialectes primitifs, je pensai que les Libyens étaient une colonie ligure. J'émis ce rapprochement dans un mémoire publié en 1888.[1]

Bientôt, mon attention fut attirée dans une autre direction à la suite de recherches anthropologiques que je fis en Kroumirie. Les indigènes y ont l'habitude de se déformer le crâne de la même façon que nos compatriotes de Toulouse. L'origine de cette bizarre coutume nous ramène sur les bords de la mer Noire. L'hypothèse d'une migration de cette provenance pourrait être soulevée, car on trouve chez les Kroumirs quelques agglomérations de sujets appartenant au type blond.

Vers cette époque, M. Hannezô signalait des os teints en rouge trouvés dans la nécropole — qu'il appelait phénicienne — de Mahedia.[2] Cette coloration ne pouvait avoir été faite qu'après décharnement. Ce rite singulier était d'une pratique courante chez les populations de la mer Noire, ainsi qu'il résulte des recherches de divers savants russes, tels que MM. Antonovitch, Bobrinski, Makowski, Schaffhausen, Orsowski, etc. La race qui se livrait à ces pratiques avait tous les caractères de la race blonde pure.[3] Ces documents, joints à certains traits de mœurs spéciaux que l'on peut suivre depuis les Libyens d'Hérodote jusqu'aux Scythes, en traversant l'Asie-Mineure, me permirent d'émettre l'opinion qu'un même peuple antique avait

(1) *Anthropologie criminelle des Tunisiens musulmans; Archives d'anthropologie criminelle,* 1888.

(2) Hannezô : *Note sur la Nécropole phénicienne de Mahedia; L'Anthropologie,* 1892.

(3) Zaborowski : *Du Dniester à la Caspienne; Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris,* 1895, p. 126-127.

semé de colonies ces divers territoires depuis le Danube jusqu'en Libye. Ce peuple a porté le nom mythique d'Amazones. Les noms historiques sous lesquels il est connu sont identiques à celui d'Amazones et se sont prononcés, selon les temps et les contrées, Mesi, Mysi, Masu, Masa, Masha-ouasha, Maxyes, Macaï, Mazices, Amazigh, etc.[1]

Fort de ces renseignements, j'ai poursuivi mes recherches dans le sens d'une migration phrygo-thrace partie d'Asie-Mineure et venue coloniser l'Afrique du Nord. Cette émigration paraît avoir commencé peut-être avec l'invasion des Hycsos en Egypte. Comme il n'est pas encore prouvé que les pasteurs soient des Egéens, on peut fixer au moins la date à l'époque des luttes des peuples de la mer contre l'Egypte. Un mémoire de M. G. Médina sur les tombeaux prétendus puniques de Carthage servit de confirmation à mes études. Ces tombeaux, couverts de dalles buttées, rappelaient la « porte des lions » de Mycènes et aussi certaines tombes de Phrygie.[2] L'archéologie était d'accord avec les documents d'ordre ethnographique et anthropologique. Par suite, dans une notice sur l'anthropologie tunisienne publiée à l'occasion du Congrès pour l'Avancement des Sciences, j'ai pu réunir une série de rapprochements entre les sépultures, l'architecture, la céramique, la bijouterie, le costume, la religion, l'agriculture et le langage des Egéens et des Berbères d'origine européenne. Ces derniers, par suite d'un archaïsme prolongé jusqu'à nos jours, ont réussi à conserver intactes beaucoup de coutumes qui ont cessé d'exister en Europe.[3] Je dois ajouter qu'à ce même Congrès M. G. Medina montrait l'analogie de l'architecture, du mobilier funéraire, de la céramique des peuples égéens et de Carthage, tout en l'attribuant à un peuple mixte de Sidoniens, de Cariens et d'Egyptiens.[4]

Ces documents si nombreux ne permettent pas de douter d'une influence égéenne dans le nord de l'Afrique. Quels en sont les importateurs ? Pour moi, ce sont des Egéens, c'est-à-dire des Européens.

Jusqu'à la production de documents autrement décisifs que certains objets importés par le commerce, il demeurera prudent de se maintenir sur la réserve au sujet de l'introduction en masse d'éléments soit sidoniens soit égyptiens avant la période carthaginoise. Il ne paraît y avoir eu, dans l'Afrique du Nord, lors de l'immigration des Egéens, que des populations n'ayant pas dépassé la civilisation de la pierre. Quelques tribus apparentées à l'homme quaternaire de Néanderthal en étaient à l'industrie de la pierre

(1) Bertholon : *Les Formes de la Famille chez les premiers habitants de l'Afrique du Nord; Rev. d'Anth. crim.*, 3e année, n° 48, 1893.

(2) G. Médina : *La Nécropole prétendue phénicienne de Saint-Louis de Carthage; Revue Tunisienne*, 1894.

(3) Bertholon : *Anthropologie de la Tunisie*, Berger-Levrault, 1896.

(4) Congrès de Carthage, t. I, p. 273-274. — *Revue Tunisienne*, juillet 1897.

taillée ; d'autres, plus nombreux, de la même race que les Ibères, élevaient des monuments mégalithiques et vivaient dans un état de barbarie moins profonde. Ce sont ces primitifs que les peuples venus de Thrace après avoir passé par la Grèce ou l'Asie-Mineure conquirent ou refoulèrent. Ces populations, les unes blondes aux yeux bleus, les autres brunes à tête ronde — les premières arrivées — se substituèrent, surtout sur le littoral, aux sauvages indigènes. Elles apportèrent au pays les rudiments de civilisation qui ont été conservés intacts jusqu'à nos jours. Elles parlaient une langue européenne, le dialecte phrygien sans doute, que Fick a démontré être une langue sœur du grec. (1) Ce dialecte, de plus en plus altéré, s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la langue berbère, comme nous le ferons voir dans un prochain travail dont celui-ci est pour ainsi dire la préface. Ajoutons que les descendants de ces conquérants encore inconnus se retrouvent dans tout le nord de l'Afrique par masses compactes.

Aujourd'hui, nous nous contenterons d'interpréter les documents historiques ou mythiques qui ont trait à la colonisation de l'Afrique-Mineure par ces Européens. Ces documents sont de deux sources principales : 1° les uns proviennent de l'ancienne Egypte, qu'ils concernent plus spécialement. Nous les avons analysés sommairement. Leur importance résulte de ce que le mouvement migratoire dont ils parlent se poursuivait simultanément à l'ouest ; 2° cette importance nous a engagé à analyser les principaux mythes grecs se rapportant à la colonisation d'Egypte. En interprétant les documents ayant trait plus spécialement à notre Afrique, nous avons tenté d'en mettre en lumière toute la valeur historique. Cela fait, il était nécessaire de fixer l'emplacement géographique de ces récits lointains. Enfin, nous avons essayé de déterminer l'époque approximative où ces grands événements, à peu près inconnus, se sont réalisés.

Il est inutile, ce nous semble, d'insister sur la nouveauté d'un sujet jusqu'alors méconnu. Tissot dit nettement : « L'élément hellénique ne joue, nous le répétons, *aucun rôle appréciable* dans l'ethnographie de l'Afrique occidentale. » (2) Au Congrès de Carthage de 1896, M. Perrot s'exprimait ainsi : « Dans l'état actuel de nos connaissances, rien n'autorise à penser que des populations apparentées aux maîtres de Tirynthe et de Mycènes se soient jamais établies sur les rivages de la Tunisie actuelle, ni même que par le commerce maritime la civilisation dite égéenne ou mycénienne ait jamais fait sentir son influence jusque dans cette région. » (3)

(1) Fick : *Die ehemalige Sprachenheit der Indogermanen Europa's.*

(2) Tissot : *Géographie comparée de la Province Romaine d'Afrique*, t. I, p. 429.

(3) Compte rendu de l'A. F. A. S., 25e session, 1896, p. 274. — On aurait pu renvoyer M. Perrot au t. VI de *l'Histoire ancienne de l'Orient*, de Fr. Lenormant, complété par M. Babelon, où cette influence pélasgique est nettement indiquée.

Ai-B.

Dr BERTHOLON

LES PREMIERS COLONS

DE SOUCHE EUROPÉENNE

DANS L'AFRIQUE DU NORD

Essai historique sur les origines de certaines populations berbères

d'après les documents égyptiens et les écrivains de l'antiquité

(Extrait de *la Revue Tunisienne,* organe de l'Institut de Carthage)

TUNIS

IMPRIMERIE RAPIDE (LOUIS NICOLAS ET Cie)

rues de Constantine et de Souk-Ahras

1898

la mer et aux nombreux pays du nord qui vivent d'eau de rivière. L'orthographe hiéroglyphique de ce nom «haounebou» signifie littéralement: tous ceux qui sont derrière, c'est-à-dire tous ceux qui sont au nord.»(1)

Le mot de Hanebou s'associe, à l'époque du nouvel empire, à celui de Tamahou, et signifie également: peuples du nord.

On trouve aussi l'appellation de Tahennou, c'est-à-dire de: peuple à peau blanche. Ces derniers ne sont qu'une branche des Tamahou.

Voici d'ailleurs comment François Lenormant décrit ce fait historique: «Vers l'époque de la XVIIIe dynastie (environ 1700 ans avant notre ère), une grande révolution s'était accomplie dans les populations de la côte de Libye et des pays situés autour de la mer Egée. Dans cette dernière région, elle s'était surtout prononcée, semble-t-il, depuis le temps de Tahoutmès III, lequel, nous l'avons dit, avait exercé sur l'archipel grec une véritable suprématie, par le moyen des flottes phéniciennes, qui reconnaissaient sa loi. Un flot de barbares aux yeux bleus, dont le type, dans les représentations monumentales, a tous les caractères non seulement de la race blanche pure, mais de son rameau japhétique ou aryen, s'était abattu par mer sur la côte africaine, y avait refoulé en partie vers l'intérieur l'ancienne population, issue de la race hamitique de Pout et, en partie, s'était fondue avec elle, enfin avait fixé sa demeure dans le pays..... Les Egyptiens les désignaient sous les deux appellations génériques de Tama'hou «hommes du nord» et Ta'hennou «hommes au teint clair».

« Ces peuples blonds de la Libye, venus, semble-t-il, du nord-est et, dans tous les cas, sûrement d'au delà de la mer, étaient étroitement alliés et peut-être même apparentés aux nations pélasgiques que l'ethnographie de la Genèse rassemble sous le nom de Yavan. Ils avaient été comme leur avant-garde vers l'Occident.»(2)

Les textes font dire à Thotmès I que les Hanebou sont l'abomination des dieux. Le tout-puissant Thotmès III se fait un titre de gloire d'avoir battu ces peuples: «Je suis venu, fait-il dire au dieu Ammon-Râ, dans l'inscription de Karnak, je t'ai accordé de frapper les Tahennou; les îles des Danaouna sont au pouvoir de tes esprits.» (1600 ans avant notre ère.)

Le troisième successeur de Thotmès III fut Hamen-Hoptou III (1660-1550 avant notre ère). On le représente écrasant sous son trône divers peuples, dont les Hanebou.(3) Comme détail ethnographique, on peut rapporter que la reine Taïa, sa femme, est figurée sur les

(1) CHABAS: *Etude sur l'ant. hist.*, p. 174.
(2) FR. LENORMANT: *Hist. anc. de l'Or.*, t. II, p. 282-283.
(3) LEIPSIUS: *Denkmaler* III, pl. 77, et MALLET, *loc. cit.*, p. 6.

monuments avec des cheveux blonds, des yeux bleus et le teint rose. Ce ne sont pas précisément les caractères ethniques du peuple égyptien.

Sous les princes suivants, on voit les renseignements se multiplier au sujet des relations entre les Egyptiens et les Egéens. Elles sont de nature belliqueuse. Les Egéens acquièrent une puissance de plus en plus redoutable. Celle-ci ne peut s'expliquer que par la prospérité croissante de colonies fondées à l'ouest de l'Egypte. L'industrie navale ne paraissait pas permettre alors de pouvoir concentrer rapidement des forces suffisantes pour des guerres contre la puissance égyptienne, formidable pour le temps. Il existait une population coloniale européenne fixe pour fournir le gros des combattants. Des contingents de guerriers venus des côtes et des îles de la Méditerranée renforçaient les armées d'invasion.

Les documents nous révèlent quatre grandes invasions principales venues de l'Occident qui menacèrent l'indépendance de l'Egypte. Il y en eut sans doute antérieurement, mais nous ne les connaissons pas.

1re invasion. — Au XVe siècle, à la fin du règne de Seti I. — Le roi envoya contre les envahisseurs son fils qui fut plus tard Ramsès II. La confédération se composait de Lebou (ou Libyens) proprement dits — c'est la première fois, d'après M. Chabas,[1] qu'apparaît le nom de cette tribu qui devait plus tard devenir celui de tout un continent — et de Mashaouasha (ou Mysiens), nom que portent les Berbères (Mazigh). Ils étaient appuyés par des Shardina (Sardiniens) et des Toursha (Tursanes ou Tyrsènes). L'invasion fut repoussée. Les prisonniers furent incorporés dans la garde du pharaon.

Malgré ce succès, la plupart des auteurs, et parmi eux Chabas[2] et Brugsch,[3] estiment que vers cette époque commença une véritable colonisation par ces Européens de la partie occidentale du delta.

2e invasion. — XIVe siècle, sous le règne de Minephtah I. — Les tribus des envahisseurs se décomposent ainsi : 1° les tribus connues au moment de la première invasion, savoir : les Tamahou (ou gens du nord), les Lebou (Libyens), les Mashaouasha (Mysiens), les Shardina (Sardiniens), les Toursha (Tyrsènes); 2° des tribus nouvelles, savoir : les Kehaka, les Leka (Lyciens), les Shakulsha (Sicules) et les Akaousha (Achéens). Ces dernières n'étaient que des contingents de guerre venus pour appuyer une colonisation à main armée des Toursha (Tyrsènes). En effet, l'inscription de Karnak donne le détail suivant : « Le Toursha avait pris l'initiative de la guerre et chacun

(1) CHABAS : *loc. cit.*, p. 184, et PAPIER : *Anastasi*, II, 32.
(2) CHABAS : p. 188.
(3) BRUGSCH : Dans *Ilios*, de Schliemann ; trad. de Me Egger, app. XI, p. 682.

de ses guerriers avait amené sa femme et ses enfants. » Ces divers contingents égéens se composaient, d'après le texte égyptien, « du premier choix de tous les guerriers et de tous les héros de chaque contrée. » (Ligne 14 de l'inscription, traduction Chabas.) Ce renseignement nous rapporte involontairement au chant II de l'*Iliade*. Chaque tribu achéenne avait envoyé sous les murs de Troie l'élite de sa jeunesse sous les ordres d'un chef illustre. Le pouvoir suprême était exercé par un roi des rois. Le roi des rois de l'invasion sous Minephtah se nommait Mermaïou, fils de Deïd, chef de la puissante tribu des Libyens. Le pharaon n'osa affronter les dangers de la lutte : il jugea plus prudent d'envoyer ses généraux en son lieu et place. Ceux-ci remportèrent la victoire. Elle fut célébrée d'une façon d'autant plus dithyrambique que la peur avait été plus générale. L'inscription de Medinet-Habou, copiée par MM. Brugsch, Leipsius, puis Dümichen, rappelle ces événements. De nombreux égyptologues, entre autres MM. de Rougé[1] et Chabas,[2] l'ont traduite et commentée. Les envahisseurs laissèrent 15.000 morts sur le champ de bataille.

3e invasion. — Fin du XIVe siècle, sous le règne de Ramsès III. — La fameuse victoire de Minephtah n'eut pas grand résultat pratique. Le pouvoir central fut fortement ébranlé par des troubles intérieurs. Aussi l'histoire est-elle muette sur ce qui se passa à ce moment. Les tribus européennes ne manquèrent pas de profiter de l'anarchie. Elles s'installèrent solidement dans la partie occidentale de l'Egypte. Le nome maréotique et le nome saïtique leur appartenaient. Elles formaient une colonie compacte depuis la ville de Karbina, à l'ouest, jusqu'à la banlieue de Memphis, au sud.[3] La masse dominante des colons se composait de Mashaouasha.

Ces colons, sollicités sans doute par des tribus nouvellement débarquées, entreprirent la conquête de l'Egypte sous Ramsès III. Deïd (ou Didi), probablement fils de Mermaïou, organisa dans ce but une ligue de peuples égéens d'Afrique. Des chefs dont les noms sont écrits Mashaken, Tamar et Zaoutmar par les Egyptiens se joignirent à lui. Les Tamahou, les Tahennou et les Kahaka formaient le gros des forces; il ne semble pas qu'aucun contingent européen soit venu les rejoindre. Le sort des armes ne leur fut pas favorable. Beaucoup de tribus furent refoulées hors d'Egypte.

4e invasion. — Elle eut lieu six ans plus tard. Le chef de la guerre s'appelait Kapour; il était accompagné de son fils Mashashar. C'était un chef des Lebou (Libyens). Parmi les peuples africains nous voyons les Mashaouasha se joindre à lui. Les Tamahou, Tahennou et

(1) DE ROUGÉ : *loc. cit.*
(2) CHABAS : *Rech. pour servir à l'Hist. de la XIXe Dyn.*
(3) MASPERO : *loc. cit.*, ch. VI, p. 266.

Kahaka ne sont pas nommés dans la ligue. Par contre, un contingent de Toursha (Tyrsènes) et de Leka (Lyciens) qui, trois ans auparavant, avaient figuré dans une invasion de peuples égéens, tentée par la Palestine, vinrent renforcer les Libyens et leurs confédérés. Nous trouvons aussi quelques tribus dont les noms ne sont pas encore définitivement fixés.[1] Ce sont les Sabata (mot qui paraît rappeler les Abantes, précédé de l'article S), les Kaïkasha (comparez le fleuve Kaïkos), Shaïape (comparez Cassiépée), Haza (?), Bakana (?). Cette invasion ne coûte aux envahisseurs que 4.227 hommes tués ou prisonniers, et cependant ils avaient pu pénétrer fort avant dans le delta. Leur chef Kapour et son fils paraissent avoir succombé dans la lutte. Ce fut la dernière invasion sérieuse des colons européens de Libye et de leurs alliés.

La série des invasions que nous venons de rappeler a eu lieu précisément à l'époque que les recherches archéologiques ont montrée comme la période où la civilisation et l'art mycéniens ont atteint leur plus haut degré de splendeur.

Après la XIXe dynastie, on ne signale plus de grandes guerres avec l'ouest; mais la colonisation de l'Egypte occidentale par les Mashaouasha et autres Libyens est un fait accompli. Leurs chefs jouent un grand rôle dans l'histoire égyptienne. La XXIVe dynastie est d'origine libyenne. Leur fondateur Ta-f-nekht était primitivement chef d'un corps de Mashaouasha. Un de ses descendants, Psamethik, avec le secours de Gyges, roi de Lydie, appuyé par des mercenaires cariens et ioniens, prit le pouvoir. Il fonda la XXVIe dynastie (649 avant notre ère). Ce pharaon, qui était blond, continua la colonisation européenne de l'Egypte, commencée sous la XIXe dynastie. Des Ioniens, des Cariens, des Milésiens vinrent former des établissements dans la Basse-Egypte. Ces traditions furent continuées par ses successeurs. Sous Ahmès, Naucratis prit son complet développement. On ne compta pas moins de 200.000 Grecs en Egypte.

(1) Chabas : *Rech. pour servir à l'Hist. de la XIXe Dyn.*

DEUXIÈME PARTIE

DOCUMENTS MYTHIQUES AYANT TRAIT A LA LIBYE

CONSERVÉS PAR LES ÉCRIVAINS DE L'ANTIQUITÉ

Les souvenirs de l'invasion égéenne dans l'Afrique septentrionale s'étaient assez nettement conservés dans les traditions de la Grèce. Il paraît même surprenant qu'un fait de pareille importance n'ait pas été mis en lumière jusqu'à ce jour. On sait depuis longtemps que les dieux et les héros des diverses mythologies symbolisent presque toujours des faits de guerre ou de colonisation accomplis par la race qui vénère ces divinités. Ces traditions, conservées soit par les prêtres, soit dans les récits populaires ou les œuvres des poètes, s'altèrent et s'embellissent au point qu'il est parfois difficile de retrouver, si l'on n'a pas d'autre guide, à quel fond de vérité historique ils se rapportent. C'est probablement cette absence de fil conducteur qui a empêché jusqu'à ce jour les divers savants de déterminer la valeur exacte des mythes grecs ayant trait à la Libye. En prenant comme points de repère, d'une part, pour l'antiquité, les documents égyptiens résumés dans la première partie de ce travail, d'autre part, pour le présent, les nombreuses réminiscences du passé que fournit, grâce à leur archaïsme prolongé, l'étude anthropologique, ethnographique et linguistique des populations berbères, je crois avoir réussi à donner de divers mythes grecs concernant la Libye une interprétation se rapprochant de la vérité.

Ces mythes ont une valeur considérable. D'une part, comme nous le verrons par ceux de l'Atlantide, d'Io, de Danaos, ils complètent les documents égyptiens et se mêlent intimement avec eux. La légende de Perséus a trait à des territoires situés plus à l'ouest, mais paraît néanmoins mentionner certains personnages connus par la lecture des textes de l'Egypte. Enfin, les mythes d'Athéna Tritogénéia, de Dionysos, des Amazones, des Argonautes, le voyage de Thymoïtès constituent une série de renseignements qui se complètent sur la colonisation de l'Afrique mineure par des tribus parties des côtes égéennes.

Parmi les héros légendaires venus en Libye, Héraclès joue un grand rôle chez les écrivains grecs. J'ai négligé à dessein d'en parler. Les critiques considèrent ce héros comme un personnage phénicien; je crois, pour ma part, que ce mythe est pélasgique comme ceux que

j'analyse, mais il n'est pas utile de soulever ici une discussion qui ne servirait qu'à allonger encore ce mémoire. Pour cette raison, je me suis limité au seul récit de l'Hercule libyen de Salluste. Il était d'une race quelconque, peu importe, mais il commandait à des peuplades aryennes.

Ces documents, joints au récit d'Hérodote sur la migration de Tyrsénos, en se complétant les uns et les autres, forment un ensemble qui établit d'une façon irréfutable qu'il y a eu dans l'extrême antiquité une colonisation européenne des pays qui s'étendent sur la rive méridionale de la Méditerranée. L'étude de l'emplacement du Triton et de la ville de Nysa m'a permis de déterminer un des points où ces colons ont le plus brillamment prospéré.

Pour ce travail, j'ai, selon la méthode qui a donné de si remarquables résultats à M. d'Arbois de Jubainville, dépouillé les nombreux documents se rapportant à l'époque mythique que l'on trouve chez les poètes et les historiens grecs. Certaines de mes conclusions ne sont pas tout à fait identiques à celles de l'illustre historien. Ce n'est qu'après avoir revu les textes, revisé les généalogies et comparé les dates, que je me suis décidé à me prononcer dans un sens différent d'une pareille autorité. L'obscurité qui pèse sur ces temps reculés explique la difficulté énorme qu'il y a à s'y mouvoir à la recherche de la vérité.

Je n'ai pas reproduit le texte des divers auteurs grecs que je cite. La raison de cette abstention est de ne pas surcharger le texte du mémoire que je publie. On pourra d'ailleurs se reporter aux œuvres que je signale, car j'ai pris soin d'indiquer exactement les éditions, les pages et les paragraphes : cette précaution permettra de contrôler dans l'original les renseignements que j'en ai tirés.

CHAPITRE PREMIER

LA DESCENDANCE DU TITAN IAPÉTOS EN LIBYE

§ 1er. — La légende de l'Atlantide dans Platon, et la famille d'Atlas

Solon étant allé en Egypte, se lia avec les prêtres de Saïs. Ceux-ci lui exposèrent leurs traditions les plus antiques. Ces récits sont reproduits par Platon, dans *Timée et Critias*. Ils ont trait à l'Atlanide. On ne doit pas les considérer comme une simple conception philosophique. Platon commence en effet son récit par ces mots : « Ecoute, Socrate, un récit bien étrange. Malgré tout, il est absolument vrai. Le voici, tel que le plus sage des sept sages, Solon, l'a exposé. »(1) Dans le dialogue de Critias, celui-ci, avant de parler de l'Atlantide, commence par invoquer la déesse de la mémoire, « car, ajoute-t-il, la plus grande partie de mes paroles dépend surtout de cette déesse. »(2) C'est donc un récit vrai et non un simple roman qu'il raconte.

Neptune eut de Clito, fille d'Evénor et de Leucippe, dix enfants jumeaux. L'aîné, Atlas, donna son nom au pays. L'empire de ces dix fils s'étendit non seulement sur les contrées situées au delà des Colonnes-d'Hercule, mais encore sur de nombreuses iles, jusqu'à l'Egypte et la Tyrrhénie. Suit une description de cet état modèle, sans luttes, et enrichi par le commerce.(3) « Ces Atlantes, abandonnant leurs premières mœurs, voulurent conquérir le monde. Leur tentative fut brisée par la résistance des Athéniens et de leurs alliés. En même temps, les dieux détruisirent l'Atlantide qui disparut sous la mer. »

Laissons de côté le merveilleux et les considérations philosophiques. Le prêtre de Saïs raconte, d'après les archives locales, les mêmes événements que les documents égyptiens ont révélés plus tard aux savants modernes sur les invasions des peuples de la mer. Une série de tribus de même race, représentées par les fils d'Evénor et de Leucippe, a occupé les grandes îles de la Méditerranée, l'Afrique du Nord des Colonnes-d'Hercule à l'Egypte, et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie, fondant ainsi dans la partie occidentale de la Méditerranée un empire des plus puissants. La confédération qui envahit l'Egypte au temps de Seti I ou celle qui envahit plus tard ce pays

(1) PLATON : *Timée*. Edit. Teubner, t. IV, p. 323-324.
(2) PLATON : *Critias*. Edit. Teubner, t. IV, p. 424. 108. D.
(3) Ibid., p. 430 et suiv.

sous les ordres de Mermaïou sont deux des principaux événements parvenus à notre connaissance qui, vers cette époque, pourraient être assimilés à cette invasion des Atlantes. Athènes put, de son côté, subir des attaques de ces peuples maritimes. En effet, l'histoire de Danaos est le souvenir de l'occupation de l'Argolide par des tribus refoulées de l'Afrique. Il est logique de supposer que des événements analogues ont pu se passer sur d'autres points de la Grèce.

Il semble important pour notre sujet de noter que le prêtre de Saïs n'ignorait pas qu'il y avait une communauté d'origine entre les Athéniens et les Egyptiens de l'ouest du delta, dans le nome Saïtique. Critias, un des interlocuteurs de Timée, s'exprime en effet de la sorte : « La principale divinité de cette ville a pour nom en égyptien Neith, et en grec, selon leur interprétation, Athéna. Ils ont les Athéniens en grande amitié et se disent être leurs concitoyens à un certain degré. »[1]

Plus loin, il ajoute : « Sans en être jaloux, je te dirai, ô Solon, que votre ville a ressenti plus que la nôtre la bienveillance de la déesse. C'est elle qui a fondé, qui a nourri, qui a organisé votre ville, la première, et cela mille ans avant la nôtre... Pour ce qui est de notre ville, elle a été fondée, ainsi que cela est mentionné dans nos livres sacrés, depuis huit mille ans. Il y a donc neuf mille ans que vivaient les citoyens d'Athènes dont je vais te raconter brièvement les mœurs en même temps que la plus belle action qu'ils ont accomplie. »[2]

Les habitants du nome Saïtique reconnaissaient donc que leur ville, de même origine qu'Athènes, avait été fondée, postérieurement à cette cité, par des colons qui en étaient originaires.

Diodore de Sicile donne une version différente de celle de Platon : « Les Égyptiens prétendent que les Athéniens descendent d'une colonie de Saïs, et ils essayent de démontrer ainsi cette opinion : les Athéniens sont, selon eux, les seuls Grecs qui appellent leur ville Asty, nom emprunté à l'Asty d'Égypte. De plus, leur organisation politique a le même ordre. »[3] La raison linguistique donnée par les Égyptiens est essentiellement défectueuse. Il est étonnant que Diodore ne la relève pas. Le mot *asty* est employé couramment par les peuples primitifs de la Grèce. Phoronéus, fils d'Inachos, réunit en une ville les populations du pays qui devint l'Argolide, et donna à celle-ci le nom de ἄστυ Φορωνικὸν.[4] A Samos, les Lélèges avaient une ville nommée Asty palaïa.[5] Après la mort d'Eurygania, Œdipe épousa

(1) *Timée*. Édit. Teubner, t. IV, p. 325. 21. E.
(2) Ibid., p. 327. 23. D. E.
(3) DIODORE, liv. I, XXVIII. Trad. Hoefer, t. I, p. 29.
(4) PAUSANIAS, II, 15, 5.
(5) ASIOS, fragm. 6. Didot-Dübner, cité par d'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, p. 172.

la fille de Sthénélos, nommée Astymédousa. (1) Le fils d'Hector se nommait Astyanax; un autre guerrier troyen Astyalos; (2) la mère de Tros, Astyoché; une autre Troyenne, Astydamia. (3) Preuves que ce nom s'employait aussi chez les Troyens avec le sens de « ville ». Ni les peuples de Phoronéus, ni les Lélèges, ni les Troyens ne peuvent être considérés comme d'origine égyptienne. Ces quelques exemples, pris au hasard, montrent, d'accord avec l'histoire, que, comme l'a dit Platon, Saïs était très probablement une colonie d'Athènes.

Nous discuterons maintenant la date de ce fait historique que Platon recule à 9000 ans environ avant Socrate. En effet, beaucoup d'auteurs en ont conclu à l'existence d'un continent spécial appelé Atlantide, situé entre l'Europe et l'Afrique d'une part et l'Amérique d'autre part. Que ce continent eût existé à une certaine époque, c'est une hypothèse plausible, mais il ne faut pas en chercher dans Platon la preuve historique. C'est là un point qu'il est nécessaire de bien établir et que les partisans de la soi-disant Atlantide se sont bien gardés de mettre en lumière. En effet, Platon, dans *Critias,* raconte que, d'après Solon, « les prêtres lui désignèrent par leur nom, en faisant le panégyrique de chacun, Cécrops, puis Erechthéus, Erichthonios, ainsi qu'Erysichthon, et beaucoup d'autres encore, parmi lesquels Théséus. Ils lui exposèrent cette guerre et la part qu'y prirent les femmes ». (4)

Les guerriers athéniens dont les noms ont été cités à Solon par les prêtres égyptiens appartiennent à une époque moins reculée que ne l'indique Platon. Le règne de Cécrops, d'après la *Chronique d'Eusèbe,* commença 1555 ans avant notre ère, 1586 d'après le canon de Castor, et 1590 selon celui de Barbarus. (5) Si l'on s'en réfère au marbre de Paros, la date serait de 1582 à 1581. (6) Il y a loin de là aux neuf mille ans du philosophe grec. Les autres personnages sont moins anciens encore. Erichtonios avait été, selon la légende, enfermé par Athéna dans un cyste et confié par elle en garde aux filles de Cécrops. (7) Il lui serait postérieur d'une génération. Détail intéressant, c'est sous la quarante-huitième année de son règne que le fer aurait

(1) PHÉRÉCYDÈS, fragm. 48. *Fragm. hist. græc.,* t. I, p. 85. Édit. Didot-Müller.

(2) ACOUSILAOS, fragm. 27. *Fragm. hist. græc.,* t. I, p. 103. Édit. Didot-Müller.

(3) *Iliade,* chant VI.

(4) PLATON : *Critias,* p. 426. 110. A. Édit. Teubner. Voici ce passage : Λέγω δὲ αὐτὰ τεχμαιρόμενος, ὅτι Κεχροπός τε καὶ Ἐρεχθέως καὶ Ἐριχθονίου καὶ Ἐρυσιχθόνος τῶν τε ἄλλων τὰ πλεῖστα, ὅσαπερ καὶ Θησέως τῶν ἄνω περὶ τῶν ὀνομάτων ἑχάστων, ἀπομνημομεύεται, τούτων ἐκείνους τὰ πολλὰ ἐπονομάζοντας τοὺς ἱερὲας Σόλων ἐφη τὸν τότε διηγεῖσθαι πόλεμον, καὶ τά τῶν γυναιχῶν κατὰ τὰ αὐτὰ.

(5) MULLER : *De epochis historiæ atticæ,* in *Fragm. hist. græc.,* t. V, p. XLI, LXII, XLIII.

(6) Marbre de Paros. *Fragm. hist. græc.,* t. I, p. 543. Edit. Didot-Müller.

(7) *Frag. hist. græc.,* t. II, p. 22, fragm. 1. Edit. Didot-Müller.

été découvert, selon Eusèbe. Il s'agit là de l'aurore d'une nouvelle civilisation, celle du fer, qui succéda à celle du bronze. Quant à la date de ce règne, elle peut être fixée à 1511 d'après le marbre de Paros, à 1500 d'après le canon de Barbarus et à 1436 d'après celui d'Eusèbe. Apollodore place le règne d'Erichtonios à l'époque du déluge de Deucalion (1500 ans avant notre ère). Il aurait détrôné Cranaos, fils de Cécrops, et pris son trône.[1] Erysichton, qui est nommé après, ne figure pas dans la série des rois d'Athènes antérieurs à Théséus. Hellanicos dit que ce personnage était fils de Myrmidon.[2] Ce serait donc un Thessalien. Il serait fils de Cécrops d'après Apollodore. Hésiode nous apprend qu'on l'avait surnommé Αἴθων (insatiable) à cause de sa faim.[3] Quant à Erechtéus, que Platon place aussitôt après Cécrops, il serait postérieur à ces divers personnages. Hérodote en fait un successeur de Cécrops.[4] Ce serait son quatrième successeur d'après Androtion,[5] son cinquième d'après Eusèbe. Selon Apollodore, il était fils de Pandion; père d'Egée selon Androtion. Il serait grand-père de ce dernier si on s'en rapporte au marbre de Paros, et même son bisaïeul, en consultant Eusèbe et Castor. Le canon de Barbarus fixerait le début de son règne à 1440 ans avant notre ère. Celui d'Eusèbe nous donnerait la date de 1396.

Reste Théséus. C'est un personnage presque historique. Le marbre de Paros permettrait de fixer son règne à 1259; la *Chronique d'Eusèbe* donnerait 1233.

En résumé, les dates extrêmes entre lesquelles ont vécu les principaux personnages athéniens qui ont combattu contre les Atlantes s'étendent de 1590 à 1233. Voilà le mythe de l'Atlantide bien rajeuni.

Si on admet que Cécrops, dont le nom paraît sémitique (krobs, pain), est originaire de Saïs, comme l'avance Charax de Pergame dans sa *Chronique hellénique*,[6] qu'Érechtéus était lui aussi Égyptien, comme le mentionne Diodore de Sicile,[7] l'histoire de la double guerre des soi-disant Atlantes de Platon s'explique fort bien, comme nous le verrons par le mythe de Danaos, mieux connu. En effet, vers l'époque où l'Égypte subit la grande invasion de Mermaïou, Athènes eut une suite de guerres à soutenir contre des envahisseurs. Car les nations coalisées par Mermaïou, ainsi qu'une grande partie des tribus européennes qui avaient auparavant pris pied en Égypte, refoulées et suivies peut-être, comme l'indique le nom de Cécrops, par les

(1) Apollodore : *Bibliothèque*, liv. III ; ibid., t. I, p. 174.
(2) Hellanicos, fragm. 17 ; ibid., t. I, p. 48.
(3) *Poèmes d'Hésiode*, fragm. CCXII, p. 68. Edit. Didot-Lehrs.
(4) Hérodote, liv. VIII. *Uranie*, 44.
(5) Androtion, fragm. 37. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 375. Edit. Didot-Müller.
(6) Charax (de Pergame) : *Hellenica*, fragm. 11. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 639. Edit. Didot-Müller.
(7) Diodore de Sicile, liv. I, xxix.

indigènes victorieux, cherchèrent de nouvelles patries. Des flottes amenèrent des bandes de fugitifs en Grèce; ceux-ci obtinrent par la force les places qu'on leur refusait. C'est ainsi que nous voyons des gens venus d'Égypte, comme Cécrops et Érechtéus, devenir rois d'Athènes et Danaos régner sur Argos. Athènes et l'Égypte eurent donc à lutter contre les mêmes hommes à peu près simultanément. Le récit du prêtre de Saïs est vrai. Seulement, il ne s'agit pas là de quelque peuple extraordinaire disparu de la carte du monde, mais d'événements que l'on commence à connaître d'une façon chaque jour plus sûre. Pour ces diverses raisons aussi, nous avons peine à admettre, malgré la haute autorité de M. d'Arbois de Jubainville, que le mythe de l'Atlantide rappelle une attaque des Ibères contre l'Égypte. Les dates d'une part, les renseignements que fournissent les documents tant égyptiens que grecs sur la composition des peuples du nord de l'Afrique à cette époque, d'autre part, montrent d'une façon presque indiscutable qu'il s'agissait de populations européennes fixées en Afrique, aidées par des contingents venus de la mer Égée.

Une autre preuve qu'il s'agit bien d'Européens et non d'Ibères, c'est la généalogie mythique de ces peuples atlantiques. Platon donne Atlas comme fils de Neptune; on peut lui opposer la tradition hésiodique, beaucoup plus ancienne, suivie par tous les mythographes, qui fait d'Atlas un des quatre fils de Iapétos et de Clymène.[1] Or, François Lenormant n'hésite pas, avec Bochard, Buttmann, Welcker, Schœnmann et Pictet, à confondre le Iapétos grec avec le Yaphet de la Bible,[2] c'est-à-dire le père des peuples de race européenne. Ajoutons même qu'Hérodore d'Héraclée va jusqu'à faire d'Atlas un Phrygien, fait très significatif;[3] Hellanicos de Lesbos lui attribue six filles;[4] Apollodore et Diodore lui en donnent sept. Rien de plus instructif que la progéniture de ces filles qui n'eurent pas des dieux comme descendants, comme par exemple l'aînée, Maïa, qui fut mère d'Hermès. Taygète eut de Jupiter Lacédaïmon (ou Lacédémon); Electre eut de Jupiter Dardanos; Alcyon eut de Neptune Hyrieus; Stérope, avec Mars, Oïnomaos; Mérope, avec Sisyphe, Glaucos, père de Belléрhon.[5] Les filles d'Atlas que nous venons de nommer eurent donc comme descendance : les Lacédémoniens, peuple dorien venu du nord de la Grèce; les Dardaniens, peuplade venue de Thrace, en Asie mineure; les Thébains; Oïnomaos, qui régna dans le Péloponèse et fut un instituteur des jeux olympiens. Toute cette descendance est parfaitement européenne. Elle paraît prendre son origine dans

(1) Hésiode : *Theogonia*, vers 509. Edit. Didot-Lehrs., p. 10.
(2) François Lenormant : *Les origines de l'histoire*, t. II, p. 192.
(3) Hérodore d'Héraclée, fragm. 24. *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 34. Edit. Didot-Müller.
(4) Hellanicos, fragm. 56. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 52. Edit. Didot-Müller.
(5) *Biblioth. d'Apollodore*, liv. II, ch. III; — ibid., t. I, p. 129.

la Thrace. Ce n'est pas précisément le lieu d'expansion des Ibères. La descendance d'une autre des filles d'Atlas, Kélaïno, mérite d'être étudiée avec plus de détails parce qu'elle a des rapports beaucoup plus directs encore avec les Atlantes africains. Kélaïno eut avec Poseïdon divers descendants. L'un d'eux, selon Hellanicos, (1) fut Lucos, ancêtre mythique des Léka ou Lyciens, que les documents égyptiens nous ont montrés dans les rangs des peuples de la mer. L'habitat de ces Lyciens à l'époque historique était l'Asie mineure. Il existait une ville nommée Kélaïnaï en Phrygie, d'après Strabon. (2) Ce nom de Lucos paraît très voisin de celui de Lycaon, qu'Hésiode fait fils de Pélasgos (3) et qui régnait en Arcadie. (4) Caucon fut aussi un fils de Kélaïno et Neptune, d'après Pausanias. (5) Le peuple qui en descendit est placé par Homère (6) parmi les alliés des Troyens, à côté des Lélèges et des Pélasges. Un historien postérieur, Aristocritas, fait de Caucon un frère de Byblis et un fils de Miletos et de Kélaïno. Il place donc lui aussi Caucon en Asie mineure. (7) Un peuple de même nom, probablement de même origine, se trouvait au voisinage des Pélasges dans la portion occidentale du Péloponèse, non loin de la race de Lycaon. (8) Ces deux fils de Kélaïno, dont les descendants étaient partagés entre l'ancienne Phrygie et la Grèce et dont le nom est toujours associé à celui des Pélasges, montre bien qu'il faut les considérer comme des peuples égéens. Hécatée fait de Caucon un fils de Pélasgos. C'est une preuve de l'étroite parenté entre les Pélasges et les Atlantes, puisque les auteurs arrivent à mêler leurs généalogies. (9)

Là ne se bornerait pas cette filiation. Akésandros, historien qui vécut à une date incertaine, avait écrit un ouvrage sur Cyrène. Il n'en reste que quelques fragments, cités par d'autres auteurs. Dans l'un, nous voyons que Kélaïno eut deux autres fils. L'un, nommé Eurypilos, qu'un autre historien antérieur, Phylarchos, appelle Eurytos. Ce fils régna à Cyrène. Il abdiqua plus tard en faveur de Cyrène, mère d'Aristée. L'autre fils était Triton, père d'Athéna. (10) Divers héros grecs du Péloponèse ont porté les noms d'Eurypilos et d'Eurytos. Phylarchos donne comme fils à Eurytos, Lycaon, dont nous

(1) Hellanicos, fragm. 56. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 52. Edit. Didot-Müller.

(2) Strabon, liv. XII, 8, § 18, p. 496. Edit. Didot-Müller.

(3) Hésiode, fragm. xcviii. Edit. Didot-Lehrs, p. 57.

(4) Nicolas Damascène, fragm. 43. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 378. Edit. Didot-Müller.

(5) Pausanias, liv. IV, I, § 5, p. 172. Edit. Didot-Dindorf.

(6) *Iliade*, chant x, vers 429.

(7) Aristocritas : Περι Μιλήτου, fragm. 2. *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 334. Edit. Didot-Müller.

(8) Strabon, liv. VII, 7, § 1, p. 266. Edit. Didot-Müller.

(9) Hécatée, fragm. 375. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 31.

(10) Akésandros, frag. 3 et 4. Ibid., t. IV, p. 285. Édit. Didot-Müller.

venons de parler, et Leucippos.[1] Platon fait de Leucippe une femme, mère des Atlantes. Le Phrygien Laomédon avait épousé une femme de ce nom.[2] Cette descendance indique des relations entre les peuplades établies sur les deux rives de la Méditerranée, puisque les généalogies mythiques s'y confondent. Un nouveau détail vient les confirmer. Toujours d'après le même historien, Eurytos aurait épousé Stérope, fille du Soleil et sœur de Pasiphaé, femme du Crétois Minos.

Nous aurons occasion de parler plus loin de Triton, dont le nom se retrouve aussi sur les rives septentrionale et méridionale de la Méditerranée. Ces généalogies et alliances nous paraissent suffisantes pour établir : 1° que la postérité d'Atlas est d'origine japhétique ou européenne; 2° qu'elle paraît s'être fixée en Afrique à une période antérieure à la formation du Panthéon hellénique; 3° qu'elle était apparentée à certaines tribus restées dans l'ancienne Phrygie, plus particulièrement dans le Péloponèse, et aussi en Crète; 4° que le mythe de l'Atlantide doit être rajeuni et n'a trait qu'à des événements presque historiques, vers le XVI° ou le XV° siècle avant notre ère.

§ 2. — Le règne de Chronos ou Saturne en Libye

Chronia, d'après Charax de Pergame, fut le premier nom de la Sicile.[3] L'Italie, dans Virgile, est appelée *Saturnia Tellus.* L'Afrique du Nord aurait pu porter le même nom.

Chronos était frère d'Atlas, et par conséquent fils du Titan Iapétos. Tandis que les contrées les plus occidentales de la Berbérie, l'ancienne Maurétanie sans doute, constituaient l'empire d'Atlas ou Atlantide, Chronos, selon Diodore, régnait « sur la Libye, la Sicile et même l'Italie ».[4] Cette domination correspond à la colonisation tyrrhénienne, à laquelle font allusion d'autres mythes que nous allons citer.

D'après Manéthon, prêtre égyptien qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, Chronos aurait étendu son empire jusqu'en Égypte. Il figure même comme ayant été le quatrième roi de ce pays.[5] Osiris, qui paraît représenter une dynastie indigène, lui succéda. La colonisation d'une partie de l'Égypte par les Égéens, arrivés par l'ouest dans ce pays, paraît se rapporter à ce mythe.

(1) Phylarchos, fragm. 14. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 337.
(2) Phérécydès, fragm. 99. Ibid., t. I, p. 95. Didot-Müller.
(3) Charax de Pergame, fragm. 17. Ibid., t. III, p. 640. Édit. Didot-Müller.
(4) Diodore, liv. III, chap. LXI, et Polémon d'Ilion, fragm. 102. Ibid., t. III, p. 148.
(5) Manéthon de Sébémyte, fragm. 3. Ibid., t. II, p. 530.

Tertullien,[1] Lactance[2] et Minutius Félix[3] disent que Chronos ou Saturne était un homme. Ils appuient cette affirmation sur l'autorité de Diodore, de Thallos, de Cassius Sévérus et de Cornélius Népos. Il appartient à une période antérieure au Panthéon olympique. Pour marquer cette ancienneté, les mythes donnent les dieux de l'Olympe comme ses descendants. Ces descendants peu respectueux luttèrent contre leur père. Cette guerre représente vraisemblablement l'invasion des Hellènes qui substituèrent leur domination à celle des anciennes populations égéennes ou pélasgiques. La lutte se poursuit non seulement en Europe, mais encore en Afrique. Parmi les nouveaux dieux, Zeus, Dionysos et Athéna, aidés des Amazones libyennes, vainquirent Chronos ou Saturne et les Titans ses frères. Le nouveau Panthéon régna en maître, en Afrique comme en Europe. Il s'agit là évidemment de l'arrivée de nouveaux bans d'envahisseurs qui substituèrent, avec leur domination, leurs coutumes et croyances à celles des premiers occupants, les fils de Iapétos.

Malgré cette défaite, le souvenir de Chronos demeura religieusement gravé dans le cœur des Libyens. Il fut, sous toutes les dominations qui se succédèrent, le principal objet de la vénération des Africains, sous les noms de Chronos, de Baal et de Saturne. Les archéologues ont constaté que son culte lui était rendu sur le sommet des montagnes.[4] « On appelle encore, dit Diodore, « saturniens » les lieux élevés que l'on voit en Sicile et dans les pays occidentaux. »

(1) TERTULLIEN. *Apolog.*, 10.

(2) LACTANCE, I, 30.

(3) MINUTIUS FÉLIX, in *Octavio*, p. 24. Édit. 1652.

(4) Sur le culte de Saturne en Afrique, consulter *Bulletin archéologique du Comité*, 1889, p. 207. — BERGER ET CAGNAT : *Le Sanctuaire de Saturne à Aïn-Tounga*. — TOUTAIN : *De Saturni Dei in Africa Romana Cultu*, et *Les Cités romaines de la Tunisie*, p. 213. — CARTON : *Découvertes épigraphiques en Tunisie*, p. 71 ; *Le Sanctuaire de Dougga*, etc.

CHAPITRE II

CYCLE DES MYTHES ARGIENS CONCERNANT LA LIBYE

§ 1er. — Le mythe d'Io et la généalogie des Libyens proprement dits

Inachos, d'après Jean d'Antioche, était de la famille de Iapétos. (1) C'était donc un parent d'Atlas. C'est un des plus anciens personnages que les mythes mentionnent. Ils le disent fils de l'Océan. De son mariage avec Mélia naquit une fille, Io. Ce nom, dans le dialecte argien, signifie la lune, d'après Jean d'Antioche. Zeus en fut amoureux. Il chargea Hermès (2) — Charax dit Hermaon (3) — de tuer Argus qui veillait jour et nuit sur la jeune fille. De ces amours naquit une fille Libyé, qu'elle laissa dans le Péloponèse; elle s'enfuit en Égypte d'abord, puis en Syrie, où elle mourut. Certains mythographes métamorphosent Io en vache. Affolée par les piqûres de taons que lui avait envoyés Héra, poussée par la jalousie, elle se réfugia en Égypte, où Zeus lui rendit sa forme primitive. Là elle accoucha d'un fils, Epaphos, père de Libyé. (4)

Cette généalogie fait de Libyé, fille ou petite-fille de Jupiter et descendante de l'ancêtre des Pélasges, non pas une autochtone de l'Afrique, mais bien une immigrée dans ce pays, de souche européenne par ses ancêtres, dont Iapétos.

Selon la tradition de Jean d'Antioche, Libyé fut laissée par sa mère dans le Péloponèse. Elle ne vint donc que plus tard dans le pays qui prit alors son nom. Sa descendance mythique permet de suivre les étapes qu'elle parcourut. De ses amours avec Poseïdon naquirent en effet plusieurs fils.

L'un d'eux, Lelex, père de la race des Lélèges, est considéré comme un autochtone de l'Arcananie et de la Béotie, c'est-à-dire voisin des pays habités aussi par les descendants de Kélaïno, fille d'Atlas, les Caucons et les fils de Lycaon. Agénor, son autre fils, régna en Phénicie. Sa fille Europe, aimée de Jupiter, eut de ce dieu Minos, Sarpédon et Rhadamanthus. Belos, son troisième fils, régna sur l'Egypte et fut père de Danaos.(5)

(1) JEAN D'ANTIOCHE, fragm. 6, § 14. *Fragm. hist. grœc.* Edit. Didot-Müller, t. IV, p. 544.
(2) CHARAX DE PERGAME, fragm. 12. Ibid., t. III, p. 639.
(3) *Biblioth. d'Apollodore*, liv. II, ch. I, 3. Ibid. Edit. Didot-Müller, t. I, p. 126.
(4) SOLIN, XXIV, 2. — PINDARE, IVe *Pythique*.
(5) JEAN D'ANTIOCHE, fragm. 6, § 15. Loc. cit., p. 544. — APOLLODORE, II, I, § 4. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 126. Edit. Didot-Müller.

L'interprétation du mythe d'Io ne paraît pas présenter de grosses difficultés. A la suite de discordes civiles, dont la mort d'Argus est un épisode, une fraction vaincue, représentée par Io, dut quitter l'Argolide. Ceux-ci errèrent dans divers pays. Une partie paraît s'être fixée en Syrie, dans les pays occupés par les Pélestas ou Philistins, peuples européens, dont les mythographes font des Phéniciens; l'autre partie reste partiellement dans la région qui, d'elle, prit le nom de Libye, tandis qu'une autre fraction finissait par s'installer en Egypte dans le delta et devait subir la domination des rois du pays.

La métamorphose d'Io en vache paraît répondre, comme l'ont établi Schliemann et Brugsch, à une migration du culte de Hera. Cette divinité était figurée par une vache. (1) Ce culte est essentiellement européen. Dans les gisements lacustres les plus anciens, on rencontre fréquemment des amulettes en forme de têtes de bovidées ou de croissants.

Au point de vue qui nous occupe, le mythe d'Io fixe, au même titre que les documents égyptiens dont nous avons fait l'analyse, l'origine européenne et, pour préciser davantage, argienne, des Libyens proprement dits. (2)

Il faudrait maintenant fixer une date de leur passage en Afrique. Il eut lieu probablement plusieurs générations avant Danaos, lequel est lui-même antérieur de quatre générations à Persée, grand-père d'Hercule. La supputation d'environ 1700 ans avant notre ère paraît réunir le plus de probabilités. D'après Africanus, qui a écrit un ouvrage aujourd'hui perdu sur l'Egypte, Inachos aurait été contemporain de Moïse. La chronologie qu'il donne permet de fixer l'an I du règne de ce roi à 1666 ans avant notre ère. (3)

§ 2. — Le Mythe de Danaos

La légende de Danaos est plus particulièrement localisée à l'Égypte. Comme épisode des grandes migrations des peuples de la mer, elle se rattache directement à notre sujet. Il s'agit en effet, dans ce mythe, du retour dans la mère patrie de tribus européennes refoulées d'Égypte. L'opinion que j'exprime ici n'est pas partagée par tous les auteurs. La série de documents égyptiens ou grecs que je viens d'exposer me permet de me montrer affirmatif, bien que mon interprétation ne soit pas celle de M. d'Arbois de Jubainville. Dans son savant ouvrage *Les premiers habitants de l'Europe*, M. de Ju-

(1) Brugsch : *Hera-Boopis*. — In Schliemann, *Ilios*, traduct. Egger, appendice X.

(2) Un fragment de Polémon d'Ilion, qui vivait 200 ans avant notre ère, rapporte qu'il y avait à Argos un champ appelé Libyen, et qu'en Argolide Cérès était appelée Libyssa. Fragm. 11. § 12. *Fragm. hist. græc.* Edit. Didot-Müller, t. III, p. 119.

(3) Ibid., t. II, p. 577.

bainville fait de Danaos un Égyptien. Celui-ci aurait imposé son nom au pays qu'il aurait conquis, c'est-à-dire la Grèce et ses îles. Ce nom était tellement passé dans le langage qu'Homère s'en sert pour désigner les Grecs. Comme Thotmès III se vante que « les îles de Danaouna sont au pouvoir de ses esprits », il fallait déjà que l'Égyptien Danaos ait eu le temps de les conquérir auparavant et de leur imposer son nom. Ces déductions nous reporteraient environ au XVIIe siècle avant notre ère.[1]

On peut faire des objections à cette manière de voir. Danaos n'est-il pas un nom européen? Dans ce cas, il serait tout naturel que des îles et des terres de cette région aient pu porter le nom de « pays des Danaou » dès les temps les plus reculés, même avant le règne de Thotmès III. Alors, l'explication d'une conquête venue d'Égypte deviendrait inutile pour expliquer ce nom. M. Brugsch[2] remarque que les districts occidentaux de l'Égypte, et jusqu'en Marmaride, ont été occupés par une population désignée en égyptien sous les noms de Tehannou, Thannou, écrits plus simplement Thané et même Tana.[3] Cette appellation, qui date des temps reculés, persistait encore sous Ptolémée. Dans son énumération des nomes et des villes s'étendant à l'ouest du delta, ce géographe dit, en effet : « La région depuis le Maréotis jusqu'à la mer se nomme Tainéia ou Ténéia, τοῦ δὲ Μαρειώτου τὰ μὲν ἐπὶ Θαλάσσῃ καλεῖται Ταινεῖα ἢ Τενεῖα. »

Or, nous avons vu précédemment la signification, d'après les égyptologues, du nom de Tahennou. Les Égyptiens désignaient ainsi les peuples à peau blanche, au teint clair.[4] Il est inutile de faire remarquer l'analogie phonétique entre Tahen, Thana et Danaou. Je ne pense pas néanmoins que ce soit le même mot : tout se bornerait à une consonnance semblable. C'est à cause de celle-ci que les Égyptiens ont appliqué aux Danaou le nom de Tahen, Tana, désignation qui insistait sur le caractère le plus frappant de ces populations, la blancheur du teint, tout en reproduisant à peu près le nom porté par elles.

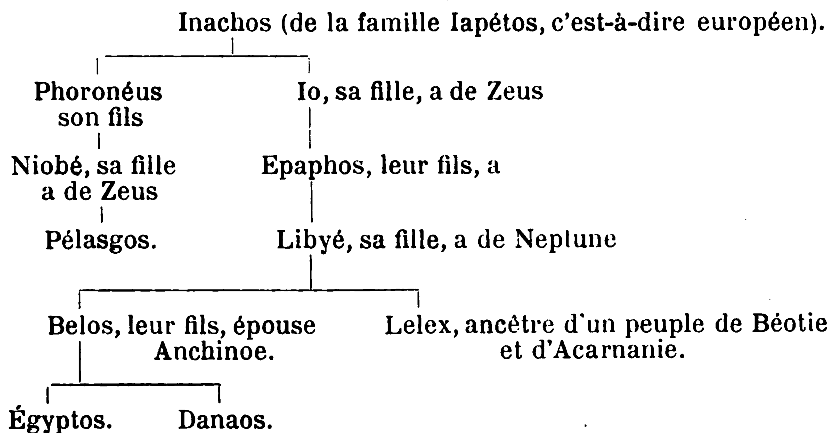
Quant au nom lui-même, nous croyons devoir le rapprocher d'un mot libyen conservé par les anciens auteurs,[5] celui de *tana*, signifiant « eau ». Or, il est tout à fait frappant, en sachant que les Thraco-Phrygiens ont fourni l'apport le plus considérable à ces migrations européennes en Asie, de constater que ce même vocable entre dans la composition des noms des rivières qui se jettent dans le Pont-Euxin, autour duquel ces peuples ont pris leur développement. Nous

(1) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 176 et séq.
(2) In Schliemann : *Ilios*, trad. de Mᵉ Egger, appendice X, p. 974, par M. Brugsch.
(3) De Rougé : *Revue archéologique*, t. IV, p. 201-220.
(4) Chabas : *Études sur l'antiquité historique*, p. 117.
(5) Tissot : *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, t. I, p. 516.

y trouvons le *Tanaïs*, le *Dana*pris (Dnieper), le *Dana*ster (Dniester), le *Da*nube (ou *Dona*u des Allemands), la *Duna* (Russie), le *Do*netz (Russie), etc. Dans les vieilles chansons des Slaves du sud, Dounaï « conserve sa signification primitive de cours d'eau, de rivière. »(1)

S'il est possible de faire un rapprochement entre les Tahennou au teint clair et un mot que l'on trouve tant dans leur patrie d'origine que dans leur pays d'arrivée, on tendra à attribuer au nom de Danaou un sens d'hommes de l'eau, de marins, de navigateurs, ou, pour parler comme les Égyptiens de la XIXe dynastie, les Danaou signifieraient « les peuples de la mer ». Très vraisemblablement, cette appellation égyptienne n'était-elle que la traduction du nom de cette tribu européenne.

Les généalogies mythiques, interprétées d'ordinaire de la façon la plus heureuse par M. d'Arbois de Jubainville, ne sont pas en contradiction avec l'interprétation que nous faisons du mythe de Danaos. Dans la *Bibliothèque d'Apollodore*, (2) Danaos est donné comme fils de Bélos et petit-fils de Poseïdon et Libyé. Ainsi que le remarque l'auteur des *Premiers habitants de l'Europe*, « Bélos personnifie les trois dynasties des rois pasteurs, toutes d'origine hétéenne ou phénicienne ». (3) Disons que les égyptologues actuels penchent plutôt à considérer les Hycsos comme Hétéens que comme Phéniciens. Ceci admis, il est bon de remonter plus haut que ne l'a fait M. de Jubainville dans la généalogie de Danaos. C'est ici le lieu de continuer la filiation que nous avons commencée dans le mythe d'Io. De plus, nous donnons la postérité européenne d'Inachos pour montrer la parenté des Libyens avec les Pélasges :



(1) VOLKOV : *Rites nuptiaux en Ukraine*. — *L'Anthropologie*, 1891, p. 4.
(2) APOLLODORE, II, I. 54. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 126. Edit. Didot-Müller.
(3) T. I, liv. I, chap. VI, p. 178.

Cet arbre généalogique montre que Danaos est, par son ancêtre Iapétos, de souche européenne; par Inachos, il est originaire de l'Argolide; par Libyé, sa grand'mère, il est apparenté aux tribus pélasgiques installées en Afrique; par Belos, il contracte des alliances avec des Hétéens (Européens) ou des Phéniciens lorsqu'il se fixe en Égypte. Il n'y a pas, dans tous ces ancêtres éponymes, possibilité de considérer Danaos comme un indigène égyptien. C'est le descendant de colons européens venus en Égypte, croisés vraisemblablement avec quelques populations pratiquant le culte de Baal, ou tout au moins soumis à leur domination, puis refoulés d'Égypte en même temps qu'elles, précisément à l'époque où les indigènes égyptiens reprirent la direction des affaires nationales après expulsion des étrangers.

De ce qui précède il est bien démontré que le Danaos du mythe ne saurait être un Égyptien indigène. C'était un homme à la peau blanche. Son nom était européen. Enfin, Diodore nous apprend qu'il professait une religion différente de celle des populations de l'Égypte, autre indice d'une origine étrangère. Son peuple pratiquait des rites et des sacrifices et rendait des hommages spéciaux à ses dieux nationaux. (1) Danaos et Cadmos furent les chefs les plus connus des peuplades qui à cette époque furent expulsées d'Égypte.

Ces détails bien déterminés, exposons le mythe. Danaos a pour frère Égyptos. Il cherche à le détrôner. Vaincu par ce dernier, il est expulsé du pays. Le fugitif s'embarque avec ses cinquante filles. C'est à Lindos, dans l'île de Rhodes, qu'il aborde. Les habitants l'accueillent avec cordialité. (2) Il élève un temple à Athéna, la déesse pélasgique. Après un séjour dans l'île, pendant lequel trois de ses filles étaient mortes, il s'embarque pour la Grèce et vient à Argos. (3)

Le héros éponyme Danaos, suivi de ses cinquante filles, chassé par son frère, résume, par un procédé habituel à l'extrême antiquité, l'expulsion par les indigènes égyptiens d'un grand nombre de tribus d'origine européenne. Comme les tribus qui, nous l'avons vu au début de ce travail, occupaient toute la partie occidentale du delta représentaient une force imposante, la légende fait deux frères de Danaos et d'Egyptos.

On pourrait peut-être arriver à relier à cette légende des faits de guerre précis. Il ne serait pas impossible que le mythe de Danaos ne soit un écho de l'histoire de la grande confédération qui, sous les ordres de Mermaïou, envahit l'Egypte au temps de Minephtah I.

(1) Diodore, I, xl. Edit. Didot-Dindorf, t. II, p. 579.

(2) Apollodore : *Bibliothèque*, liv. II, ch. i, 6, 7, 8. *Fragm. hist. græc.*, p. 126. Edit. Didot-Müller.

(3) Diodore de Sicile, V, lviii. Trad. Hoefor, t. II, p. 59, et Zénon de Rhodes, fragm. 2, lviii. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 177. Edit. Didot-Müller.

De nombreuses tribus, dont les Tahennou, y prirent part; elles renforcèrent celles qui étaient déjà établies dans cet empire. L'échec de cette tentative pour s'emparer de l'Egypte fut suivi de l'expulsion des anciens colons. Danaos, pour avoir voulu détrôner Egyptos, fut chassé par ce dernier. Ce qui augmente les probabilités de cette émigration en retour, c'est que la plupart des historiens placent sous Minephtah I l'exode de nombreuses tribus, dont celle des Hébreux. Cette interprétation cadrerait fort bien avec le récit de Diodore.

Expulsés d'Egypte, ces alliés européens auraient gagné en partie l'île de Rhodes. Peut-être tentèrent-ils de là quelque coup de main sur la Syrie. Cette campagne dut leur coûter des pertes sensibles. Le mythe les mentionne en disant que Danaos perdit trois de ses filles pendant son séjour à Rhodes.

Les émigrants atteignent enfin le territoire européen. Danaos est reçu à Argos, ville pélasgique. Il y justifie sa prétention au trône en prouvant qu'il est de la descendance d'Inachos. Nous venons de reproduire cette généalogie. Il est certain qu'un Egyptien indigène conquérant le pays d'Argos n'aurait pas pu établir une pareille généalogie. Nous trouvons, dans ce nouveau détail, une preuve de plus qu'il s'agit bien du retour dans la patrie primitive de descendants d'anciens colons.

Il resterait à déterminer la date de cet événement. L'hypothèse de M. Darbois de Jubainville le ramènerait à 1700 ans avant notre ère. Nous pensons nécessaire de le rajeunir; Minephtah a régné au début du XIVe siècle. La date exacte pourrait bien avoir été donnée par Castor, écrivain du premier siècle avant notre ère; celle qu'il indique correspond à l'année 1396 avant notre ère, d'après le calcul de M. de Jubainville. (1) Si on s'en réfère au marbre de Paros, le débarquement en Argolide de Danaos, suivi de ses filles, eut lieu la troisième année du règne du roi Erichtonios. Ce point de repère, d'après le même document, nous ramènerait au plus loin en l'année 1511 avant notre ère. (2) La moyenne entre ces deux dates extrêmes serait le milieu du XVe siècle. C'est aussi la date, rappelons-le, qu'il convient de donner au mythe de l'Atlantide de Platon.

§ 3. — Le Mythe de Perséus et les Ethiopiens de la légende

La légende de Perséus marque, d'une façon plus précise que le mythe d'Atlas ou celui de Chronos, l'histoire d'une migration partie de la mer Égée et ayant abouti jusqu'à l'extrême occident de la

(1) *Ctesiæ Fragmenta*, p. 170-171. Edit. Didot-Müller, cité par d'Arbois de Jubainville, t. I, p. 89.

(2) Marbre de Paros, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 542. Edit. Didot-Müller.

Berbérie. Il s'agit là d'une nouvelle couche de colons européens, venue substituer son hégémonie à celle des Japétides ou Atlantes.

Ce mythe se rattache à ceux d'Io et de Danaos. Perséus est de la même famille. En effet, Acrisios, roi d'Argos, était un petit-fils de Danaos. Sa fille, nommée Danaé, d'après leur ancêtre, fut aimée de Jupiter. Elle enfanta Perséus. Phérécydès, écrivain du ve siècle, a rapporté en détail les données du mythe;[1] nous en négligerons les incidents fabuleux pour suivre le héros en Libye. Dès maintenant, nous ferons observer la similitude de nom de Perséus, chef de cette expédition, avec celui des Perses qui, nous le verrons dans la suite, sont considérés par Salluste comme faisant partie des premiers colonisateurs de l'Afrique du Nord.

Perséus, à son arrivée en Afrique, passa par la ville de Chemmis, en Thébaïde. Dans ce pays, d'où serait venu son ancêtre Danaos, le héros reconnut beaucoup de ses parents, dit Hérodote.[2]

C'est contre les Gorgones qu'eut lieu la première expédition de Perséus. Hésiode les fait filles du dieu marin Phorcus.[3] Les Gorgones, d'après Diodore, étaient un peuple de femmes belliqueuses : « Il y a, dit-il, en Libye, plusieurs races de femmes guerrières d'une bravoure prodigieuse. On sait, par tradition, que la race des Gorgones, contre laquelle Perséus combattit, a été essentiellement courageuse. »[4] Ces Gorgones, au témoignage du même auteur, étaient plus anciennes que les Amazones.

Théocrite de Chio, qui écrivit une *Histoire de Libye* dont il ne reste, par malheur, que de rares fragments, pense que le nom de Gorgone serait le mot grec Γεωργοὶ, cultivateurs.[5] Perséus s'était donc attaqué à des populations sédentaires, par suite policées; probablement, elles aussi, de souche européenne.

L'explication donnée par l'auteur grec est séduisante, mais phonétiquement inacceptable. Nous croyons être beaucoup plus près de la vérité en proposant de voir dans ce mot deux termes européens primitifs. L'un : gar, gara, gari, signifie montagne (sanskrit : giri, zend : gaïri, petit slave : gora, lithuanien : gira). Ce mot persiste encore dans la toponymie berbère; exemples : le Gora (Tunisie), le Hoggar (Sahara). Le Jurjura est une forme intensive de ce vocable, ainsi que le Girgiri de Ptolémée. Dans l'antiquité nous retrouvons ce mot en composition dans Garamas. L'autre terme de ce nom

(1) Phérécydès, fragm. 26. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 75, et Apollodore, *Bibliothèque*, liv. II, chap. iv, 2. — Ibid. t. I, p. 130.

(2) Hérodote, liv. II, xci. Édit. Dietsch-Teubner, p. 158.

(3) Hésiode : *Théogonie*, vers 270.

(4) Diodore, liv. III, lii.

(5) Théocrite de Chio : *Histoire de la Libye* : fragm. conservé par Fulgentius. *Fragm. hist. græc.* Didot-Müller, t. II, p. 27.

composé est l'européen gâni, signifiant femme (sanskrit : jâni, zend : jéni, gothique : genis, anglo-saxon : cvên, d'où l'anglais actuel queen : reine). [1] Les Gorgones seraient donc les femmes ou les reines de la montagne. Cette dernière acception doit être la vraie, puisque le mythe grec traduit le nom de l'une d'elles et l'appelle Médousa : la reine. C'est à peu près le nom de la Kahéna de l'Aourès, dont on a voulu faire un mot sémitique, alors que son titre n'était que celui que les Anglais actuels attribuent à leur souveraine (cvên, ou queen). Les deux mots qui composent le nom de Gorgone entrent, on le voit, dans le berbère. Ces montagnardes permettent de penser que le lieu de la lutte avec Perséus a pu être l'Aourès, célèbre par une lutte semblable lors de l'invasion arabe, la Kroumirie ou la Kabylie.

Nous ne quitterons pas l'étude du mot de Gorgone sans expliquer la cause de la tradition selon laquelle sa tête avait un pouvoir pétrifiant. En effet, les mythographes ont fait un jeu de mots entre le nom des Garganes, ou Gorgones, et Γοργός, qui signifie menaçant, fascinant. De là à changer les humains en pierres, il n'y avait qu'un pas.

Quoi qu'il en soit, ces montagnardes ou cette reine de la montagne commandaient à des populations sédentaires et riches. En effet, le mythe raconte que du sang de la Gorgone naquit le cheval Pégase. Ce dernier reçut ce nom, d'après Hésiode, parce qu'il était né vers les sources de l'Océan, c'est-à-dire vers l'ouest. [2]

iMP

Cette naissance d'un cheval qui résulte de la mort de la Gorgone Médousa est intéressante à noter. Sachant que Médousa n'est pas un nom propre, mais qu'en grec archaïque ce mot signifie la reine, la fiction poétique peut se traduire ainsi : Perséus, une fois débarqué en Libye, livra un combat à un peuple de montagnards chez lesquels les femmes prenaient part à la guerre. Il tua leur reine. Cette victoire lui permit de s'emparer d'une excellente cavalerie.

Cette campagne n'avait pas été menée par le seul guerrier grec et ses compagnons. Ils avaient dû faire alliance avec des peuples voisins, désignés dans le mythe sous les noms des Grées, d'Athéna, puis d'Hermès. Parmi ces auxiliaires, nous retrouverons Athéna sur les bords du lac Triton ; quant à Hermès, il était petit-fils d'Atlas par sa mère Maïa. Perséus dut abandonner une partie des dépouilles à ses alliés, symbolisés sous le nom d'Athéna. La légende lui fait donner la tête de Médousa, dont les cheveux étaient des serpents. Hérodote nous apprend que les soi-disant serpents n'étaient autres que les franges de cuir qui ornaient les robes des femmes libyennes. [3]

(1) Fick : *Indo germanisches ;* Wörterbuch, 2e édit, p. 60 et 63.
(2) Hésiode : *Théogonie*, vers 282.
(3) Hérodote, liv. IV, 189. Edit. Dietsch-Teubner, p. 375.

Pour terminer ce qui a trait aux Gorgones, on peut remarquer que leurs noms sont essentiellement grecs : Médousa, la reine ; Euryale, la large ; Sthéno, la mince. Dans le mythe d'Oïdipos, conservé par Phérécydès, ce roi épouse successivement *Eury*gania, puis Asty-*Médousa*, qui est la fille de *Sthéné*los. (1) Dans la *Bibliothèque d'Apollodore*, on trouve aussi que *Sthéné*los, fils de Perséus, eut d'une fille de Pélops, nommée Nicippé, Aléinoé, puis *Médousa*, et enfin *Eurys*théus qui régna à Mycènes. (2) Les noms des Gorgones étaient donc d'un usage courant en Grèce à l'époque mythique.

Il resterait à déterminer la région où eut lieu la lutte. Il ne semble pas que cet événement se soit passé à l'extrême ouest, comme le pense Hésiode. Un écrivain de Carthage, Proclès, qui paraît avoir vécu deux siècles avant notre ère, raconte que Médousa avait succédé à son père Phorbos. Il y a là une preuve que les Gorgones n'étaient pas une nation de femmes, puisque les hommes pouvaient y exercer le commandement suprême. Le même auteur dit que ce peuple vivait vers le lac Triton. Il faudrait donc chercher son emplacement vers le territoire de la Tunisie actuelle. (3)

Un autre fait montre que les Gorgones n'habitaient pas l'extrême ouest, c'est qu'après leur défaite l'expédition, symbolisée par Perséus, marche contre Atlas, c'est-à-dire les peuples de Maurétanie d'origine japhétique. Grâce à la tête de Gorgone, le héros transforme Atlas en montagne et pétrifie ses guerriers. Théocrite de Chio estime que ce phénomène signifie que la défaite retentissante de la nation des Gorgones enleva toute vélléité de résistance aux Atlantes.

interesan

Les populations du nord de l'Afrique subissaient donc la domination de la conquête argienne.

C'est alors que Perséus délivre Andromède, fille d'un roi du pays, l'Éthiopien Képhéus, mari de Kassiépéia. Cette jeune fille avait été enchaînée nue sur le rivage et exposée à un monstre marin. Perséus tue le monstre. Il épouse la fille qu'il délivre, après une lutte avec l'Éthiopien Phinéus, frère de Képhéus, auquel Andromède avait été promise. Il s'agit dans cette partie du mythe d'une alliance des Argiens avec un roi du pays pour délivrer quelque tribu réduite en servage ou quelque ville occupée par des marins étrangers. Une fois cette ville conquise, il fallut la disputer à des tribus de même race que celles gouvernées par Képhéus.

Quelles étaient ces tribus ? Le mythe les appelle éthiopiennes. Les Éthiopiens de cette époque étaient-ils les mêmes que ceux de la période historique ? Nous avons peine à le croire. Kassiépéia ne de-

(1) Phérécydès, fragm. 48. *Fragm. hist. græc.*, t, I, p. 85. Édit. Didot-Müller.

(2) Apollodore : *Bibliothèque*, liv. II, ch. iv, 8. — Ibid., t. I, p. 132.

(3) Proclès de Carthage, ibid., t. IV, p. 484.

vait pas avoir les caractères négroïdes des Éthiopiennes. Le mythe dit, en effet, que sa fille avait été exposée parce que cette reine avait osé le disputer en beauté aux Néréïdes, filles de Poséidon selon certains mythographes, du dieu marin Nérée selon d'autres.

La cause de la disgrâce d'Andromède prouve que les Éthiopiens pratiquaient un culte pélasgique.

Une autre raison qui fait penser que ces soi-disant Éthiopiens sont des Pélasges, c'est que plusieurs d'entre eux se trouvent mêlés aux événements des peuples égéens. Andromède contribue à fonder la dynastie royale de Mycènes. Enfin, le beau Memnon, fils de l'Aurore, apparenté par son père à la famille régnante de Troie, est aussi un Éthiopien.

Voilà une série de rapprochements qui permettent de penser qu'à l'époque mythique le nom d'Ethiopie désignait une région sur le littoral méridional de la Méditerranée, colonisée par des tribus européennes dont les chefs prenaient part à la vie et aux événements de la rive septentrionale.

Alexandros Polyhistor n'énumère pas moins de treize noms par lesquels la Libye a été désignée, selon les temps ou les auteurs. Un de ces noms est celui d'Ethiopie. (1)

Favorinus d'Arles, dont il ne reste que quelques fragments, dit que « les premiers Ethiopiens ont vénéré des dieux et suivi des lois que leur indiquèrent Mithras et Phlegyas, de race éthiopienne ». (2)

Le premier nom nous rappelle les Perses qui, d'après Salluste, colonisèrent la Libye. Le second nom a été porté par un Thessalien, père du fondateur mythique de Gyrtone. A l'aurore de leur histoire, les Éthiopiens ont donc, comme législateurs, des hommes qui, par leur nom, paraissent appartenir à la race blanche.

De même, les noms des Éthiopiens du mythe de Perséus sont absolument européens. Képhéus passe aussi, selon Hérodote, pour l'ancêtre des Perses. Cet auteur transporte même le mythe de Perséus chez ces peuples. Les Perses, selon lui, portèrent le nom de Képhènes jusqu'au moment où Perséus ayant épousé Andromède, fille de Képhéus, en eut un fils qu'il nomma Persès. Ce fils, élevé à la cour de Képhéus, qui n'avait pas d'enfant mâle, lui succéda. La nation prit de lui le nom de Perse. (3)

La présence de ce mythe en Orient d'une part, en Libye d'autre part, est des plus frappantes, surtout si on se rapporte au récit de Salluste sur le rôle joué par les Perses dans la colonisation de l'Afrique. La légende de Perséus serait, dans cette hypothèse, anté-

(1) ALEXANDROS POLYHISTOR, fragm. 117 et 118. *Fragm. hist. græc.* Édit. Didot-Müller, t. III, p. 238.
(2) FAVORINUS D'ARLES, fragm. 40; ibid., t. III, p. 583.
(3) HÉRODOTE, VII, LXI.

rieure au passage en Afrique des Perses de Salluste; chacune des branches de la nation l'aurait emportée avec elle dans sa nouvelle patrie.

Un autre Képhéus, originaire d'Arcadie, faisait partie de l'expédition des Argonautes.(1) Hellanicos ne connait pas moins de deux Képhéus en Arcadie.(2)

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer l'analogie de nom entre le Képhéus ou Kiphéus (Κηφεὺς) de la légende grecque et le grand chef Kapour ou Kipour des Maschouasha ou Mysiens d'Afrique qui attaqua l'Égypte sous Ramsès III. Aucune loi phonétique ne s'oppose à ce que ces deux transcriptions, l'une grecque, l'autre égyptienne, ne représentent le même nom.(3) Ce rapprochement est fort important, d'une part, parce qu'il montre que le chef de l'invasion portait un nom européen; d'autre part, il y a là peut-être un jalon pour relier le mythe grec à un fait historique.

Le nom d'Andromède appartient aussi au cycle des poèmes homériques. En effet, les noms dans la composition desquels entre le mot *mède*(4) sont de l'époque héroïque. Chez les femmes, nous le trouvons chez Andromède, Médéia, Médousa, Iphimédée, femme pélasge de Thessalie (Diodore, V, L); Hécamède, fille du roi de Ténédos (*Iliade,* chant XI, XIV); Agamède, fille d'Augée (*Iliade,* chant XI). Chez les hommes, nous trouvons Palamèdes, fils de l'Argonaute Nauplios, roi d'Eubée; Midéas, fondateur de Tirynthe (Pindare); Teutamidès, petit-fils de Pélasgos (Hellanicos, *Phoronide*); Hippomédon, fils d'Atalante (Diodore, IV, LXVI). Puis, une succession de héros thraco-phrygiens ou achéens : Laomédon, Ganymède, Eumède (*Iliade,* X), Périmède (*Iliade,* XV), Diomède, Médon, Amphimédon (*Odyssée,* XXII), Eurymédon (*Iliade,* IV), Automédon (*Iliade,* IX), Lycomède (*Iliade,* XII), Thrasymède (*Iliade,* X), etc.

L'Éthiopien Phinéus porte le même nom que le roi thrace frère d'Europe. Hésiode en fait un fils de Kassiépéia.(5)

Ce Phinéus, d'après le même auteur, aurait été privé de la vue pour avoir indiqué à Phrixos, chargé de la Toison-d'Or, le chemin de la Scythie (fragm. LIX).

(1) APOLLODORE : *Argonautica,* chap. I, v. 161. Edit. Didot, p. 6.

(2) HELLANICOS : *Arcadie,* fragm. 59. *Fragm. hist. græc.,* t. I. Edit. Didot-Müller, p. 53.

(3) P et F sont deux lettres identiques; on trouve παυρος = φαυλος : idée de petitesse; πειθω = fidès (latin) : idée d'attachement; πὲλεχυς (hache) = falx, faux : idée de couper; πλεχω = flecto : idée de plier; λὶσπος = λὶσφος : usé, etc. — S final devient fréquemment R; c'est un phénomène phonétique connu sous le nom de rhotacisme, fréquent dans les langues préhistoriques. On a μάρτυρ = μάρτυς : témoin; πεῖραρ = πεῖρας : idée de traverser ; οὖθαρ = ûdhas (sanscrit) : mamelle; imber = ambhas (sanscrit) : pluie, eau; inter = intus, etc. — Voir REGNAULT : *Eléments de grammaire comparée,* t. I, passim.

(4) Μέδω : je règne.

(5) HESIODE, fragm. LVIII, ap. Schol. Apoll., II, 178. Edit. Didot-Müller, p. 53.

Ainsi, le mythe de Perséus se passe en Afrique et se relie aux origines de l'expédition des Argonautes sur les bords du Pont-Euxin.

Dans les *Argonautes,* d'Apollonios de Rhodes, ce Phinéus, fils d'Agénor, est un devin habitant l'île de Thynia. (1)

La mère d'Andromède, Kassiépéia (Cassiopée) possède un nom grec. Beaucoup de noms de héros et d'héroïnes de l'époque mythique sont formés de même manière.

Le nom de Kassiépéia peut aussi, comme celui de Képhéus, donner lieu à un curieux rapprochement. Dans la confédération des peuples que dirigeait Kapour, on trouve énumérées diverses tribus pour les noms desquelles on n'a pas encore trouvé d'assimilation plausible. Parmi celles-ci, nous relevons celle des Shaïape (Chabas), qui présente une analogie phonétique frappante avec le nom de Kassiépéia (Ka-[ss]-ïape). (2) Autre rapprochement : dans son périple, Scylax de Caryande place entre les Thesprotes et les Molosses une tribu qu'il appelle Cassopi, Κασσωποὶ, Κασσωπία ἔθνος. (3)

Cet exposé d'une des plus antiques légendes de la Grèce résume, dans les exploits d'un héros éponyme, une série de migrations parties du Péloponèse pour la Libye. Tandis que le mythe de Danaos était localisé à l'Égypte, celui de Perséus s'étend vers les régions occidentales. Il paraît se heurter à des tribus d'origine européenne établies déjà dans cette zone. En effet, les Gorgones sont un peuple où le matriarcat était pratiqué, antérieur probablement à une population similaire connue sous le nom d'Amazones; Atlas, le chef de l'extrême occident, est le fils du Titan Iapétos; enfin, les Éthiopiens, avec lesquels Persée s'unit par les liens du mariage, sont à proprement parler des Égéens. Ce document, interprété de la sorte, complète pour les régions de l'ouest ceux que nous avait conservés l'ancienne Egypte. De plus, si les assimilations de Képhéus, père d'Andromède, à Kapour et de Kassiépéia ou des Cassopi de Scylax à la tribu des Shaïape pouvaient être confirmées, on trouverait que les mythes grecs correspondent aux traditions égyptiennes. Le mythe de l'Atlantide résumerait l'invasion de Mermaïou sous Minephtah I, celui de Danaos l'attaque de Deïd contre l'Égypte. La légende de Perséus aurait trait à des expéditions exécutées en commun avec des guerriers du Péloponèse et des descendants de ce Kapour, non plus contre l'Égypte, mais contre des tribus du nord-ouest de l'Afrique. Au point de vue chronologique, ces mythes coïncident assez bien avec les documents

(1) Apollonios de Rhodes : *Argonautes,* ch. II, v. 178 et seq.

(2) Les transcriptions égyptiennes transforment le plus souvent les gutturales en chuintantes. D'autre part, la disparition de S s'observe fréquemment pour les mots en passant d'un dialecte à un autre. Le H du zend correspond aussi à S du sanscrit ; le grec, le latin, les dialectes germaniques fournissent de nombreux exemples de cette suppression.

(3) Scylax, périple 32. *Geogr. græci minores,* t. I, p. 35. Édit. Didot-Müller.

de la vieille Égypte. En effet, un auteur qui mourut trente-six ans après J.-C., Thrasyllos, a publié une chronologie des principaux événements; d'après ses calculs, l'expédition de Perséus aurait eu lieu en 1380. (1)

§ 4. — La généalogie des deux grandes tribus libyennes : Garamantes et Nasamons

Apollonios de Rhodes (2) donne d'intéressants renseignements sur la généalogie des deux importantes tribus libyennes. Un historien grec, Agrætas, dont nous ne possédons que quelques fragments, confirme ces curieux documents antiques. (3)

Voici comment s'exprime ce dernier : « Une vierge digne de respect, Acacallis, fille de Minos, fut aimée de Phoïbos Lycoréios. Comme elle était dans un état de grossesse avancée, son père la transporta en Libye. Elle y accoucha d'un fils nommé Amphitémis ou Garamas. Ce fils eut lui-même des relations avec la nymphe Tritonide. Il en naquit Nasamon et le vigoureux Kaphauros. » Ce dernier joue un rôle dans le poème des Argonautes, d'Apollonios de Rhodes.

Les peuples descendus de ces personnages mythiques, au dire d'Agrætas, étaient très pieux. Ils possédaient de nombreux temples.

Dans un autre fragment d'Agrætas, conservé par Hérodianos, cet auteur dit qu'Amphitémis eut divers fils d'autres nymphes, savoir : Adyrmachis, Araraucelas, Buzas, Machlys, Macas et Psyllos. Ces fils seraient devenus les fondateurs d'autant de tribus portant leurs noms. Nous donnons pour ce qu'il est ce renseignement que ne confirme aucun autre auteur.

Quant aux autres mentions que l'on retrouve dans le poème d'Apollonios, elles montrent que les Garamantes sont de souche européenne; ils proviennent de Crète. Leur père est Apollon lui-même, dont le culte paraît né dans le pays des Hyperboréens. Leur mère Acacallis, parente de Danaos, nous semble appartenir à cette même souche européenne.

Nous trouvons dans Hérodote un renseignement très important au sujet de ces Garamantes. Il parle (liv. IV, 183) des Garamantes, nation nombreuse qui cultive le sol, possède de nombreux palmiers, ainsi qu'une race de bœufs à cornes rabattues en avant. Ces Garamantes font la chasse aux troglodytes éthiopiens, peuplades légères à la course et possédant une langue qui n'a rien de commun avec celle des autres nations. Dans un autre passage (liv. IV, 174), le même

(1) Thrasyllos : *Les Egyptiennes*, fragm. 3. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 503. Édit. Didot-Müller.

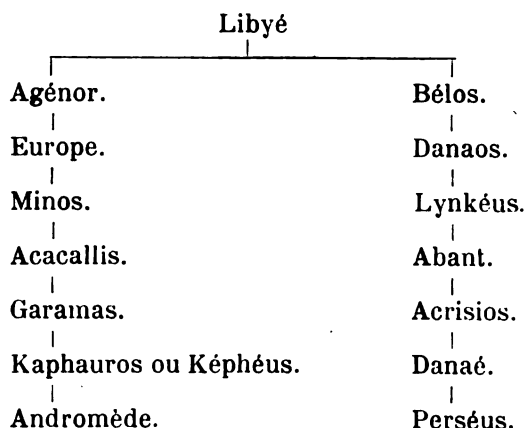
(2) Apollonios de Rhodes : *Argonautes*, chant IV, ch. IV, vers 1489-1496. Edit. Didot-Lehrs, p. 106.

(3) Agrætas : *Choses libyennes*, fragm. 1 et 4. *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 295.

auteur ne décrit plus dans les Garamantes une nation aussi policée; il les place dans un pays plein de bêtes féroces, évitant tout commerce avec les hommes, dépourvus d'armes et ne sachant pas s'en servir. On peut émettre l'opinion que les premiers Garamantes civilisés sont les descendants du mythique Garamas, tandis que les seconds représentent les sauvages indigènes, conquis et dominés par eux: peut-être ceux que le même auteur a appelés Éthiopiens troglodytes. Les Nasamons seraient le produit de croisement de l'élément crétois avec des tribus locales. Ces tribus, représentées par la nymphe Tritonide, appartenaient à la race de Iapétos; elles étaient donc aussi d'origine européenne; en effet, la nymphe Tritonide devait être sœur d'Athéna, sinon Athéna elle-même.

Le frère de Nasamon s'appelait Kaphauros. Dans le poème d'Apollonios, c'est un guerrier qui tue l'Argonaute Kanthos, originaire de l'Eubée. Il est difficile de ne pas remarquer l'analogie phonétique entre les noms de Képhéus et Kaphauros. Cette analogie confirmerait la tentative de rapprochement qu'à propos de Perséus nous avons essayé d'établir entre le mythique Képhéus et le chef Kapour, qui commandait la quatrième invasion des peuples de la mer. Son nom, grâce aux documents égyptiens, appartient à l'histoire. Kaphauros est une transcription beaucoup moins déformée de ce nom. C'est une confirmation du fond de vérité que renferment les mythes dont nous parlons. Les dates coïncident assez bien. Minos vivait au XIVe siècle avant notre ère; la guerre de Kapour eut lieu à cette date, vers la fin de ce XIVe siècle, d'après F. Lenormant.[1]

Enfin, chose curieuse, les généalogies antiques arrivent entre elles à une coïncidence non moins exacte, ainsi qu'on peut le constater:



(1) Lenormant : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. II.

Comme on le voit, le descendant de Danaos et de Danaé, venu en Libye pour prendre part à diverses expéditions de guerre, assista Képhéus ou Kaphauros ou Kapour, qui était son parent à un degré éloigné, dans une de ses expéditions. C'est ce fait qui est relaté par la soi-disant lutte de Perséus contre le dragon auquel était exposée Andromède. Il peut fort bien avoir épousé Andromède, qui était de la même génération que lui. On pourrait conclure de ces divers rapprochements et des arguments cités déjà que les Éthiopiens mythiques étaient bien des descendants d'Européens.

CHAPITRE III

CYCLE DES MYTHES THESSALIENS CONCERNANT LA LIBYE

§ 1er. — Le mythe de Cyréné et d'Aristaios

Le mythe de Cyréné présente un certain intérêt pour l'histoire de la colonisation de la Libye par les Européens. Cette héroïne est une Thessalienne d'origine lapithe, c'est-à-dire très vraisemblablement pélasgique. Cette supposition paraît dériver de la fable des Centaures et des Lapithes racontée par Hésiode dans *le Bouclier d'Achille.* [1] Ce récit paraît en effet un épisode de la conquête thrace, au cours de laquelle Thésée, roi d'Athènes la Pélasgique, porta secours à son compatriote Pirithoüs contre les envahisseurs du Nord. On sait par Eustathe que le territoire qui s'étendait du Pénée aux Thermopyles était habité par des Pélasges.[2] La victoire des Centaures détermina l'émigration de nombreux clans lapithes dont, sans doute, celui mentionné dans le mythe de Cyréné.

Voici la généalogie de Cyréné :

Pénéios, Thessalien, a de la nymphe Creüse
|
Hypséos, Thessalien, roi des Lapithes.
|
Cyréné a d'Apollon
|
Aristaios, né en Libye.

Cyréné, d'après Pindare, avait comme passion « de manier le glaive et le javelot d'airain et de frapper les animaux féroces ». [3] Phoïbos l'aima ; il la transporta en Libye. Là elle eut un fils, Aristaios. Agrætas dit qu'elle vint de Thessalie en Grèce, où elle séjourna quelque temps. [4] D'après un autre historien de Cyrène, Akesandros, Cyréné aurait eu deux fils : Autouchon et Aristaios.[5] Phylarchos lui attribue également deux fils. L'un d'eux, Autouchon, demeura en Libye. Aris-

(1) Hésiode, vers 179 et seq. Edit. Didot.
(2) Eustathe, *Commentaires*, 317. *Geog. græci minores*, t. II. Edit. Didot-Müller, p. 278, lignes 42-44.
(3) Pindare : IXe *Pythique.* Trad. Poyard, p. 122.
(4) Agrætas, fragm. 2. *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 294. Edit. Didot-Müller.
(5) Akesandros, fragm. 5. *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 285. Ibid.

taios, l'autre, rentra en Grèce, et vint à Kéos. (1) C'est aussi la version adoptée par Diodore de Sicile : Aristaios, selon lui, fils unique de Cyréné, vint en Béotie. Il y épousa Autonoé, fille de Cadmos. De ce mariage naquit Actéon, que ses propres chiens dévorèrent. Découragé, Aristaios émigra à Kéos, l'une des Sporades. (2)

Apollonios dit qu'il y installa une colonie arcadienne.(3)

Selon Didiore de Sicile, Aristaios revint en Libye chercher sa mère. Il l'emmena avec lui en Sardaigne. Cette ile fut défrichée par ses soins. Il y eut deux fils, Charmos et Callicarpos. Après avoir visité d'autres iles, Aristaios fut séduit par l'abondance des fruits et des troupeaux de la Sicile. Il s'y établit. Les habitants de l'île apprirent de lui la culture des oliviers. (4)

Telles sont les grandes lignes du mythe. Il est intéressant de savoir avec quelles populations Cyréné eut affaire à son débarquement en Libye. Le roi du pays, d'après Phylarchos, se nommait Eurytos. C'était un fils de Poséidon et de Kélaïno. En d'autres termes, il descendait du dieu national des Pélasges et de la fille d'Atlas, c'est-à dire d'Européens. Nous avons déjà signalé la généalogie de Kélaïno. Phylarchos fait d'Eurytos un frère de Lycaon. Akesandros, qui nomme Eurypilos le roi qui régnait en Libye à l'arrivée de Cyréné, le dit fils de Lycaon. Dans l'un ou l'autre récit, on voit qu'il s'agit d'un personnage pélasgique. On est d'autant moins surpris de trouver le nom de Lycaon en Libye que les documents égyptiens nous y ont signalé un peuple du nom de Leka ou de Likou. Cet Eurypilos avait pour frère Triton, dieu marin. Dans son poème des ***Argonautes***, Apollonios confond ces deux personnages en un seul. Il appelle Eurypilos le triton qui guida le navire *Argo* dans les hauts fonds du lac Triton. A tous ces rapprochements on peut en ajouter un nouveau : Téléphos, roi de Mysie, eut, d'après Acousilaos, un fils nommé Eurypilos. (5) Ce nom est donc bien égéen et non libyen. On peut conclure de ces diverses constatations que Cyréné, à son débarquement en Libye, y trouva d'autres populations égéennes et non des indigènes plus ou moins barbares.

D'ailleurs, la légende ne parle pas de guerres, comme par exemple celle de Perséus. Le roi Eurytos ou Eurypilos avait promis d'abdiquer en faveur du héros qui délivrerait le pays d'un lion. Cyréné tua le dangereux animal. Le monarque dut tenir ses engagements. La migration thessalienne, résumée dans le mythe, parait avoir eu un caractère essentiellement agricole. Aristaios est un homme pacifique,

(1) PHYLARCHOS, fragm. 14 et 15. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 337. Ibid.
(2) DIODORE, liv. IV, LXXXII. Trad. Hoefer, t. I, p. 346.
(3) APOLLONIOS : *Argonautes*, chant II, v. 251, p. 346.
(4) DIODORE, liv. IV, LXXXII. Trad. Hoefer, t. I.
(5) ACOUSILAOS, fragm. 27. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 103. Edit. Didot-Müller.

un pasteur de troupeaux, un éleveur d'abeilles. Pindare met à son égard la prédiction suivante dans la bouche du centaure Chiron : « C'est là que Cyréné donnera le jour à un fils que l'illustre Hermès « enlèvera des bras de sa mère pour le confier à la Terre et aux puis « santes Heures. Celles-ci déposeront l'enfant sur leurs genoux, ver- « seront à ses lèvres le nectar et l'ambroisie et lui donneront l'im- « mortalité. Ce sera le Zeus et l'auguste Phoïbos de la Libye. Il sera « tendrement aimé de ses peuples, dont il protègera les troupeaux, « honoré comme le dieu des chasseurs et des pasteurs. Aristaios sera « son nom. »[1]

Malgré le caractère agricole de l'invasion, elle paraît avoir dépossédé de la puissance locale les anciens colons européens, représentés par Eurypilos, descendant d'Atlas.

Il serait bon de fixer une date à cet événement. « Eusèbe, comme le remarque F. Lenormant, n'a pas eu tort de donner une place dans sa chronique à ces premiers établissements en Cyrénaïque. Ce qu'il fit, sans doute, d'après des ouvrages aujourd'hui perdus, qui lui donnaient un caractère plus historique. Il est même à remarquer que la date à laquelle il les inscrit (1333 avant J.-C.) ne s'écarte pas trop de l'époque réelle, résultant des documents égyptiens. »[2]

Nous nous sommes demandé si on ne pourrait pas, comme pour les mythes de l'Atlantide, de Danaos, de Perséus, assigner l'émigration de Cyréné à quelque fait historique connu par les documents égyptiens. On sait que la Thessalie comptait parmi ses plus anciennes tribus les Achéens, qui exercèrent l'hégémonie sur la Grèce à l'époque chantée par Homère. Or, précisément, on compte des Akaousha ou Achéens parmi les peuples pélasgiques confédérés contre l'Egypte sous Minephtah I, c'est-à-dire vers le XIV[e] siècle avant notre ère. Cette date coïncide avec celle conservée par Eusèbe. Les Lapithes venus avec Cyréné auraient donc participé à l'expédition de Mermaïou. Or, le Toursha ou Tyrrhénien, dit le texte égyptien, venu avec sa femme et ses enfants, avait pris l'initiative de cette guerre. Ce peuple était en pleine migration. Ce détail explique la suite du mythe d'Aristaios qui va successivement en Sardaigne et en Sicile. Les Shardina et les Sakalsha, apparentés sans doute aux Toursha, avaient appuyé de leurs contingents cette tentative d'invasion de l'Egypte. Peut-être une partie de la migration thessalienne se joignit-elle à ces peuples, tandis que quelques contingents rentraient en Grèce et spécialement en Arcadie et en Béotie, comme nous l'avons déjà constaté dans le mythe de Danaos.

Homère, rappelons-le (dans l'*Iliade*, II, v. 684), dit : « Les Myrmi-

(1) PINDARE : IX[e] *Pythique*. Loc. cit., p. 124.

(2) F. LENORMANT : *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 287-288.

dons portaient le nom d'Hellènes et d'Achéens. » Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο καὶ Ἕλληνες καὶ Ἀχαιοί.

Il semble qu'il y a un rapprochement intéressant à faire entre ce nom des Myrmidons de Thessalie qui portaient aussi le nom d'Achéens et le chef pélasge Mermaïou, qui combattait en tête des Akaousha et des autres Pélasges contre l'Égypte.

§ 2. — Le chef pélasgique Teutamos ou Tzaoutmar

L'onomastique nous permet de suivre une autre trace de migration thessalienne en Afrique, plus caractéristique encore que celle du mythe de Cyréné. Dans son poème sur Phoronéus, l'ancêtre légendaire de la race pélasgique, Hellanicos donne au grand-père de Cyréné, Pénéios, une fille nommée Ménippé. Celle-ci épousa Pélasgos. De cette union naît Phrastor, qui serait contemporain de Cyréné. Le fils de Phrastor se serait appelé Teutamidès.(1) Il serait de la même génération qu'Aristaios. Or, nous pouvons suivre dans Diodore de Sicile (2) la migration de ce chef, appelé par lui Teutamos.(3) Il serait venu de Thessalie en Crète, à la tête d'Éoliens, c'est-à-dire d'Achéens et de Pélasges. Ayant établi sa domination sur l'île, il y aurait adopté Minos, Rhadamanthus et Sarpédon, fils du Zeus crétois. Comme le remarque M. J.-A. Evans, de nombreux noms thessaliens de lieux et de personnages rappellent cette invasion en Crète.(4) Andron d'Halicarnasse, qui vivait au IVe siècle environ avant notre ère, appelle Tectaphos le chef thessalien. Il le dit fils de Doros. A la tête de Doriens, d'Achéens et de Pélasges, il occupa la Crète.(5)

Cette migration ne paraît pas s'être bornée à cette seule île.

Le mythe de Cyréné et d'Aristaios nous montre que les hardis navigateurs thessaliens ont poussé jusqu'à la côte d'Afrique. Les documents égyptiens paraissent confirmer la légende. En effet, une des confédérations pélasgiques, celle que nous avons appelée la 3e invasion, sous le règne de Ramsès III, comptait parmi ses chefs un guerrier dont le nom est lu par les égyptologues Zaoutmar (Maspéro), Tsaoutmar (Lenormant), Tzaoutmar (Chabas). M. Chabas remarque à ce propos que les dentales simples, nasales ou sifflantes s'échangent avec la plus grande facilité.(6) On peut donc écrire Taoutmar ou Taoutmas, en tenant compte du rhotacisme habituel aux transcriptions égyptiennes. Ce nom ressemble singulièrement à celui de

(1) HELLANICOS DE LESBOS, fragm. 1. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 45. Edit. Didot-Müller.
(2) DIODORE, liv. IV, LXI.
(3) HOMÈRE : *Iliade*, II, 843, fait également commander les Pélasges de Larissa par les petits-fils de Teutamos.
(4) EVANS : *Cretan pictographs and præphœnician Script.*, London, 1895, p. 87-89.
(5) ANDRON D'HALICARNASSE, fragm. 6. *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 349. Edit. Didot-Müller.
(6) CHABAS : *Etudes sur l'Antiquité historique*, p. 288.

Teutamos de Diodore et d'Homère (prononcez Teoutamos). Ceci nous ramènerait à identifier l'ennemi de l'Égypte au conquérant de la Crète et au Thessalien, descendant de Pélasgos. C'était un contemporain du chef Kapour, des Égyptiens, le Kaphauros ou Kephéus des mythographes grecs, qui, six ans plus tard, tenta une nouvelle invasion dans la Basse-Égypte.

Cette hypothèse, comme la précédente, fixerait l'époque de la migration thessalienne de Teutamos au XIVe siècle avant notre ère. Elle coïnciderait ainsi avec la date assignée par Eusèbe au mythe de Cyréné.

Ces rapprochements sont frappants, surtout si on les compare avec ceux que nous avons déjà établis. Voulût-on en contester la valeur, il est un point que l'on ne pourrait discuter, c'est que le mot Tzaoutmar, ou Tautmas, est essentiellement européen. Il a la même forme que certains noms de la période héroïque, tels que Athamas, roi de Thèbes, fils d'Éole (Phérécidès), Acamas (Troyen), Dymas (Apollodore), Teutomas (Thessalien), etc. Ces mots sont suivis du mot *mas* qui a le sens de fils. Ce terme, qui persiste encore dans le gaëlique écossais, a disparu des dialectes grecs; le latin l'a conservé avec le sens de mâle. Quant au mot *taut* ou *teut,* il n'existe pas dans les dialectes du sud de l'Europe. Par contre, il est aussi très répandu dans le groupe linguistique européen septentrional. Le mot *teuta* se retrouve à la fois dans les langues osque, sabine, prussienne, lithuanienne, lettique, gothique, celtique.[1] Divers noms propres sont formés à l'aide de ce mot, tels que Teutatis (divinité gauloise), Teutobocchus (chef germain), Theuderig (chef franck), etc. Teutamos ou Tautmas signifierait « le fils du peuple ».

Nous ferons observer que tandis que les Égéens et les Libyens, contemporains des peuples de la mer, faisaient suivre leurs noms de *mas*, comme Tautmas, Garamas, etc., leurs descendants prirent l'habitude de placer ce terme au commencement de leurs noms, absolument comme aujourd'hui encore les clans écossais font précéder leurs appellations de *mac* qui a le même sens de fils (Quatremère). [2] Nous pouvons citer comme exemples les noms de Massinissa, Massiva, Masintha, etc., et les clans des Macanites (Ptolémée), Macchurebes, Machlyes, Machyni, Massyli, etc. Or, l'un de ces clans, énumérés par Ptolémée au voisinage des Syrtes, portait le nom de Macatoutai, composé de même façon que celui du héros pélasgique grec et du chef libyen. Il y a donc un point de contact de plus entre les dialectes parlés sur l'une et l'autre rive de la Méditerranée.

(1) Fick : *Vergleichendes Worterbuch,* 3e édition, t. I, p. 602.

(2) *Journal des Savants.* Juillet 1838. « Dans la langue des Berbères, le mot *mes* désigne un fils. N'était-il pas naturel de croire que les Berbères mettaient souvent en tête des noms de leurs tribus le mot qui signifiait *fils de...?* »

§ 3. — Le voyage des Argonautes en Libye

Ieson ou Iasion, natif d'Iolcos, le chef de l'expédition, était fils d'Aison et neveu de Pélias, roi des Thessaliens. Strabon le dit parent d'Achilléus.(1) Certains mythographes en font un frère de Dardanos. Selon Diodore, ce Dardanos était un Scythe.(2) L'histoire nous apprend que les Dardaniens étaient des Thraco-Phrygiens. Vers 1400, Ramsès II avait repoussé une de leurs invasions en Égypte.

Cette parenté de Iasion avec les Thraco-Phrygiens nous permet de supposer que ce héros était probablement de même race que le chef Teutamos. Il appartenait aux peuplades conquérantes qui avaient expulsé les populations dont le mythe de Cyréné rappelle l'émigration en Libye.

Ces populations étaient en relations avec les Thraces. Orphée, un des Argonautes, appartenait à cette nationalité.(3) L'équipage du navire *Argo* se composait surtout, comme l'a établi M. Benlœwen, de héros myniens.(4) Or, Eustathe, dans ses commentaires, nous apprend que les Myniens étaient des émigrés venus probablement du Nord. (5)

Quoi qu'il en soit, le navire *Argo* fut construit en Thessalie, avec des bois provenant du mont Pélion. C'est du port thessalien d'Iolcos qu'il partit pour son lointain voyage.

Nous négligerons les détails de cette expédition dans le Pont-Euxin. Elle résume la colonisation opérée par ces peuples sur les rives de cette mer. La navigation sur les côtes libyennes, où un coup de vent rejeta le navire *Argo* jusqu'au lac Tritonis, (6) nous intéressera davantage.

Hérodote nous fournit des détails circonstanciés sur cette partie du voyage. Voici son récit : Après avoir construit le navire *Argo,* « Iasion y embarqua une hécatombe et un trépied d'airain. Il se mit en mer et doubla le Péloponèse. Son intention était d'aller à Delphes. A hauteur du cap Malée, un vent du nord s'éleva et le jeta en Libye. Les bas-fonds du lac Tritonis l'arrêtèrent avant qu'il eût découvert la terre. Il ne savait comment sortir de ce pas dangereux. On dit qu'alors un Triton lui apparut. Lui demandant son trépied, il lui promit de lui montrer une route sûre et de le sortir de ce péril. Iasion accepta. Le Triton lui indiqua la manière de se tirer de ce bas-fond. Prenant ensuite le trépied, il le mit dans son temple et,

(1) Strabon, trad. Tardieu, t. I, p. 77.
(2) Diodore, liv. IV, xliii. Trad. Hoefer, t. I, p. 304.
(3) Strabon, X, 3, 17. Edit. Didot-Müller, p. 404.
(4) Benlœwen : *La Grèce avant les Grecs*, p. 29.
(5) Eustathe : *Commentaires*, 409, ligne 33. *Geogr. græci minores*, t. I, page 232. Edit. Didot-Müller.
(6) Apollonios : *Argonautes*, IV, vers 1228 et seq.

s'asseyant dessus, il prédit à Iasion et aux siens tout ce qui devait leur arriver. Il lui annonça aussi que lorsque ce trépied aurait été enlevé par quelqu'un des descendants de ceux qui étaient dans le navire *Argo,* il était de toute nécessité que les Grecs eussent cent villes sur les bords du lac Tritonis. » [1] D'après Pindare [2] et Apollonios, [3] Triton remit à Euphémos, l'un des Argonautes, une motte de terre, en signe d'hospitalité, en lui faisant la même prophétie.

Cette prédiction d'une puissante colonie de la race de Iasion, c'est-à-dire de Thessaliens, sur les bords du lac Tritonis, n'est-elle pas en rapport direct avec les faits que nous venons de relever successivement ? Et n'est-ce pas l'écho rajeuni, après l'invasion hellène, d'une tradition plus ancienne qui voulait que les Pélasges et les Phrygiens pussent couvrir de leurs villes la côte libyenne ?

En tout cas, le séjour de héros grecs sur les bords du lac Triton, l'arrivée avec eux dans cette région de Médéia, venue de Colchique, est intéressante à noter. D'après ces trois récits thessaliens, il semble que ces peuples aient substitué en Afrique leur hégémonie à celle des Argiens, comme ceux-ci avaient avant eux supplanté la descendance d'Atlas. D'après la chronologie de Thrasyllos, que nous avons citée en interprétant le mythe de Perséus, le voyage des Argonautes aurait eu lieu en 1282 avant notre ère. [4] Ainsi donc, la domination thessalienne sur la Libye serait comprise entre 1333 et 1282. Peut-être se serait-elle prolongée quelque temps au delà de cette dernière date.

(1) Hérodote : *Melpomène,* CLXXIX. Le récit de Diodore (livre IV, LVII) paraît copié sur celui d'Hérodote.

(2) Pindare : IVe *Pythique.*

(3) Appolonios : *Argonautes,* IV, vers 1730-1755.

(4) Thrasillos : *Les Égyptiennes,* fragm. 3. *Fragm. hist. græc.,* t. III, p. 503. Edit. Didot-Müller.

CHAPITRE IV

CYCLE DES MYTHES THRACO-PHRYGIENS CONCERNANT LA LIBYE

§ 1er. — Le voyage de Thymoïtès le Phrygien

Le voyage de Thymoïtès s'est accompli au temps de l'expédition des Argonautes. Thymoïtès vivait, en effet, à la même époque qu'Orphée qui s'était embarqué sur le navire *Argo*. C'était aussi un Phrygien. Diodore le fait même descendant de Laomédont, le roi de Troie tué par Hercule. Le texte dit : « τόν Θυμοιτὸν τού Λαομέδοντος ». Homère le représente, dans sa vieillesse, contemplant les combats qui se livrent sous Troie. (1)

Cet antique voyageur « arriva vers les côtes occidentales de la Libye. Il y vit la ville de Nysa où, selon la tradition des habitants, fut élevé Bacchus. Les Nyséens lui apprirent en détail l'histoire de ce dieu. Thymoïtès composa ensuite un poème surnommé « Phrygien », écrit en *langue* et en *caractères antiques*. » (2)

Ce voyage d'un Phrygien jusqu'aux parties occidentales de la Libye parait bien indiquer des relations entre la mer Égée et ce pays. La divinité locale dont l'entretiennent les Nyséens est spécialement Bacchus ou Dionysos, qui se trouve être le dieu national des Thraces et des Phrygiens. Enfin, notons que Thymoïtès compose un poème en langue antique et en écriture pélasgique, antérieure à celle importée de Phénicie. L'écriture libyenne ou tifinagh, comme nous le montrerons, en est une épave.

§ 2. — Documents fournis sur la Libye par le cycle des épopées homériques

Les épopées homériques se rapportent à l'an 1200. C'est la période de la puissance phrygienne. C'est aussi celle de l'expansion des diverses nationalités de ce groupe. Il est donc très intéressant de consulter sur ce sujet les poèmes d'Homère. Ils fourmillent de renseignements ethnographiques sur cette époque reculée. Nous nous bornerons aux documents se rapportant à notre sujet.

1° *Iliade*. — La première indication donnée par ce poème est la liste des peuples de même race, ou plutôt de même civilisation, car

(1) Homère, chant III, vers 146.

(2) Diodore, liv. III, LXVII. Trad. Hoefer, t. I, p. 250.

les Achéens ne devaient pas beaucoup différer des Troyens. La ligue formée par les Troyens, la seule qui nous occupera, se composait de peuplades apparentées à ceux-ci, distinguées par les sentiments particularistes propres aux nations primitives, mais susceptibles de se réunir pour faire face au péril commun. Le chant II de l'*Iliade* énumère les noms des contingents venus au secours des Troyens. Parmi ceux-ci nous relevons les Dardaniens, les Mysiens, les Méoniens du Tmolos, les Cariens de Milet et les Lyciens. Ces tribus sont mentionnées dans les documents égyptiens que nous avons analysés. Tels sont les Likou (Lyciens), les Mashaouash (Mysiens), Tsekkarou (Cariens ou Teucriens), Toursha (Tyrsènes, peut-être Troyens), Dardani (Dardaniens), Iliouna (gens d'Ilion).

C'est à tort que quelques historiens ont cru voir des sémites ou des Éthiopiens noirs parmi eux. Nous nous sommes déjà appesanti sur ce point. Dans son énumération de peuples, Homère ne parle pas des Éthiopiens qui, d'après d'autres écrivains, seraient venus au secours de Troie. D'après Quintus (de Smyrne), ils ne seraient arrivés qu'après la mort d'Hector. (1) Homère se borne, dans l'*Odyssée*, à vanter la beauté de Memnon qui aurait commandé ce contingent : « Je n'ai jamais vu un prince aussi beau. Il n'y avait que Memnon qui fût plus beau que lui. » (2) Nous avons vu que l'Éthiopienne Cassiopée avait la même réputation dans le mythe de Persée.

M. d'Arbois de Jubainville pense, d'après Ctésias et Diodore de Sicile, que Memnon était un Assyrien. (3) Pour M. Maspero, ce serait un chef hittite. (4) Étant données les idées esthétiques du monde grec, on s'expliquerait mal le renom de beauté de Memnon, se rattachant au facies d'un Assyrien ou au type négroïde d'un Éthiopien. Un Hittite aurait pu mieux mériter d'être renommé pour sa beauté.

Memnon descendait de Laomédont par Tithon, son père. Il n'était donc pas de race éthiopienne, mais de souche phrygienne. Sa maison régnait sur des populations conquises.

Diodore nous apprend que Tithon poussa, en effet, son expédition jusqu'en Éthiopie. Memnon naquit de ses amours avec l'Aurore. (5)

Il s'agirait de déterminer quelle était l'Éthiopie conquise par Tithon. La dénomination d'Éthiopiens (Αἴθ-οψ, visage brûlé) nous paraît avoir été appliquée par les Égéens indistinctement aux peuplades à teint bistre, avant de s'être localisée à une portion spéciale de l'Afrique. C'est ainsi que les anciens ont décrit des Éthiopiens depuis la Mésopotamie jusqu'à l'océan Atlantique. Dans ces conditions, nous

(1) QUINTUS (DE SMYRNE) : *Posthomerica*, liv. I, vers 1-4, et liv. II, vers 27 et seq.
(2) *Odyssée*, chant XI, 522.
(3) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 276.
(4) MASPERO : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 246, note 5.
(5) DIODORE, liv. IV, LXXV.

estimons, en nous référant à la série des mythes que nous avons rapportés, qu'il s'agissait d'une colonie phrygienne établie sur un point quelconque, indéterminé, de l'Afrique du Nord. Peut-être est-ce celle que visita dans sa jeunesse Thimoïtès, descendant lui aussi de Laomédont, et que nous voyons, vieillard, sur les murs de Troie. Dans ce cas, Memnon serait parti de Nysa et des rives du fleuve Triton. Quintus de Smyrne le fait venir des bords de l'Océan.(1) Il conduisait, au secours de la métropole, un contingent de colons blancs, renforcés peut-être d'indigènes à peau bistre, comparable aux régiments de tirailleurs algériens que nous avons employés dans nos guerres nationales ou nos expéditions coloniales. Quoi qu'il en soit, Memnon n'était pas plus un Éthiopien que les Français d'Algérie ne sont des Arabes. C'était un Troyen, parent des héros qui combattaient les Achéens, ainsi que l'indique Pindare: « C'est ainsi qu'après qu'Achilléus eut passé les mers, porté par les vents sur les rives d'Ilion, on le vit dans la mêlée retentissante attendre de pied ferme les Lyciens et les Phrygiens et les Dardaniens, lutter contre les belliqueux peuples d'Éthiopie, résolu à ce que leur roi, ***cousin d'Hélénus,*** le terrible Memnon, ne rentrât pas dans sa patrie. »(2) On peut joindre à ces détails qu'Hésiode donne à ce héros l'épithète de χαλκοκορυστής(3) à l'armure d'airain. Ce n'était donc pas un sauvage.

Enfin, comme ceux du mythe de Persée, les Éthiopiens de l'époque homérique ont des noms européens. Leur chef porte un nom identique à celui du roi des rois des Achéens, Aga-memnon. Apollodore lui attribue un frère qu'il nomme Émathion(4) (l'homme des sables).

Quintus, dans son poème, énumère les héros qui accompagnent Memnon. Ce sont: Alexippos, Cladon, Nychios, Méneclos, Alkionéus, Asiadès.(5) Ces noms, comme ceux des Éthiopiens du mythe de Persée, sont tout à fait égéens.

2° *Odyssée.* — L'*Odyssée* offre une bien plus grande valeur que l'*Iliade* au point de vue qui nous occupe. On y trouve un tableau de l'état d'anarchie dans lequel étaient plongées les populations du littoral de la Méditerranée. Les chefs de villes côtières s'entendaient pour armer de petites flottes. Celles-ci allaient surprendre les villes sans autre motif que celui d'enlever les richesses qui pouvaient s'y trouver et de ramener chez eux leurs populations réduites en esclavage.

Aucune honte ne s'attachait à ces actes de piraterie. On se rappelait avec orgueil ces coups de main. Pâris revint de Grèce après avoir

(1) QUINTUS : *Posthomerica*, liv. II, vers 418-419.
(2) PINDARE : *Troisième Néméenne*. Trad. Poyard, p. 151.
(3) HÉSIODE : *Théghonie*, vers 984. Edit. Didot, p. 19.
(4) APOLLODORE : *Bibliothèque*, liv. III, 12. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 170.
(5) QUINTUS : *Posthomerica*, chant II, vers 364-368.

ravi Hélène. Ménélaos raconte que pendant les huit ans qui ont suivi la guerre de Troie, il a écumé la Méditerranée. L'Égypte, dont la richesse excitait l'envie de ces guerriers, fournit un grand butin à Ménélaos (chant IV).

Comme Ménélaos, Ulysse, ou Odysséus, se vante à Eumée de ses incursions dans le fleuve Egyptos. Il s'étend sur ses actes de piraterie avec enlèvement de femmes et d'enfants (chant XIV). Le même héros raconte à Pénélope que, bien que les Phéaciens eussent comblé son mari de riches présents, celui-ci avait trouvé plus avantageux de faire plusieurs courses pour amasser de grands biens (chant XIX).

Beaucoup de ces aventuriers se fixaient au milieu de populations réduites par eux à l'état de servage. Les impôts ou tributs qu'ils en tiraient leur permettaient une vie facile. Dans l'extrême antiquité, ce mobile paraît avoir été le grand moteur de l'expansion des Européens dans la Méditerranée. C'est une page de cette histoire primitive qu'Homère raconte dans l'*Odyssée*. Il n'a pas plus inventé ce dernier poème que l'*Iliade*. Son œuvre a consisté à poétiser des récits qui étaient dans les traditions, et à attribuer au principal héros du poème le rôle le plus brillant dans ces aventures. Si l'on veut bien se rappeler le résumé que nous avons donné des documents égyptiens, d'une part, et l'interprétation de divers mythes grecs ayant trait à l'Afrique, d'autre part, on verra qu'Homère n'a fait que fixer en un poème l'histoire des grands événements historiques des périodes précédentes. Les aventures d'Odysséus et son itinéraire, comme nous allons le voir par la suite, rappellent beaucoup l'histoire de la migration de Tyrsénos, rapportée par Hérodote, ou de l'Hercule lybien que nous devons à Salluste. Le pieux Énée de Virgile est une autre adaptation plus moderne de la même légende.

Quoi qu'il en soit, c'est de l'ancienne Phrygie ou, selon Homère, de la Troade, que partent Odysséus et Ménélaos pour rentrer dans leur patrie. Comme nous l'avons vu, Ménélaos alla guerroyer dans la partie occidentale de l'Égypte. Or, ce pays était alors entre les mains de colons égéens. Là, régnait le roi Thonis, qui avait pour femme Polydamna. Hérodote fait de ce souverain un gouverneur de la bouche Canopique.[1] Pour Diodore[2] et Scylax,[3] Thonis n'est pas un homme, mais une ville voisine du Delta. « C'est du royaume de Thonis, dit Homère, qu'est venue la race de Péon. » Péon, héros mythique et médecin des dieux, passait pour l'ancêtre des Péoniens. Or, les Péoniens que nous avons signalés comme alliés des Troyens, dans le chant II de l'*Iliade*, étaient des Thraces, originaires des

(1) HÉRODOTE, liv. II, CXIII.
(2) DIODORE, liv. I, XIX.
(3) SCYLAX, périple 107. Libye. *Geogr. græci minores*, t. I, p. 81. Edit. Didot-Müller.

bords du Strymon. Le vers d'Homère permet de se demander s'ils n'avaient pas envoyé avec les autres Thraco-Phrygiens quelques colonies sur les bords du Nil, colonies que par une tradition en retour on considérait peut-être comme l'origine de la race?

Le séjour de Ménélaos en Égypte est rappelé par divers souvenirs. Une ville de Marmarique portait son nom.[1] Ce n'était pas la seule fondation attribuée à ce souverain. Selon Eustathe, Canope d'Égypte, qu'il nomme Canobos, aurait reçu ce nom de Canobos Amycléos, gouverneur de Rhodes. Celui-ci mourut quand Ménélaos refaisait sa flotte en Égypte; ce roi lui fit ériger un monument. Ayant fondé une ville au voisinage, il la peupla des gens inutiles qu'il avait sur ses vaisseaux. Cette ville reçut de lui le nom de Canobos. Enfin, une île voisine fut nommée Hélénion, en l'honneur d'Hélène.[2]

Quant à Odysséus, il s'avance plus à l'ouest que Ménélaos. Nous le trouvons à l'île des Lotophages (Gerba), où il éprouve de grandes difficultés à empêcher ses compagnons de s'y fixer. Ce n'était donc pas un pays ennemi.

Après des aventures chez les Cyclopes et les Lestrigons, qu'il faut placer en Sicile et peut-être en Italie, le héros arrive à l'île de Circé. Cette île, selon Apollonios de Rhodes, dans son poème des *Argonautes*, se trouvait dans la mer Ausonienne, sur laquelle les Argonautes naviguaient en regardant les « rives tyrrhéniennes ».[3] Elle était donc probablement sur la côte italienne, peut-être aussi sur celle de l'Afrique, comme le rappelle le nom de l'île Cercinis (Κιρκή-νήσ-ος)? Il est curieux de constater dans la Méditerranée occidentale la présence de Circé, que tous les mythographes désignent comme fille d'Ætès, roi de Colchique, et comme sœur cadette de Médéia,[4] venue elle aussi des parages du Pont-Euxin jusque sur les rives du Triton, avec les Argonautes. Il y a dans cette migration des filles d'Ætès l'indice d'une colonisation encore inconnue.

Homère assigne un séjour d'une année à Odysséus et ses compagnons dans l'île de Circé.[5] A en croire Hésiode, ce séjour se serait prolongé beaucoup plus longtemps, car Odysséus eut trois fils de Circé : Agrios, Latinos et Télégonos.[6] Ces fils, dit le poète, commandèrent à tous les Tyrrhéniens. N'est-il pas curieux de voir les fils d'un soi-disant héros grec devenir les chefs de l'empire fondé dans la Méditerranée occidentale par les Tyrsènes? Ces Tyrsènes étaient de même race, précisément, que les Troyens défaits par Odysséus. Ce détail

(1) Stadiasmo de la Grande Mer. *Geogr. græci minores*, t. I, p. 440. Edit. Didot-Müller.
(2) Eustathe : *Commentaires*, 11. *Geogr. græci minores*, t. I, p. 219. Edit. Didot-Müller.
(3) Apollonios : *Argonautes*, chant IV, v. 590-660. Edit. Didot.
(4) Dionysos (de Rhodes) : *Argonautiques*, liv. I, fragm. 4. *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 8.
(5) *Odyssée*, liv. X.
(6) Hésiode : *Théogonie*, vers 1010. Edit. Didot-Lehrs.

montre que les aventures attribuées par Homère à son hérôs se rapportent à une émigration partie d'Asie-Mineure et arrivée dans le bassin occidental de la Méditerranée. C'est la colonisation connue par les inscriptions égyptiennes, dans laquelle on voit les peuples, probablement d'origine tyrrhénienne ou thraco-phrygienne, tels que Toursha, Shardina, Shakulsha, Lebou, etc., se prêter un mutuel concours dans leurs luttes pour occuper les territoires voisins du Delta.

Odysséus fit aussi un séjour de sept ans dans l'île de Calypso, assimilée à Gaulos par Apollodore.[1] Calypso était une Africaine d'origine européenne. En effet, c'était une fille d'Atlas, fils de Iapétos. Elle donna au héros, d'après Hésiode,[2] deux fils : Nausithoos et Nausinoos. Dans son poème sur la description du monde, Scymnos de Chio[3] et Eustathe[4] disent que les Ausones descendent d'Auson, fils d'Odysséus et de Calypso. Eustathe en fait le premier roi de Rome.

Il est remarquable de voir signaler par d'autres auteurs, comme descendance d'un Grec et d'une Libyenne, une peuplade probablement tyrrhénienne, telle que les Ausones. D'autres auteurs, d'après Eustathe, font descendre Auson d'Atlas et de Calypso.

On peut en outre remarquer que tandis que le sud de l'Italie portait le nom d'Ausonie, une partie du nord de la Tunisie actuelle était habitée par une tribu appelée Auséens par Hérodote.[5] Ces deux noms sont phonétiquement identiques. De plus, les Auséens habitaient, avec les Machlyes, sur les bords du lac Triton et pratiquaient comme eux le culte d'Athéna et de Poséidon, divinités essentiellement pélasgiques. La mer Ausonienne séparait alors, selon toutes probabilités, l'Italie méridionale de la Libye. Denys le Périégète, qui l'appelle mer Tyrrhénienne, lui donne comme limite méridionale le fond de la Grande Syrte[6]. Ses deux rives étaient donc peuplées de Tyrrhéniens. Cet auteur vivait au IIIe siècle avant notre ère. Peut-être était-ce là l'écho d'une ancienne tradition sur l'empire fondé par les Pélasges tyrrhéniens tant en Libye qu'en Europe.

Les connaissances géographiques d'Homère ne paraissent pas s'être bornées au seul empire italo-africain des Tyrrhéniens, en d'autres termes à l'antique royaume de Chronos. En effet, Plutarque dit que les indigènes des îles des Bienheureux, dans l'Atlantique

(1) APOLLODORE : *Des navires*, liv. II, fragm. 159. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 455. Edit. Didot-Müller.

(2) HÉSIODE : *Théogonie*, v. 1010. Edit. Didot-Lehrs.

(3) SCYMNOS DE CHIO : *Periegesis : L'Europe*, v. 229-230. *Géogr. græci minores*, t. I, p. 205. Edit. Didot-Müller.

(4) EUSTATHE : *Commentaires*, 78, t. I, p. 232. Ibid.

(5) HÉRODOTE, liv. IV, 180. Edit. Dietsch-Teubner.

(6) DENYS LE PÉRIÉGÈTE : *Description de la Terre*, vers 198-204. *Géogr. græci minores*, t. II, p. 112.

(Canaries), croyaient qu'une description de *l'Odyssée* s'appliquait à leur pays. [1]

Le passage du chant IVe de ce poème est en effet le suivant : « Les immortels vous enverront dans les Champs-Elysées, à l'extrémité de la terre, où le sage Rhadamanthus donne des lois, où les hommes passent une vie douce et tranquille, où l'on ne connait ni les neiges, ni les frimas, ni les pluies ; où l'air est rafraichi par les douces haleines des zéphyrs que l'Océan y envoie continuellement. » [2] Il est très plausible que l'opinion conservée par Plutarque soit exacte. Au temps d'Homère, les connaissances des Grecs, oubliées depuis, s'étendaient jusqu'à cette partie reculée de l'Afrique du Nord. L'analyse des géographes grecs nous montrera bientôt qu'à l'époque historique on y trouvait les traces d'une importante population égéenne. Celle-ci serait l'ancêtre des Guanches blonds des Canaries et de certaines populations berbères du Maroc.

Ce document homérique est confirmatif du mythe de Perséus, de celui des Atlantes de Platon et du voyage de Thymoïtès. Il indique, à l'époque préhomérique, l'existence de relations entre la mer Egée et tout le nord de l'Afrique jusqu'aux iles de l'Océan.

§ 3. — Le récit d'Hérodote sur la migration de Tyrsénos

Le récit d'Hérodote sur la migration de Tyrsénos, venant après l'analyse de l'*Odyssée,* parait rappeler les principaux traits historiques de ce poème. Donnons-en la traduction :

« Sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience... Ils vécurent dix-huit ans de la sorte, mais le mal ne cessait pas. Comme il semblait augmenter, le roi partagea les Lydiens en deux catégories et les fit tirer au sort. L'une devait rester, l'autre quitter le pays. Le groupe destiné par le sort à rester eut pour chef le roi lui-même. Son fils prit la direction de l'émigration. Il se nommait Tyrsénos.

« Ceux d'entre eux qui devaient abandonner le pays descendirent à Smyrne. Ils y construisirent des vaisseaux. Ils y mirent toutes choses utiles. Ils s'embarquèrent à la recherche du nécessaire à leur vie et de terres. *Ils visitèrent de nombreuses tribus,* puis se fixèrent chez les Ombriens. Là, ils construisirent des villes, et les habitent encore aujourd'hui. Ils changèrent leur nom de Lydiens contre celui du fils du roi, leur chef. Ils adoptèrent, d'après lui, la dénomination de Tyrsène. » [3]

(1) PLUTARQUE : *Sertorius,* VIII, 8-27. Edit. Teubner, t. III, p. 95.
(2) *Odyssée,* vers 563 et suivants.
(3) HÉRODOTE, I, CIV.

Le récit d'Hérodote a été copié par plusieurs écrivains de Rome: Strabon, Velléius Paterculus et Silius Italicus. Ces documents ne renferment que des variantes peu importantes pour le fait qui nous occupe.

Le point à établir est celui-ci : Une migration est partie des côtes d'Asie-Mineure; elle a traversé la mer Égée, sous un chef légendaire, après avoir visité de nombreuses tribus. Son lieu d'arrivée paraît être le pays des Ombriens.

Quand on est familiarisé avec les récits de l'antiquité reculée, on sait que les principaux événements historiques d'un peuple sont le plus souvent fondus sous forme d'une série d'aventures arrivées à quelque héros. Nous pensons que la légende de Tyrsénos est le résumé des migrations des habitants de l'ancienne Lydie à travers la Méditerranée.

Qu'étaient exactement les Lydiens d'Hérodote ? Un passage du même auteur nous l'apprend. Ils constituaient une fraction du peuple mysien ou carien : « Les Cariens, dit-il, montrent à Mylassa un antique temple de Zeus Carien. Ils n'y admettent que les Mysiens et les Lydiens, *à cause de l'affinité qu'ils ont avec ces peuples*. Ils disent, en effet, que Lydos et Mysos étaient frères de Car. Ce motif les leur a fait admettre dans ce temple, tandis que d'autres peuples, quoique parlant la même langue que les Cariens, n'y sont pas reçus. » [1]

Cette migration ne s'est pas accomplie en une seule fois. Les documents égyptiens et l'analyse des mythes grecs nous autorisent à lui attribuer une assez longue durée. On pourrait presque affirmer que cet événement fut antérieur aux Lydiens proprement dits. Homère, en effet, ne connaît pas encore les Lydiens. A leur place se trouvent des Méoniens. [2]

De plus, dans les listes des tribus venues d'Asie-Mineure pour attaquer l'Égypte, avant la guerre de Troie, les Lydiens ne figurent pas; par contre, on y trouve des Cariens, des Teucriens, des Mysiens, des Tyrsènes. Ne peut-on pas inférer de ces données que la légende de Tyrsénos est le résumé des migrations de ces peuples ?

Hérodote reconnaît que son héros et ses compagnons ne sont pas allés d'une seule traite de Smyrne au pays des Ombriens. Le vieil historien raconte qu' « ils visitèrent de nombreuses tribus », sans doute comme le sage Odysséus ou le pieux Énée. Comme eux aussi, les brises du nord ont pu les pousser sur les rives africaines.

Le récit d'Hérodote est heureusement complété par la lecture des documents égyptiens. Les Toursha ou Tyrsènes, débarqués en Libye, prirent part aux attaques tentées par les peuples de la mer. Bien

(1) Hérodote, I, clxxi.
(2) Texier : *Asie-Mineure. Univers pittoresque*, p. 232.

plus, lors de la 2e invasion, commandée par Mermaïou, le texte dit : « Le Toursha (Tyrsène) avait pris l'initiative de la guerre, et chacun de ses guerriers avait amené sa femme et ses enfants. » Ce document si précis nous montre qu'il s'agissait là d'un peuple en pleine migration. Leur tentative d'établissement en Égypte échoua. En effet, ils ne fournissent plus que de simples contingents aux invasions suivantes. Qu'étaient-ils devenus ? Probablement quelques-uns avaient formé des établissements plus à l'ouest. Enfin, Hérodote nous apprend ce qu'ils étaient devenus pour le plus grand nombre, puisqu'il fait arriver Tyrsénos en Ombrie. Les poèmes homériques et d'Hésiode nous ont aussi renseignés sur leur sort, puisque les fils du soi-disant Odysséus deviennent les chefs de l'empire tyrrhénien.

Le récit d'Hérodote, complété par les renseignements égyptiens et ceux des poèmes homériques, acquiert ainsi la valeur d'un précieux document pour l'histoire primitive de l'Afrique du Nord et du bassin occidental de la Méditerranée.

Cette émigration eut lieu avant la dynastie des Héraclides, c'est-à-dire en plein âge mythique. On peut donc la reporter au moins à 1200 ans avant notre ère, c'est-à-dire à peu près à l'époque où se serait passée l'*Odyssée*.

§ 4. — Le peuplement de l'Afrique par les compagnons d'Hercule, d'après Salluste

Tandis qu'Homère fait séjourner ses héros Ménélaos et Odysséus sur la côte d'Afrique, qu'Hérodote ne connaît que les points de départ et d'arrivée du sien, Salluste, sans indiquer d'une façon précise soit le point de départ, soit l'itinéraire de son Hercule, qui est le même héros éponyme qu'Odysséus ou Tyrsénos, décrit au contraire, en détail, l'installation de ses compagnons en Afrique. Voici son récit : « Pour ce qui est des premiers habitants de l'Afrique, de ceux qui sont venus ensuite et du mélange de toutes races, je vais, au risque de contrarier les idées reçues, rapporter en peu de mots les traditions que je me suis fait expliquer d'après les livres puniques qui venaient, dit-on, du roi Hiempsal ; elles sont conformes à la croyance des habitants du pays ; au surplus, je laisse aux auteurs de ces livres la garantie des faits.

« Les premiers habitants de l'Afrique furent les Gétules et les Libyens, nations farouches et grossières, qui se nourrissaient de la chair des animaux sauvages et broutaient l'herbe comme des troupeaux. Ils ne connaissaient ni le frein des mœurs et des lois, ni l'autorité d'un maître. Sans demeures fixes, errant à l'aventure, leur seul gîte était là où la nuit venait les surprendre.

« A la mort d'Hercule, qui périt en Espagne, selon l'opinion répandue en Afrique, son armée, composée d'hommes de toutes les nations,

se trouva sans chef, tandis que vingt rivaux s'en disputaient le commandement ; aussi ne tarda-t-elle pas à se disperser. Dans le nombre, les Mèdes, les Perses et les Arméniens passèrent en Afrique sur leurs navires et occupèrent les contrées voisines de notre mer. Les Perses s'approchèrent davantage de l'Océan..... Insensiblement, ces Perses se mêlèrent aux Gétules par des mariages, et comme dans leurs fréquentes excursions ils avaient souvent changé de demeures, ils se donnèrent eux-mêmes le nom de Numides.....

« Aux Mèdes et aux Arméniens se joignirent les Libyens, peuple plus voisin de la mer d'Afrique que les Gétules, qui étaient plus sous le soleil et tout près de la zone brûlante. Ils ne tardèrent pas à bâtir des villes, car, n'étant séparés de l'Espagne que par un détroit, ils établirent avec ce pays un commerce d'échange. Les Libyens altérèrent peu à peu le nom des Mèdes et, dans leur idiome barbare, les appelèrent Maures.

« Ce furent les Perses dont la puissance prit surtout un accroissement rapide. Bientôt, l'excès de leur population força les jeunes gens de se séparer de leurs pères et d'aller, sous le nom de Numides, occuper, près de Carthage, le pays qui porte aujourd'hui leur nom. Les colons anciens et nouveaux, se prêtant un mutuel secours, subjuguèrent ensemble, soit par la force, soit par la terreur de leurs armes, les nations voisines et étendirent au loin leur nom et leur gloire, particulièrement ceux qui, plus rapprochés de notre mer, avaient trouvé dans les Libyens des ennemis moins redoutables que les Gétules. Enfin, toute la partie inférieure de l'Afrique fut occupée par les Numides, et toutes les tribus vaincues par les armes prirent le nom du peuple conquérant et se confondirent avec lui. » (1)

Mentionnons en passant un fragment du livre second d'une histoire romaine que Juba avait écrite en grec au commencement de notre ère. Cet auteur, copiant sans doute Salluste, dit : « Sertorius vit à Tanger les ossements d'Antée, enseveli en ce lieu après qu'Héraclès l'eut tué. Héraclès avait eu des rapports avec Tingis, sa veuve. Sophax en naquit. Il devint roi de la région. Son fils, Diodoros, à l'aide des *contingents grecs,* qu'Héraclès avait amenés avec lui d'Olbia et de Mycènes, fit la conquête de nombreuses nations africaines. » (2)

Ces contingents grecs, amenés d'Olbia et de Mycènes, nous rappellent le mythe de Perséus, qui, lui aussi, était arrivé du Péloponèse.

Il semble inutile de relever dans ses détails l'histoire de Salluste. Sans analyser les noms, on voit qu'un groupe de tribus, parti de l'Asie-Mineure, a envahi l'Afrique du Nord. Ces immigrants ont sou-

(1) Salluste : *Bellum Jugurthinum,* xvii. Trad. Durozoir, p. 21-23.

(2) Juba de Mauritanie : *Histoire romaine,* LII, fragm. 19. *Fragm. hist. græc.,* t. III, p. 471. Edit. Didot-Müller. — Phérécydès attribue à la veuve d'Antée, qu'il nomme Iphinoë, et à Héraclès un fils, Polémon. Fragm. 33 ; ibid., t. I, p. 80.

mis de proche en proche les tribus primitives. Celles-ci constituaient deux groupes appelés par Salluste Libyens et Gétules.

Salluste assigne comme chef à l'invasion un personnage considéré comme punique, Hercule. Il le fait arriver, puis mourir en Espagne. Or, il se trouve que dans son armée, toute continentale, une série de peuples possèdent des navires, et, plus encore, ces peuples munis de navires sont des Arméniens, des Perses et des Mèdes, qui, à aucune époque de l'histoire, n'ont eu la réputation d'être des navigateurs.

Quelles étaient les affinités ethniques de ces envahisseurs?

Strabon donne trois traditions sur les origines des Arméniens, et ces trois traditions en font des Européens: 1° les Arméniens descendaient d'Arménus. Celui-ci, pour suivre Iasion, aurait abandonné sa ville natale, Arménium, entre Phères et Larisse; 2° une tribu, celle des Æniانes, fixée au pied de l'Ossa, aurait émigré en partie vers l'Œta, en Thessalie, en partie dans l'Utie (Arménie) et au-dessus de l'Arménie; 3° une tribu thrace se serait fixée sur les confins de la Médie et du territoire des Guranii.

« Tous ces faits, ajoute Strabon, autorisent à conjecturer qu'il existe bien réellement une sorte de parenté entre les Mèdes et les Arméniens d'une part, et les Thessaliens de l'autre. » J'entends les Thessaliens de la descendance directe de Iasion et Médéia. On sait que Médéia [1] aurait eu un fils, Médos,[2] qui aurait conquis la partie de l'Asie appelée, d'après lui, Médie.

Les Arméniens, d'après Hérodote, étaient proches parents des Phrygiens.[3] Eudoxe de Cnide, écrivain du III° siècle avant notre ère, corrobore cette opinion. A son dire, les deux peuples parlaient la même langue. [4]

Les Perses et les Mèdes offraient entre eux tant de points de contact, que l'antiquité les confondait le plus souvent. Les premiers, dans ces conditions, devaient appartenir, comme les seconds et leurs parents les Arméniens, au même groupe de tribus venues par bans successifs des bords du Pont-Euxin. L'histoire les a désignés, selon les temps, les périodes historiques et les lieux, sous les noms génériques de Phrygiens en Asie-Mineure, de Thraces sur le Danube. Certaines de ces dernières tribus ont été aussi assimilées aux Scythes.

Dans les chrestomathies de Strabon on trouve, au sujet de ces populations, une remarque très intéressante: « Les anciens Grecs, y est-il dit par l'auteur anonyme, pensaient que les Mysiens et les Gètes qui habitaient vers l'Ister étaient des Thraces. Ils estimaient

(1) STRABON, liv. XI. Trad. Tardieu, t. II, p. 464-466.
(2) DIODORE, liv. IV, LV-LVLVI. Trad. Hoefer, t. I, p. 319.
(3) HÉRODOTE, VII, LXXIII. Edit. Dietsch-Teubner, p. 156.
(4) EUDOXE DE CNIDE, cité par EUSTATHE. *Geogr. græci minores.* Édit. Didot-Müller, t. II, page 341.

que des colons thraces étaient venus se fixer en Asie sous les noms de Phrygiens, Lydiens et Troyens. Les Phrygiens ou Brygiens sont une tribu thrace, comme d'ailleurs les Mygdones, les Bebryces, les Mœdobithyniens, les Bithyniens, les Thyniens et les Mariandyniens. Tous ces gens désertèrent l'Europe, à l'exception des Mysiens dont Homère fait aussi mention. [1] Arrianos de Nicomédie confirme les données de Strabon sur ces peuples. Selon lui, Thraces, Phrygiens et Mysiens auraient passé d'Europe en Asie, sous les ordres d'un chef nommé Patara, lors de l'invasion des Cimmériens en Asie. [2]

Cet ensemble de documents nous amène à affirmer qu'il faut rapprocher le Troyen Thymoïtès du pseudo-Odysséus d'Homère, du Lydien Tyrsénos d'Hérodote et de l'Hercule de Salluste. S'il ne s'agit pas du même événement raconté sous diverses formes, il faut voir dans ces mythes l'histoire d'une série de migrations de tribus sœurs vers la Libye.

Dans cette dernière hypothèse, les Mèdes, les Perses, puis les Arméniens représenteraient les premières tribus de ce groupe passées en Libye. On a cessé, selon la théorie reprise par Penka, de faire venir de l'Orient les ancêtres des Européens. Les éléments de ces races, qu'on retrouve jusque dans l'Inde, sont venus de l'Europe. Chercher leur point de départ initial est inutile pour ce travail. Il suffit de savoir que les bords du Pont-Euxin ont été leur dernière étape en Europe. C'est de là que les tribus étaient refoulées plus à l'est par d'autres tribus convoitant leurs territoires. Les peuples situés le plus à l'Orient, comme les Mèdes, les Perses et les Arméniens, paraissent donc avoir cédé les premiers la place à de nouveaux venus. Ceux-ci constituaient la confédération phrygienne. F. Lenormant a établi que les Thraces Arméniens n'ont pas occupé avant le VIe siècle le pays qui porte leur nom. A l'époque où a eu lieu la migration dite des compagnons d'Hercule, ils se trouvaient encore bien à l'ouest, [3] non loin de la mer de Marmara. Il est donc très admissible qu'ils aient pu prendre part à cette expatriation en Libye.

Faisons remarquer cependant que les noms de Mèdes, Perses ou Arméniens ne sont pas mentionnés dans les documents égyptiens. A moins qu'on ne puisse assimiler les Haza de la 4e invasion, sous Kapour, aux Mèdes, appelés par les Hébreux Madaï, Mady, par les Araméens Madaâh, par les Perses Mâda. [4] Cette assimilation est fort douteuse. En effet, on lit dans Hérodote que les Mèdes s'appelaient eux-mêmes Aryens. [5]

(1) *Chrestomathies de Strabon*, liv. VII, 12. *Geogr. græci minores*. Édit. Didot-Müller, t. II, p. 567.

(2) ARRIANOS DE NICOMÉDIE, fragm. 3. *Fragm. hist. græc.* Édit. Didot-Müller, t. III. p. 593.

(3) LENORMANT : *Les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 372 et suiv.

(4) LENORMANT, ibid., t. II, p. 477-478.

(5) HÉRODOTE, VII, LXII. — Voir aussi MASPÉRO : *Histoire de l'Orient*, 1886, p. 490.

Parmi ces compagnons d'Hercule, peut-être pourrait-on soupçonner la présence de quelques tribus scythes. Ces peuples étaient européens et apparentés aux Phrygiens. Ils portaient le même costume et adoraient comme dieu national Bagha, nom qui ressemble beaucoup à celui de Bagaios des Phrygiens. Ammien Marcellin regardait les Perses comme des descendants des Scythes. (1) Diodore de Sicile faisait aussi de Dardanos, considéré par les autres écrivains comme Phrygien, un roi des Scythes. (2) Or, les Dardaniens figurent parmi les peuples de la mer ligués contre l'Égypte. De plus, on peut rappeler que Barth et d'autres voyageurs ont signalé, en Tripolitaine, la présence de monuments dits scythiques, composés de trois monolithes. Il y a là une indication que l'on peut rapprocher du récit de Salluste. Rappelons qu'un historien de l'antiquité, Alexandros Polyhistor, a mentionné en Libye une ville du nom caractéristique de *Scythopolis*. (3) Enfin, la présence des filles d'Æthès, Médéia et Circé, dans la Méditerranée occidentale, sur laquelle nous avons appelé l'attention, peut se rapporter à une émigration venue d'une région voisine de la Scythie, sinon de la Scythie d'alors, jusqu'en Libye.

Si on se reporte aux mythes que nous avons analysés précédemment, on arrive à la conviction qu'ils sont connexes avec celui de l'Hercule de Salluste. C'est ainsi que le Thessalien Iasion, époux de Médéia, qui vint jusqu'au lac Triton, est réputé comme l'ancêtre de ces mêmes Arméniens que Salluste amène en Afrique. D'après Strabon, l'habitat primitif des Arméniens était la Thessalie. Or, nous avons vu une migration, provenant précisément de cette région, arriver en Libye. C'est de là que sont partis, selon le mythe, Cyréné, mère d'Aristaios, et, selon l'histoire, Teutamos, le conquérant de la Crète, qui fut peut-être le Tzaoutmar des textes égyptiens. Perséus, le chef d'une des plus antiques expéditions venues de la mer Égée en Libye, porte le même nom que le peuple qui joua le principal rôle dans la colonisation par les compagnons d'Hercule de Salluste. Ensuite, de même que Iasion est l'ancêtre des Arméniens, Perséus passait pour celui des Perses, qui auraient pris leur nom de son fils, Persès, (4) tandis que les Mèdes devraient le leur à Médéia, (5) qui navigua avec Iasion sur les bords du lac Triton. Il est vraiment singulier de constater que les peuples signalés par Salluste, d'après les livres d'Hiempsal, comme ayant peuplé la Libye, comptent, d'après

(1) Ammien Marcellin, XXXI, 2, § 20.

(2) Diodore, liv. IV, xliii. Trad. Hoefer, t. I, p. 304.

(3) Alexandros Polyhistor, fragm. 119-130. *Fragm. hist. græc.* Édit. Didot-Müller, t. III, page 238.

(4) Hérodote, liv. VII, lxi.

(5) Hérodote, liv. VII, lxii. Diodore dit que les Mèdes tiraient leur nom de Médos, fils de Médéia; liv. IV, lv-lvi.

les traditions grecques, comme ancêtres, précisément, les antiques colonisateurs de ces parages.

Salluste fait soumettre les Libyens par les Perses. Perséus avait de même subjugué les Gorgones et les peuples d'Atlas. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de peuples de souche européenne provenant d'une émigration antérieure. Les traditions mythologiques que nous avons signalées parlent également du renversement de l'empire africain de Chronos, frère d'Atlas, par Dionysos ou Bacchus, le dieu national des Thraces, des Phrygiens et des Perses.

Tous ces récits se complètent les uns les autres : ils rendent lumineuse la protohistoire des populations libyennes, jusqu'ici absolument inconnue. Désormais, nous avons une base sûre pour analyser de nombreux faits qui paraissaient difficilement explicables avec les connaissances antérieures, selon lesquelles tout ce qui portait trace de civilisation était phénicien.

§ 5. — Le mythe des Amazones de Libye

Venant après la série des mythes thraco-phrygiens, la légende des Amazones de Libye s'explique tout naturellement. Et cette explication jette la plus vive clarté sur l'histoire de cette émigration venue des bords du Pont-Euxin et de ceux de la mer Egée. Tandis que les mythes précédents avaient surtout un caractère historique, ce dernier possède un caractère ethnographique bien accusé. Il ne s'agit plus seulement de traditions se rapportant à d'anciennes expéditions, mais de mœurs très spéciales parvenues dans la région qui nous occupe. Comme ces mœurs si particulières sont précisément celles des peuples auxquels s'appliquent les légendes analysées dans les pages précédentes; comme, d'autre part, nous trouvons dans le mythe des Amazones un nouveau nom de tribu apparentée à celles que nous avons étudiées, aucun doute ne saurait subsister sur la réalité de la colonisation égéenne en Libye.

Exposons tout d'abord le mythe des Amazones libyennes. Voici ce que Diodore raconte à leur sujet :[1] « Ceux-là se trompent qui croient qu'il n'y a point eu d'autres Amazones que celles qui ont demeuré dans le Pont, sur les bords du fleuve Thermodon. Il est certain, au contraire, que les Amazones de Libye sont plus anciennes que les autres et ont accompli de grands exploits..... Il y a eu en Libye plusieurs races de femmes guerrières d'une bravoure prodigieuse. On sait par tradition que la race des Gorgones, contre lesquelles Perséus combattit, a été extrêmement courageuse..... Mais les Amazones dont nous allons parler paraîtront bien supérieures aux Gorgones. »

(1) DIODORE, liv. III, 52, 53, 54, 55. Trad. Hoefer, p. 230-236.

« On rapporte qu'aux confins de la terre et à l'occident de la Libye habite une nation gouvernée par des femmes dont les mœurs sont toutes différentes des nôtres. Il est de coutume que les femmes font le service de la guerre pendant un temps déterminé, en conservant leur virginité. Quand le terme du service militaire est passé, elles approchent des hommes pour en avoir des enfants. Elles remplissent les magistratures et toutes les fonctions publiques. Les hommes passent toute leur vie à la maison, comme chez nous les ménagères. Ils ne se livrent qu'à des occupations domestiques; ils sont tenus éloignés de l'armée, de la magistrature et de toute autre fonction publique qui pourrait leur inspirer l'idée de se dérober au joug des femmes. »

Diodore assigne aux Amazones l'île Hespéra, située à l'occident, dans le lac Tritonis. Elles soumettent les villes de cette île, « excepté une seule, nommée Méné, qu'on regardait comme sacrée ». Ce détail est intéressant à noter. Méné était le dieu national des Lydiens de la légende de Tyrsénos. Elles subjuguèrent ensuite beaucoup de tribus nomades. Les Atlantes, décimés par elles, se rendirent. Sur leur demande, les Amazones entrèrent en campagne contre les Gorgones, race ennemie des Atlantes.

Diodore, qui croit, à tort, ainsi que le prouvent les autres mythes, que les Amazones libyennes sont les plus anciennes, fait marcher celles-ci à la conquête de l'Egypte. Leur reine Myrina « entra ensuite dans la grande Phrygie située près de la mer et, ayant parcouru avec son armée plusieurs contrées maritimes, elle termina son expédition au bord du fleuve Caïcos ». Les Amazones occupèrent après, la plupart des îles de la mer Egée, entre autres Samothrace et Lesbos. Myrina fut ensuite battue par une armée que commandaient le Thrace Mopsus et le Scythe Sipylos.

Remarquons, avant tout, que les tribus qui ont l'organisation sociale si spéciale du peuple des Amazones sont rattachées par Diodore à une même race. Les Amazones du Thermodon seraient une colonie d'Amazones libyennes arrivées là après avoir conquis tout le littoral méridional de la Méditerranée. Elles auraient poussé leurs exploits jusqu'en Thrace et peut-être chez les Scythes.

Les documents égyptiens, les légendes de Tyrsénos, d'Odysséus et des compagnons d'Hercule nous ont permis d'admettre une marche inverse.

C'est de Phrygie, de Lydie, des îles de la mer Egée que sont venus les colons qui ont attaqué et en partie colonisé l'Egypte. Ce sont eux qui ont poussé leurs courses jusqu'à l'Océan. Malgré l'inversion d'itinéraire, le récit de Diodore corrobore parfaitement ceux d'Hérodote, d'Homère et de Salluste.

Les Amazones sont bien des peuples thraco-phrygiens. La con-

quête de Samothrace, où fut institué le culte orphique des Corybantes, en est un indice. La position des villes de Cyme, Pitame et Priène, fondées par elles, indique qu'il s'agit d'un groupe de Thraco-Phrygiens désignés sous le nom d'Amazones. Smyrne, d'où est partie la migration de Tyrsénos, était, d'après Strabon, une ville fondée par les Amazones.(1) Rappelons aussi l'importance du fleuve Caïcos vers lequel se termine leur expédition. Or, nous avons vu une tribu européenne, confédérée contre les Egyptiens (4• invasion), porter le nom de Kaïkasha, nom laissé probablement par elle à ce fleuve d'Asie-Mineure. Enfin, Diodore les fait combattre en Libye, sous les ordres d'Athéna, comme auxiliaires de Dionysos, le dieu national des Thraces.

Les plus célèbres Amazones étaient celles du Thermodon; mais d'où venaient-elles si, comme le pensait Diodore, elles n'étaient pas originaires de Libye? Les auteurs de l'antiquité nous l'apprennent.

En effet, on trouvait des groupes d'Amazones dans le pays d'origine des Phrygiens, la Thrace, et jusqu'en Scythie, au nord du Caucase. Dans le pays situé au delà du Tanaïs, la tribu des Sauromates passait même pour descendre directement de ces guerrières. Hérodote a rapporté en détail la légende de l'union des jeunes Scythes avec ces femmes. « De là vient, conclut-il, que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes : elles montent à cheval et vont à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent aussi à la guerre et portent les mêmes habits qu'eux..... Quant au mariage, ils ont réglé qu'une fille ne pouvait se marier qu'elle n'eût tué un ennemi. »(2)

Ces mœurs guerrières sont confirmées par Hippocrate : « Les femmes des Sauromates, dit-il, montent à cheval, tirent de l'arc et vont à la guerre tant qu'elles sont filles. Elles ne se marient pas qu'elles n'aient tué trois ennemis. »(3)

« Chez les Scythes, d'après Diodore, les femmes s'habituent aux fatigues de la guerre, comme les hommes, auxquels elles ne le cèdent pas en valeur. Aussi, beaucoup de ces femmes se sont-elles illustrées par leurs exploits, non seulement chez les Scythes, mais encore dans les contrées limitrophes. »(4)

Scylax emploie pour les Sauromates le nom de « peuples gouvernés par les femmes » (γυναικοκρατούμενοι). « Leurs voisins, dit-il, les Maïotes, sont aussi soumis au gouvernement des femmes. »(5)

(1) Strabon, liv. IV, chap. v, 3.
(2) Hérodote, liv. IV, 110 à 117. Trad. Larcher, t. I, p. 390 à 393.
(3) Hippocrate, trad. de Littré, § 17, t. II, p. 66 à 68.
(4) Diodore de Sicile, liv. II, 44. Trad. Hoefer, p. 160-161.
(5) Scylax : *Périple : Asie*, 70. *Géogr. græci minores*, t. I, p. 59. Edit. Didot-Müller.

Ephore, qui vivait au IVe siècle, emploie le même terme pour caractériser les Sauromates. (1)

Cette expression de *gynécocratie* est empruntée à Scylax par Pomponius Mela, à propos des peuples des bords du Tanaïs. C'est, ajoute l'auteur romain, l'empire des Amazones. (2) Voici ce qu'il dit un peu plus loin des Sauromates : « Cette nation belliqueuse, libre, indomptée, est tellement barbare et cruelle, que les femmes marchent à la guerre avec les hommes..... Frapper l'ennemi est un devoir pour celles qui sont adultes. Le fait d'y manquer est considéré comme un déshonneur. On inflige aux coupables le châtiment de rester vierges..... » Plus loin, le même auteur dit : « Les Amazones, qu'on appelle Sauromatides. » (3)

Un dernier exemple de l'assimilation des Amazones avec les Sauromates est fourni par un fragment d'Ephore, conservé par Stéphanos : « Les Amazones sont une tribu de femmes qui habitait jadis vers le Thermodon et qu'on appelle actuellement Sauromates. » (4) Dans un fragment précédent, le même auteur mentionnait que les Amazones avaient fondé autrefois un État entre la Mysie, la Carie et la Lydie. (5) Cet écrivain, né à Cymé, était bien placé pour connaître les traditions concernant cette région.

Héraclidès de Pont, auteur d'un ouvrage sur *la Politique*, dont quelques débris nous sont parvenus, dit : « Les Lyciens, depuis les époques les plus archaïques, sont gouvernés par les femmes. » (6)

Quand les Argonautes abordèrent à Lemnos, lors de leur voyage en Colchide, cette île, d'après Nicolas de Damas, était au pouvoir de femmes, gouvernées par une reine, du nom de Hypsila. (7) C'est un nouvel exemple de gynécocratie dans la mer Egée.

Le côté guerrier de cette société, celui qui avait le plus frappé les anciens, se retrouvait en Libye à l'époque historique, alors qu'on n'y connaissait plus les Amazones. C'est ainsi qu'Hérodote note que lorsque les Libyens Zauèces « sont en guerre, leurs femmes conduisent les chars ». (8)

A l'époque mythique, les Amazones pratiquaient des rites en l'honneur d'une déesse armée, Athéna, née sur les bords du lac Triton : « robuste et très courageuse, elle s'adonna au métier des armes » ;

(1) Ephore, fragm. 78. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 258. Edit. Didot-Müller.

(2) P. Mela : *De orbis situ*, p. 620. Edit. Didot.

(3) Ibid., p. 649 et 656.

(4) Ephore, liv. IX, fragm. 103. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 262. Edit. Didot-Müller.

(5) Ephore, liv. V, *Asie et Libye*, fragm. 87. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 259. Edit. Didot-Müller.

(6) Héraclidès, *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 217. Edit. Didot-Müller.

(7) Nicolas de Damas : *Histoires*, liv. III, fragm. 18. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 368. Edit. Didot-Müller.

(8) Hérodote, liv. IV, 193.

« comme ces femmes, dit ensuite Diodore, Athéna s'était vouée au métier des armes et à la virginité. » (1)

Or, ces mœurs persistaient aux temps historiques. Hérodote raconte ainsi les rites guerriers que célébraient deux tribus libyennes, les Machlyes et les Auséens, en l'honneur d'Athéna : « Dans une fête que ces peuples font tous les ans en l'honneur d'Athéna, les filles, partagées en deux troupes, se battent les unes contre les autres, à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères, en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Athéna, et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais, avant de cesser le combat, elles revêtent d'une armure complète, *à la grecque,* celle qui de l'aveu de toutes s'est le plus distinguée, et, lui ayant mis sur la tête un casque *à la corinthienne,* elles la font monter sur un char et la promènent autour du lac. » (2)

A ces mœurs spéciales se réfère la résistance des Berbères commandés par une femme, la Kahéna, ou reine de l'Aourès. On en retrouve parfois des exemples à l'époque moderne. Telle est cette Ralia que Pélissier a vu exercer, à Zarzis, l'autorité sur les Accaras : « Dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, dont les restes sont encore remarquables, cette femme joua un certain rôle dans les troubles de Tripoli. Brave comme un homme qui l'est, on la vit souvent au milieu des combattants donner des preuves d'un grand courage..... Retirée à Zarzis, elle s'y est mariée à un homme paisible qui n'est plus connu que sous le nom de mari de Ralia, destinée commune à tous ceux qui épousent des femmes célèbres. » (3)

Le côté guerrier n'est pas le seul point curieux dans l'organisation des peuples que nous étudions. La situation prépondérante de la femme dans la famille lui confère, d'une part, la liberté de sa personne, d'autre part le privilège de donner son nom à sa descendance, à l'exclusion de celui du mari.

Cette liberté de la femme variait selon les tribus. Elle allait depuis la prostitution avant le mariage, de façon à acquérir une dot, jusqu'à la promiscuité dans la tribu.

Chez les Arméniens, un des peuples qui fournit son contingent à la colonisation libyenne, les filles des familles nobles étaient, dit Strabon, consacrées à une déesse nommée Anaït. Elles se prostituaient en son honneur. Personne ne refusait de s'unir à de pareilles femmes.

Le géographe ajoute cette remarque intéressante : « Ce n'est pas d'ailleurs aux premiers venus qu'elles donnent ainsi l'hospitalité, et

(1) Diodore, liv. III, 70 et 71.
(2) Hérodote, liv. IV, 190. Trad. Larcher-Humbert, t. I, p. 424.
(3) Pélissier : *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1842, 1843.* Imp. impér., 1858, p. 165-166.

autant que possible elles n'accueillent que les hommes qui sont du même rang qu'elles. » [1]

En Lydie, le célèbre tombeau d'Alyatte fut construit, nous apprend Hérodote, aux frais des marchands, des artisans et des courtisanes.

« Cinq bornes, au haut du monument, dit le vieil historien, persistaient encore de mon temps. Elles marquaient par des inscriptions la portion que chacune de ces trois classes avait fait bâtir. D'après les mesures, la portion des filles publiques était visiblement la plus considérable, car toutes les filles, dans le pays des Lydiens, se livrent à la prostitution. Elles y gagnent leur dot et continuent ce commerce jusqu'à ce qu'elles se marient. « Elles ont le droit de choisir leur époux. » [2] D'après Eustathe, « l'amour du lucre n'était pas le mobile de la prostitution des filles lydiennes. Elles ont, dit-il, la réputation d'offrir plus de dons qu'elles n'en reçoivent. » [3]

Une inscription récemment découverte par M. Pernice, à Paros, donne une liste de courtisanes ayant pris part, comme les Lydiennes, à une souscription pour la restauration d'une source, d'un autel et d'un *thalamos,* dans un temple. M. E. Maas, qui a commenté ce texte, montre que ces femmes constituaient une thiase, ayant son culte, ses prêtres, son néocore. [4] Pareilles habitudes de prostitution existaient à Cypre et chez les Locriens Epizephyriens, d'après Clearchos, originaire de Solos, ville Cypriote. [5]

Ces coutumes d'hétaïrisme existaient en Libye. Nous en trouvons déjà un reflet dans l'*Odyssée.* [6] Circé et Calypso habitent des îles plus ou moins hypothétiques, au voisinage de la Sicile et de la côte libyenne. Ce sont deux courtisanes. Circé retient, une année durant, Odysséus dans son île. Le héros s'oublie pendant sept ans chez Calypso, fille d'Atlas.

A l'époque romaine, ces coutumes sont courantes, accompagnées ou non de rites religieux. Valère Maxime nous en a laissé la description suivante : « Il existe à Sicca (aujourd'hui Le Kef) un sanctuaire de Vénus. Les femmes y avaient des assemblées. Elles en sortaient à la recherche d'occasions d'acquérir des dots avec le produit de leur prostitution. Malgré ces procédés peu honnêtes, elles arrivaient à contracter des mariages honorables. » [7]

Ces mœurs, si semblables à celles des Lydiens et des Arméniens, persistaient encore dans l'Afrique romaine, au début de l'ère chrétienne, comme on le sait par saint Augustin. [8]

(1) Strabon, liv. XI. Trad. Tardieu, t. II, p. 467-468.
(2) Hérodote, I, 93. Trad. Larcher-Humbert, t. I, p. 58.
(3) Eustathe : *Commentaire* 846. *Geogr. græci minores,* t. II, p. 365. Edit. Didot-Müller.
(4) Reinach : *Chronique d'Orient,* 1893, t. II, p. 250.
(5) Cléarchos : *Les vies,* liv. IV, fragm. 6. *Fragm. hist. græc,* t. II, p. 305. Ed. Didot-Müller.
(6) *Odyssée,* chants VII et X.
(7) Valerius Maximus, liv. II, chap. VI, 5.
(8) Augustinus : *Civitas Dei,* liv. II, p. 3 ; IV, 10.

Elles durent encore de nos jours, malgré l'Islam et sa conception toute différente du rôle de la femme et de sa place dans la société.

Les filles de la tribu si connue des Ouled-Naïl sont courtisanes avant de se marier. Elles gagnent ainsi leur dot et peuvent choisir leur époux. Ces peuples seraient, m'ont dit des indigènes, à peau claire et aux yeux assez souvent bleus. Certaines filles touareg des environs de Ghadamès auraient, d'après Tissot, des coutumes identiques.(1) Ibn Batouta mentionne des habitudes semblables chez les Ioualâta (Touareg). (2) Barth les a signalées aussi dans l'Aïr. Au Tafilelt (Maroc), un marabout, Sidi Slimane, a édifié une zaouïa consacrée à Lallah Mabrouka, « où des femmes pieuses font aux voyageurs la charité de leur corps pour l'amour de Dieu ». (3)

Chez certaines tribus égéennes ou libyennes la pratique de la prostitution destinée à acquérir la dot avait été abandonnée pour n'exister qu'au moment du mariage. Ce mariage présentait un caractère absolument spécial. Le plus souvent, la femme était épousée par le clan tout entier. Parfois, cette promiscuité n'avait lieu que le jour du mariage; celui-ci passé, l'union devenait individuelle. Il ne faut pas envisager ces mœurs singulières avec nos idées modernes, ce serait attribuer à ces peuples un caractère de dépravation qu'ils n'avaient certainement pas. Leur état social permet de comprendre les raisons qui ont déterminé cette organisation singulière de la famille. Tous ces clans, souvent fort divisés, comme le sont encore les *decheras* de la Kabylie, étaient le plus souvent en guerre entre eux. Le besoin de la défense nécessitait l'action de tous les membres du clan, et, pour rendre leur solidarité plus étroite, tous les biens étaient en commun, y compris les femmes et les enfants. Aussi, quand un guerrier mourait, il ne se produisait aucune perturbation sensible dans la tribu : il ne laissait ni veuves, ni orphelins, ni biens à partager.

Les anciens avaient parfaitement saisi les raisons de cet état social. Hérodote l'explique en parlant des Scythes Agathyrses : « Les femmes sont en commun, afin qu'étant tous unis par les liens du sang et que ne faisant tous, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille, ils ne soient sujets à la haine ni à la jalousie. » (4)

Ces tribus, d'où paraît provenir l'organisation des peuples appelés du nom d'Amazones, pratiquaient le communisme des femmes. A Athènes, ville primitivement pélasgique, « les femmes étaient en commun et personne ne connaissait son père dans le nombre de ceux qui pouvaient l'être ». Athénée, à qui nous devons ces détails,

(1) Tissot : *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, t. I, p. 477.
(2) Ibn Batouta. Trad. de Fremery et Sanguinetti, t. I, chap. v, p. 388. Paris, 1848.
(3) Le Chatelier : *L'état présent du Maroc*, in *Revue scientifique*, novembre 1892, p. 618.
(4) Hérodote, liv. IV, 104.

ajoute que le mariage individuel fut établi à Athènes par Cécrops. Cet état social paraît se référer à la présence d'un peuple pélasgique ayant les coutumes des Amazones. Les Athéniens venus plus tard avaient souvenance de ces événements sous forme de légende. C'est ainsi qu'Hérodote met cette phrase dans la bouche des Athéniens faisant valoir les hauts faits de leurs ancêtres pour obtenir le commandement d'une aile de l'armée revendiqué par les Tégéates : « Nous avons fait aussi de belles actions contre les Amazones, ces redoutables guerrières qui, des bords du Thermodon, vinrent attaquer l'Attique. » (1) Ajoutons qu'à Athènes on faisait tous les ans un sacrifice aux Amazones la veille des fêtes de Thésée.

En Thrace, ces habitudes existaient aussi. Scylax de Caryande disait des Liburnes (Thraces occidentaux) : « Ils sont gouvernés par des femmes qui s'attribuent pour époux des hommes libres, mais vont à leur gré avec leurs esclaves et les hommes des tribus voisines. » (2) Nicolas de Damas donne aussi des renseignements circonstanciés à ce sujet sur les Liburnes : « Les femmes sont en commun. Les enfants sont nourris par la tribu jusqu'à l'âge de cinq ans. Quand arrive leur sixième année, on rassemble tous les enfants. On examine alors la ressemblance de chacun avec les divers hommes. On assigne comme pères aux enfants les hommes dont ils tiennent le plus. Chacun accepte de la sorte l'enfant et le considère comme son fils. (3)

On peut aussi faire un rapprochement assez intéressant, sur lequel nous reviendrons, à propos de ces Liburnes. M. d'Arbois de Jubainville les assimile aux Libui mentionnés dans un passage de Tite-Live, qui occupaient le territoire entre Brescia et Vérone avant l'arrivée des Celtes. (4) Ce nom de Libui rappelle singulièrement celui de Libuès ou Libyens.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de ne pas rapprocher la description presque identique à celle donnée par Nicolas de Damas pour les Liburnes de celle que, bien avant, Hérodote avait faite des mœurs des Libyens du lac Triton (Auséens et Machlyes) : « Les femmes, dit-il, sont en commun chez ces peuples ; elles ne demeurent pas avec les hommes..... Les enfants sont élevés par leurs mères. Une fois grands on les conduit à une assemblée que les hommes tiennent tous les trois mois. Chaque enfant est déclaré avoir pour père l'homme auquel il ressemble le plus. » (5)

Aristote dit également que, chez les Libyens, les femmes sont en

(1) Hérodote, liv. IX, 27.
(2) Scylax : *Périple*, 21. *Geogr. græci minores*, t. I, p. 27. Edit. Didot-Müller.
(3) Nicolas de Damas, fragm. 111. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 458 Edit. Didot-Müller.
(4) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 306.
(5) Hérodote, liv. IV, 180.

commun et que les enfants qui naissent sont reconnus d'après leur ressemblance au père présumé.(1)

Ces mœurs n'avaient pas beaucoup changé 400 ans après Hérodote, à l'époque de Nicolas de Damas. Dans un fragment de ses œuvres, je trouve cette remarque : « Chez les Machlyes, quand plusieurs d'entre eux courtisent la même femme, ils dînent chez le père. Si, pendant le repas, la fille sourit à l'un d'eux, celui-ci l'emmène. »(2)

Ces coutumes n'excluaient pas des mœurs sévères avant le mariage. Nous avons vu, dans Hérodote, que dans les fêtes guerrières en l'honneur d'Athéna les filles de ces mêmes Machlyes et celles des Auséens traitaient, avec mépris, de fausses vierges celles qui succombaient dans la lutte. Nicolas de Damas dit aussi que les Atarantes entouraient de considération les filles qui conservaient le plus longtemps leur virginité.(3)

Il n'y a pas contradiction entre ces mœurs correctes avant le mariage et le communisme après. Tant que la fille restait dans le clan maternel, il lui était interdit d'avoir des rapports avec les hommes qui le composaient. Ceux-ci étaient regardés comme étant du même sang. Le jour où, soit de son plein gré, soit par rapt ou achat, elle passait dans un clan voisin, elle devenait la propriété de celui-ci. Dans ce nouveau milieu, la femme était d'autant plus estimée qu'elle était plus recherchée. Hérodote nous apprend même que les femmes des Libyens Gindanes avaient inventé à ce sujet des marques distinctives, quelque chose comme un de ces multiples ordres dont nos contemporains aiment tant à mettre les insignes multicolores à leur boutonnière. Il s'agissait d'anneaux de cuir portés à la cheville. Elles en ajoutaient un nouveau à chacune de leurs liaisons avec une personne différente.(4)

Au Caucase, où la légende a signalé quelques groupes d'Amazones, les coutumes analogues à celles des Gindanes persistaient il n'y a pas encore très longtemps. Le Gênois Interiano racontait au xve siècle que souvent, au Caucase, le clan se cotisait pour acheter une fiancée à celui qui n'avait pas l'argent nécessaire. En 1840, Bell ajoute les détails suivants sur la situation de la femme dans certaines tribus tcherkesses : « Avoir un amant n'était pas regardé comme une honte, et les maris étaient fiers d'avoir leurs femmes aimées par les autres hommes. » « Chez les Circassiens, dit Tavernier, plus une femme a de liaisons et plus elle est honorée. Quand une querelle s'élève entre les femmes, elles s'insultent mutuellement en disant que la

(1) Aristote : *Politique*, II, 1, 13, fragment 249. *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 180. Edit. Didot-Müller.

(2) Nicolas de Damas, fragm. 136. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 462. Edit. Didot-Müller.

(3) Nicolas de Damas, fragm. 140. — Ibid.

(4) Hérodote, liv. IV, 176.

multitude des enfants les empêche d'avoir d'autres amants que leurs maris. » (1) Ce sont presque les termes employés par Hérodote pour les Libyens Gindanes.

Les Garamantes de Libye possédaient la même organisation familiale : « Aucun d'eux raconte P. Mela, n'a d'épouse attitrée. Les enfants qui proviennent d'unions si confuses et faites au hasard ont une naissance incertaine : chacun reconnait pour sien celui qui lui ressemble le plus. » (2)

Hérodote nous a appris que chez les Machlyes et les Auséens les femmes vivaient séparées, comme les Amazones de la légende. D'après Nicolas de Damas, dans une tribu libyenne qu'il nomme *Byaoi* (Byzantes?) les hommes étaient gouvernés par un homme, et c'était une femme qui commandait aux femmes. Des unions temporaires avaient lieu à époques fixes. Chez une tribu que ce même auteur appelle Dapso-Libyens tout le monde contractait mariage le même jour. Un grand repas était servi après le coucher des Pléiades; celui-ci terminé, on éteignait les lumières. Le hasard réglait les unions. (3)

Strabon donne des détails identiques sur les Amazones du Caucase, ancêtres des Tcherkesses et des Circassiens. Il mentionne que les femmes qu'il nomme Amazones vivent séparées des hommes, auxquels il attribue le nom de Gargaréens. On remarquera la ressemblance du nom de ces montagnards gargaréens avec celui de Gyrgyri, Gargar, Igharghar, Jurjura, Guergour, etc., qui apparait si souvent dans la toponymie ancienne et moderne de l'Afrique du Nord. « Cet isolement, ajoute Strabon, cesse pendant les deux mois de printemps. Les Amazones se transportent alors sur le sommet de la montagne qui sépare leur territoire de celui des Gargaréens. Les Gargaréens, en vertu d'une ancienne convention, sont tenus de s'y rendre aussi pour célébrer en grande pompe un sacrifice commun, et aussi pour contracter avec elles des unions destinées à entretenir la race. Celles-ci s'accomplissent sans choix, dans l'obscurité et au hasard des circonstances..... Des enfants nés de ces rapports, les Amazones conservent avec elles les filles. Tous les enfants mâles sans exception sont portés aux Gargaréens pour être élevés parmi eux. » (4)

D'après M. Kovalesky, les habitants de la Pschavie (Caucase) ont conservé des traces de ces habitudes de leurs ancêtres. Chaque année, ils célèbrent la fête de Lascha, prétendu fils de la reine Tamara.

(1) KOVALESKY : *La famille matriarcale*, in *Anthropologie*, t. IV, p. 267.

(2) P. MELA : *De orbis situ*, liv. I, chap. VII, *Cyrenaïca*. Edit. Firmin-Didot, p. 609.

(3) NICOLAS DE DAMAS, fragm. 133 et 135. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 462. Edit. Didot-Müller.

(4) STRABON, liv. XI. Trad. Tardieu, t. II, p. 412.

« A cette fête, au dire de M. Sasslani, les relations entre les sexes sont plus que libres. » (1)

Quelques tribus libyennes avaient passé à un stade plus avancé de civilisation. Le mariage individuel avait succédé au mariage à la tribu. Ce dernier n'existait plus qu'à l'état de vestige, rappelant plutôt la prostitution des filles lydiennes. « Une coutume solennelle, dit P. Mela, veut que les femmes des Garamantes, le jour de leurs noces, se livrent à tous ceux qui viennent avec des présents. » (2) Chacun des convives apportait un cadeau à la mariée, chez les Nasamons, et recevait ses faveurs en échange. (3) Les Nasamons étaient polygames, comme certaines tribus thraces. Ils avaient diverses habitudes trop longues à exposer ici, qu'Hérodote rapproche de celles des Scythes Massagètes. Quoi qu'il en soit, voici une des coutumes thraces qui rappelle beaucoup celles des populations actuelles de l'Afrique du Nord : « Si une de leurs femmes est frappée indignement, les parents peuvent rembourser la dot et ramener leur fille à la maison..... Si le mari vient à mourir, les épouses du défunt sont données aux héritiers avec ses autres biens. » (4)

Cette dernière coutume, qui se retrouve chez les Albanais, peuple pélasgique, existe encore en Kabylie sous le nom de *toutchith*. Quand une femme devient veuve, elle continue à appartenir au clan. Les proches parents du mari peuvent l'épouser sans verser le prix du mariage, et si personne n'en veut, on la vend.

Un des traits principaux de cette civilisation caractérisée par la liberté absolue de la femme pour sa personne, soit avant, soit après le mariage, avait comme corollaire la filiation maternelle. On attribuait bien, comme pères aux enfants, les hommes de la tribu auxquels ils ressemblaient davantage, mais il n'était pas autrement fait mention du père. Au contraire, les enfants connaissaient leur généalogie maternelle.

Les auteurs de l'antiquité ont surtout insisté sur ces coutumes qui leur paraissaient singulières chez les peuples de l'Asie-Mineure, anciennne patrie des mythiques Amazones. « Les habitants de la Lycie, dit Hérodote, ont un usage qui leur est tout à fait particulier et qui ne s'accorde avec aucun de ceux des autres hommes. Ils prennent, en effet, le nom de leur mère au lieu de celui du père. Si on demande à un Lycien de quelle famille il provient, il fait la généalogie de sa mère et des aïeules de sa mère. Si, au contraire, un citoyen, occupât-il le rang le plus distingué, se marie à une étrangère ou prend une concubine, ses enfants sont avilis. » (5)

(1) Kovalesky : *La famille matriarcale*, in *Anthropologie*, t. IV, p. 273-274.
(2) P. Mela : *De orbis situ*, liv. I, chap. VIII, *Cyrenaïca*. Edit. Firmin-Didot, p. 609.
(3) Hérodote, liv. IV, 172.
(4) Héraclides de Pont, XXVIII. *Thraces. Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 220.
(5) Hérodote, liv. I, 173.

« Les Lyciens, dit Nicolas de Damas, accordent plus d'honneurs aux femmes qu'aux hommes, et ils prennent leur nom de celui de leur mère. Ils font hériter de leurs biens leurs filles et non leurs fils. »[1]

Nymphis d'Héraclée, dans le livre IV de l'histoire de sa ville natale, dit que « dans la région de Xanthios, la loi veut que l'on ne prenne pas le nom de son père, mais celui de sa mère. »[2]

Arrianos de Nicomédie, parlant des Amazones d'Asie-Mineure, dit que c'était un peuple de femmes, dont l'habitude était d'établir leur filiation par le côté maternel.[3]

M. Ramsay, le célèbre explorateur des antiquités phrygiennes, admet qu'au point de vue social les Phrygiens ne connaissaient que la descendance maternelle.[4]

Ces habitudes avaient été conservées par les colons ioniens qui, à Milet, avaient substitué leur domination à celle des Cariens,[5] lesquels avaient auparavant soumis les Lélèges. Nous serions tenté de rapporter à ces derniers les coutumes du matriarcat. En effet, elles existaient en Grèce, pays d'où ils passaient pour être originaires. Dans les régions où les Lélèges s'étaient le mieux maintenus (Locride, Elide, Mantinée), la gynécocratie a longtemps existé. Polybe nous apprend que « chez les Locriens Epizephyrins, toute noblesse venait des femmes. Ceux-là seuls étaient considérés comme patriciens qui descendaient de cent maisons de souche féminine ».[6] Selon Pausanias, les Eléens offraient des libations aux héros de leur pays et à leurs épouses.[7]

Ces deux témoignages sur la gynécocratie chez les Lélèges sont excessivement précieux. Les Lélèges établissent, en effet, un trait d'union certain entre l'Asie-Mineure et l'Europe, d'une part, et le continent africain, d'autre part. En effet, on les voit partout en Asie-Mineure et en Grèce, selon la remarque de M. Maspero.[8] De plus, la généalogie que nous en avons donnée, d'après Pausanias, représente Lélex, le fondateur de leur race, comme fils de Libyé et de Neptune, c'est-à-dire comme frère des peuples qui, ayant franchi la Méditerranée, ont occupé le pays qui a pris d'eux le nom de Libye.[9]

Et, puisque nous étudions le matriarcat, nous pouvons attirer l'attention sur la généalogie de la descendance d'Atlas. Cette descendance est maternelle et provient des six ou sept filles (selon les

(1) Nicolas de Damas. Fragm. 129. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 461. Edit. Didot-Müller.
(2) Nymphis d'Héraclée. Fragm. 13. Ibid., t. III, p. 15.
(3) Arrianos de Nicomédie. Fragm. 58. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 597. Edit. Didot-Müller.
(4) Ramsay : *Journal of Hellenic studies*, 1888, p. 368 et seq., et Reinach : *Chroniques d'Orient*, 1889, t. I, p. 574.
(5) Hérodote, liv. I, 146.
(6) Polybe, liv. XII, 5.
(7) Benlœven : *La Grèce avant les Grecs*, p. 188.
(8) Maspero : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édition, p. 245.
(9) Pausanias, liv. I, 34, et *Revue tunisienne*, 1898, p. 60.

auteurs) de ce personnage mythique. Nous avons énuméré les peuples issus de cette souche.(1) Signalons, parmi ceux qui pratiquaient la gynécocratie, les Dardaniens, issus d'Electre, les Lyciens, les Caucons, Eurypilos et Triton, tous fils de Kélaïno.

Les anciens ne donnent pas de renseignements sur la filiation féminine chez les Libyens. Il est probable que leurs enfants devaient se rapprocher plutôt de leur mère que du père désigné d'après la ressemblance. Le silence des historiens est heureusement suppléé par la survivance des antiques coutumes. C'est chez le peuple targui, qui a réussi à se soustraire le plus à la sociologie spéciale créée par l'Islam, que l'on retrouve celles-ci le mieux conservées.

Le communisme a disparu de chez ces tribus, faisant place à des unions dont la monogamie est le cas ordinaire. Comme la Libyenne, la femme targuie est mariée d'après son choix. Le divorce est rare et difficile. On ne le prononce que pour des motifs graves. Quatre arbitres, deux nommés par chacun des époux, sont consultés sur l'opportunité du divorce.

Cette femme, si différente de celle que l'Islam a créée, partage la vie de son mari, au lieu d'être comme partout ailleurs sa servante. On ne la claustre pas comme la femme arabe. Il lui arrive d'entreprendre seule de lointains voyages.

On ne la laisse pas croupir dans l'ignorance. Les traditions de la tribu, la littérature et l'écriture targuies sont conservées par les femmes.

Supérieures parfois aux hommes, elles sont admises, chez les Touareg de l'est, d'après Duveyrier, à donner leur avis dans les délibérations du conseil de la tribu. Leur opinion pèse d'un grand poids dans les décisions prises. « Dans les combats, ajoute Duveyrier, la crainte d'un jugement défavorable des femmes est un des principaux aiguillons de ces chevaliers du désert. » (2)

Cette situation si remarquable est complétée par les lois de la succession qui sont celles des Lyciens. Le ventre seul anoblit chez les Touareg. Les enfants appartiennent à la famille de la femme. Un fils de serf et de mère noble sera noble. Le fils d'un noble et d'une serve restera serf. Quelques tribus cependant ont créé une caste spéciale pour les descendants ayant cette origine, celle des Iradjenaten. Ceux-ci, tout en restant serfs, sont dispensés de redevance. (3) L'ordre de succession est réglé par la filiation utérine. C'est le frère utérin ou, à son défaut, le fils de la sœur aînée qui succède à un frère mort, et non les enfants de celui-ci. Si une succession n'a pas d'héritier direct, les biens reviennent aux enfants des sœurs du défunt.

(1) *Revue tunisienne*, n° 17. Janv. 1898, p. 53 et ci-dessus p. 19.
(2) Duveyrier : *Les Touareg du Nord*, p. 450.
(3) Bissuel : *Les Touareg de l'Ouest*. Alger.

Tel est, d'après les descriptions de Barth, de Duveyrier, de M. Largeau et de M. Bissuel, l'ensemble des principes, fondés sur la situation prépondérante de la femme, qui régit les Touareg. Cette société nous apparaît bien comme le produit de la gynécocratie dans sa forme la plus épurée. Elle est la continuation, jusqu'à l'époque contemporaine, de la population décrite par Diodore de Sicile, dans son mythe des Amazones de Libye.

Nous avons été, dans les pages précédentes, forcé de nous appesantir sur de nombreux détails. Il était impossible cependant de les négliger. En effet, quand on écrit un chapitre encore inconnu de la première histoire d'un peuple, la juxtaposition de documents peut seule étayer la thèse que l'on soutient. Parvenu à ce point, il nous semble nécessaire de synthétiser.

Des peuples de l'antiquité ont eu une constitution de la famille absolument spéciale, par suite de la situation de la femme. Jeune fille, celle-ci était le plus souvent forcée de prendre part comme guerrière aux expéditions de la tribu. Au moment de se marier, elle devait se prostituer pour acquérir une dot, soit quelque temps auparavant, soit seulement le jour de ses noces. Femme, elle était, dans les tribus les plus primitives, l'épouse de tous les hommes du clan; dans les tribus plus civilisées, l'épouse d'un seul homme. Mère, elle imposait son nom à sa descendance : le père, même dans les tribus où le mariage était individuel, n'était pas mentionné. C'est elle qui représentait la famille et par elle que s'énumérait la filiation. Cette haute situation morale acquise dans la famille avait son analogue dans la tribu : les femmes assistaient aux conseils de celle-ci, délibéraient, pouvaient même exercer la souveraineté. Quelques tribus étaient même renommées par suite de leur *gynécocratie*.

Les peuples qui pratiquaient ces coutumes étaient, en allant du nord au sud, diverses tribus du nord du Pont-Euxin, parmi elles les Sauromates (Scythes croisés de Thraces, d'après le récit d'Hérodote, sans doute de Cimmériens),[1] les Maïotes (Scythes), les Liburnes (Thraces occidentaux), les Phrygiens (Thraces orientaux), les Lyciens (Thraces orientaux), les Arméniens (figurant parmi les colonisateurs de la Libye), les Milésiens (apparentés aux Cariens et aux Lélèges), les Lélèges de la Grèce (Eolide, Locride, Mantinée). Au Caucase, quelques tribus étaient désignées sous le nom d'Amazones. Les Mossynèques et les Tibarènes, sur les bords du Pont-Euxin, peuvent aussi se classer dans ce groupe sociologique.

En résumé, trois groupes pratiquaient la gynécocratie : 1° les Scythes, 2° les Thraco-Phrygiens désignés aussi sous le nom de Pélasges, 3° les Arméniens.

(1) HÉRODOTE, liv. IV, 11.

Ces trois groupes formaient plutôt des confédérations différentes que des peuples dissemblables. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet que nous avons déjà exposé en détail, avec les témoignages des auteurs anciens, à l'occasion du mythe des compagnons d'Hercule.[1] Ces derniers, Mèdes, Perses et Arméniens, étaient apparentés aux Phrygiens et aux Thessaliens. Ils formaient un des premiers bans de l'invasion, en Asie, des Européens fixés primitivement sur les rives du Danube. Et comme M. d'Arbois de Jubainville l'a très nettement mis en lumière, les Scythes étaient proches parents des Mèdes et des Perses;[2] comme eux, ils appartenaient par le langage au rameau iranien. Les mœurs, les dialectes, le costume de ces peuples offraient une ressemblance frappante.

Tandis que les Mèdes et les Perses avaient affiné leur civilisation au contact de l'Orient, les Scythes, toujours en lutte contre les difficultés de la vie causées par la rudesse du climat, restaient un peuple primitif et nomade. C'est pour cette raison que les Scythes sont ceux qui, à l'époque classique, avaient le mieux conservé les coutumes antiques. Celles-ci avaient été modifiées chez la plupart des riverains de la mer Egée. On ne les signalait plus que dans quelques tribus isolées.

Comme la Libye avait été colonisée par ces Européens alors qu'ils étaient à un état de barbarie, déjà modifié à l'époque classique, il en résulte que c'est à ceux d'entre eux restés barbares que les Libyens de ce temps ressemblent le plus. Hérodote lui-même établit des rapprochements entre Scythes et Libyens nomades. Deux écrivains résument, à peu près en mêmes termes, l'ensemble de l'organisation de ces deux groupes. Hellanicos dit des Libyens : « Les nomades de Libye ne possèdent pas d'autres biens personnels qu'une coupe, une épée et une jarre. »[3] L'auteur de la *Chrestomathie de Strabon* s'exprime ainsi : « Les Scythes possèdent tout en commun, même les femmes. Ils n'ont comme biens particuliers que leur épée et leur coupe. »[4]

Les trois rameaux Thraco-Phrygiens, Médo-Perses et Scythes proviennent d'une souche commune. Quel était le nom de cette souche primitive? Les auteurs de l'antiquité ne le disent pas. De leur temps, la dispersion de ces rameaux était depuis longtemps un fait accompli. Les confédérations de peuples créées ainsi avaient adopté chacune un nom différent; mais, de même que les débris d'une statue ramassés épars sur le sol permettent de reconstituer celle-ci, de même il semble possible de retrouver le nom du peuple primitif par le même procédé.

(1) *Revue Tunisienne*, 1898, p. 162-167.
(2) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p.229.
(3) Hellanicos, fragm. 93. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 57. Edit. Didot-Müller.
(4) Strabon : *Chestomathie*, liv. VII, 14. *Geog, græc. minores*, t. II, p. 569. Edit. Didot-Müller.

Un même nom est, en effet, porté par diverses tribus au nord et au sud de la Méditerranée. Nous le relevons dans les pays suivants :

En Thrace, toute une contrée s'appelait *Mésie*. Elle était limitée, à l'époque romaine, au nord par le Danube, et comprenait les territoires actuels de la Serbie, de la Bulgarie et d'une partie de la Roumanie.

Une portion de l'Asie-Mineure s'est appelée *Mysie* à un moment donné. Hérodote confond la Mysie avec la Lydie.(1) La Bithynie, la Troade, la Carie peut-être, avaient fait partie de cette Mysie antique qui bordait le littoral du Pont-Euxin et de la mer Egée depuis la Paphlagonie jusqu'à la Lycie.

Plus à l'est, on peut remarquer que le peuple Mède, appelé *Mâda* par les Perses, porte un nom qui peut phonétiquement être rapproché de celui de Mésiens et Mysiens.

En Egypte, nous voyons, sous Ramsès II, des *Masu* (ou *Masa*) marcher en tête d'une confédération formée en Syrie. MM. de Rougé, Chabas, Maspéro et Lenormant n'ont pas hésité à reconnaître dans ce peuple des Mysiens. Sous Séti Ier, des envahisseurs arrivant par la Libye comptent parmi leurs contingents les plus importants des Mashouasha. Ces Mashouasha forment, avec les Libyens, la masse des combattants contre lesquels Minephtah Ier dut lutter un peu plus tard. 6.103 Mashouasha furent tués. Ce furent eux qui, avec les Libyens, subirent les plus fortes pertes.(2) Ce sont les Mashouasha qui avaient colonisé la moitié occidentale du Delta sous Ramsès III. Ils fournissaient des contingents à l'armée égyptienne. Les Mashouasha prirent aussi une part active à la quatrième invasion, dirigée par le chef Kapour. Pour avoir joué un pareil rôle dans les luttes contre l'Egypte, il fallait que ce peuple fût très nombreux en Libye. Tous les auteurs rapprochent ce nom de Masha-ouasha de celui des Mysiens. M. d'Arbois de Jubainville l'assimile à celui des Maxyes d'Hérodote.(3) Or, Hérodote affirme que les Maxyes étaient originaires de la Troade, c'est-à-dire de la région du Thermodon et du Caïcos. Nous venons de voir que cette tribu, par ses coutumes, répondait au type des tribus d'Amazones. Il y a donc un lien direct entre les Mysiens d'Asie-Mineure et les Maxyes ou Mashouasha de Libye.

D'autres tribus libyennes avaient des noms analogues. Citons parmi eux les Massyli, puis les Mazices sur le territoire du Maroc actuel. Ce nom persiste actuellement et c'est encore l'appellation nationale des Berbères, qui tous se donnent le nom de Mazigh, Amazigh.

Il est difficile de ne pas être frappé de l'identité des mots de

(1) Hérodote, liv. VII, 74.
(2) Chabas : *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie.* 1873.
(3) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe,* II, p. 99.

Mesi, Mysi, Mada, Masa, Masha-ouasha, Maxyes, Mass-yli, Mazici, Mazigh, Amazigh, qui ne se différencient que par leur finale. C'est bien là le nom national d'un même peuple, dont chaque tribu portait un nom particulier, comme le font aujourd'hui les tribus berbères. Chacune possède une appellation différente, bien que toutes se disent Mazigh ou Amazigh. Ce peuple avait essaimé de la Thrace sur le nord du Pont-Euxin, les rives de la mer Egée et le nord de la Libye.

Toutes ces tribus avaient le matriarcat ou la gynécocratie comme trait de mœurs le plus caractéristique. Cette habitude avait donné lieu à la fable des Amazones de Libye, du Thermodon, du Caucase, de Scythie.

Or, les peuples Phrygiens et leurs descendants berbères soudent l'article au substantif. On n'hésitera pas à assimiler le mot d'*Amazone* à la série des noms que nous venons d'énumérer. [1] C'est exactement le même terme que Mazigh ou Amazigh. De la légende nous retombons ainsi dans l'histoire. Il devient dès lors impossible de nier l'authenticité des mythes thraco-phrygiens et même thessaliens que nous avons successivement expliqués. Tous racontent des migrations de hardis aventuriers qui, partis des bords du Pont-Euxin et de la mer Egée, allaient fonder de nouvelles colonies en Libye, le Far-West de cette époque reculée.

RECONSTITUTION D'UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE LA LIBYE AVANT LES PHÉNICIENS

(3000 à 1000 environ avant notre ère)

Nous avons terminé l'exposé de la série des mythes ayant une valeur historique. Ces traditions, embellies par l'imagination populaire, perpétuaient sous le nom d'un héros éponyme le souvenir des antiques conquêtes. Dans le courant de notre travail, nous nous sommes appliqué à dépouiller les légendes de leur merveilleux. Elles nous sont alors apparues comme l'expression d'événements ayant réellement existé. L'analyse des documents égyptiens accroît encore cette précision. Ajoutons que, jusqu'à la guerre de Troie, les héros grecs sont presque tous venus en Libye, preuve de l'intensité de ce mouvement d'expansion.

La nécessité de l'exposition nous a empêché parfois de produire les mythes dans leur véritable ordre chronologique. Certains de ceux-ci ne peuvent, en effet, se bien comprendre que par la connaissance d'autres légendes. De plus, nous avons dû accumuler le

(1) On peut rapprocher de ce dernier nom celui des Cimmériens Alazones, d'Hérodote, IV, 17), soumis aux Scythes, et des Halizones d'Homère (*Iliade*, chant XIII), qu'Arrianos considère comme Thraces. Fragm. 45, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 593.

plus de références possible. Or, la production de ces nombreux textes justificatifs, empruntés à des écrivains de l'antiquité, n'a pas été sans alourdir notre exposé de l'histoire de ces temps reculés. Nous nous sommes même parfois trouvé dans la nécessité de sacrifier à l'abondance des témoignages la clarté du sujet.

Ces diverses conditions nous amènent à synthétiser en quelques lignes les principaux documents que nous avons apportés dans ce débat. Nous utiliserons comme compléments l'archéologie et l'histoire de la vieille Égypte pour cet essai de reconstruction de fragments d'histoire primitive, en suivant non plus l'ordre des mythes, mais celui de la chronologie.

Si nous groupons nos documents par dates, nous trouvons trois époques bien tranchées.

1re période (3200 environ à 2000). — Cette période est caractérisée par Atlas, établi à l'occident, et Saturne, installé à l'orient de l'Afrique du Nord. Saturne étend son empire sur l'Italie, où il règne, et aussi jusqu'en Égypte, où il est un des prédécesseurs d'Osiris. Par la descendance d'Atlas, les habitants de l'Afrique se trouvent apparentés avec les plus anciennes tribus de la Grèce et de l'Asie Mineure. Le règne de Saturne, dieu national des premiers peuples de l'Italie, groupés sous le nom de Ligures, permet de rechercher de ce côté des affinités ethniques. Ces premiers émigrants sont-ils arrivés par la péninsule italique? C'est possible. Les noms des Sicules, des Sardiniens, des Dauniens, etc., se rapporteraient à ce groupe de peuples. Ont-ils suivi la voie de terre par la Syrie? Il n'y a rien d'improbable. D'après M. Flinders Petrie et aussi M. Maspero, on peut fixer, d'après l'apparition des poteries égéennes en Égypte, la date des premières migrations européennes dans ce pays entre 3200 et 2500 avant notre ère.

Les Hycsos ou pasteurs, qui renversèrent la xve dynastie égyptienne et fondèrent la xvie, étaient, pour la grande partie, des Égéens. Beaucoup de ces immigrés sortirent du Delta. Leurs clans gagnèrent les pays situés à l'ouest de l'Égypte, jusqu'à l'Océan. Set, le dieu de la Basse-Égypte, son similaire Soutekh, leur dieu national, portaient un nom qui ressemblait phonétiquement à celui de Saturne, d'une racine *sat,* semer. Ce nom Soutekh, Setoukh, Set, a pu donner lieu à la légende, arrangée plus tard, du règne de Saturne en Égypte.

2e période (vers 1700). — Cette période est caractérisée par la migration en Afrique de deux puissantes tribus : les Libyens ou Lebou et les Amazones ou Mashouasha. L'arrivée en Afrique des Libyens est résumée dans le mythe d'Io. Cet événement paraît avoir eu lieu au plus tôt environ 1700 ans avant notre ère. Les indigènes égyptiens soutenaient alors la guerre pour leur indépendance contre

les Hycsos. Ces luttes intérieures facilitèrent sans doute l'installation des nouveaux venus. Cette colonie était partie du Péloponèse. C'est du moins là sa dernière étape connue avant d'aborder en Afrique.

Les Amazones ou Mashouasha paraissent contemporaines des Libyens sur la terre d'Afrique. Peut-être les ont-elles précédés. Diodore, qui écrivait d'après les écrits, aujourd'hui perdus, de Dionysios sur l'extrême antiquité, les décrit comme renversant l'empire des Atlantes. Elles asservissent donc la postérité d'Atlas. Puis, guidées par Athéna et par Dionysos ou Bacchus qui devient leur dieu national, elles luttent contre Saturne et ses partisans. L'antique dieu est vaincu. L'empire formé par les premiers émigrants passe sous l'hégémonie des nouveaux venus. Les Amazones forment donc avec les Libyens la seconde couche des populations européennes d'Afrique. L'histoire de ces deux groupes se confond d'ailleurs. Perséus, qui par Danaos est Libyen ou Tahennou, subit les mêmes aventures que les Amazones. Le mythe de ce héros semble en partie être un doublet rajeuni de celui de ces guerrières. Comme elles, il asservit les Atlantes et combat les Gorgones. Athéna, qui dirige les Amazones, l'aide aussi dans ces combats. Le souvenir de cette seconde colonisation de l'Afrique du Nord par des populations venues d'Europe s'était donc conservé dans la littérature hellénique. Le champ sur lequel s'est déroulée cette action s'étend de l'Égypte jusqu'aux bords de l'Océan.

Les documents égyptiens permettent de contrôler les récits de l'antique Grèce. Dès les débuts de la XVIIIe dynastie, c'est-à-dire environ 1700 ans avant notre ère, il est parlé de Tahennou ou peuples au teint clair. Ce sont des ennemis redoutables. Leur défaite est un titre de gloire, même pour le puissant Thotmès III. Parmi les Tahennou, ce sont les Lebou et les Mashouasha (Libyens et Amazones) qui sont le plus souvent cités. Les souverains de la XVIIIe dynastie soumirent ces tribus européennes d'Afrique et celles aussi qui habitaient les îles de la mer Égée, appelées îles des Danaouna. Une stèle à Cherchell montre que les troupes de Thotmès III poussèrent jusque-là leurs marches victorieuses. Quand, avec la XIXe dynastie, la puissance du conquérant faiblit, tous les opprimés se soulèvent. Ils se ruent sur l'Égypte, appelant à la curée des nations sœurs attardées en Europe.

3e période. — Les invasions européennes en Égypte (XVe à XIIIe siècle). — Cet afflux de peuples, conséquence peut-être de mouvements de populations en Europe oubliés par l'histoire, jeta de nombreuses tribus en Afrique. Les documents égyptiens nous en font connaître un certain nombre. D'autres documents, d'ordre géographique surtout, permettront d'en retrouver encore. Beaucoup de tribus s'ins-

tallèrent par force sur le territoire égyptien et y firent souche. A ne s'en tenir qu'aux données des mythes, on constate qu'ils contiennent de nombreux souvenirs de cette période. Ceux qui ont trait aux Amazones parlent de la conquête de l'Égypte par Myrina, leur reine. Cet événement aurait eu lieu, d'après Diodore, au temps d'Osiris. Celui-ci avait succédé à Saturne. Il s'agit donc d'un fait postérieur à l'empire du frère d'Atlas. Le récit un peu vague de Platon sur les entreprises de ceux qu'il nomme Atlantes, arrière-descendants d'Atlas, contre l'Égypte, parait aussi un souvenir de ces invasions. D'après les personnages cités par le philosophe grec, la série de leurs guerres aurait duré de 1590 à 1233. Il y a concordance entre ces dates et celles des documents égyptiens. Le mythe de Danaos est une troisième source de renseignements sur ces invasions : il ne faut pas voir autre chose dans la tentative du héros pour détrôner son frère Egyptos. On trouve, à une date plus moderne, un quatrième écho de ces luttes. En effet, Justin rapporte qu'un Scythe nommé Tanaus conquit l'Égypte à une époque reculée.[1] La campagne de Ménélaos et d'Odysséus sur les bords du fleuve Egyptos, leurs relations avec des Égyptiens portant des noms européens, ne sont-elles pas des souvenirs comparables à ceux que nous venons d'énumérer?

Telles sont les notions générales. Certains rapprochements permettent de soulever des hypothèses tendant à préciser davantage plusieurs de ces événements. C'est ainsi que l'histoire de Danaos, qui est une des plus archaïques, parait se rapporter à une des premières invasions. Danaos est un Libyen par sa grand'mère Libyé. Les Lebou prirent part, il est vrai, aux quatre principales invasions; mais la deuxième invasion, sous les ordres de Mermaïou, fut suivie de l'expulsion de nombreuses tribus de Tahennou installées sur le territoire égyptien. Nous avons émis la supposition que le retour dans le Péloponèse de Danaos et des Danaens ou Tahennou, ses compagnons, était une réminiscence de ce remarquable événement. Celui-ci se passa, d'après Castor, en 1396. Les documents égyptiens donnent aussi le XIVe siècle.

A cette date, ou soixante ans plus tard, selon la chronique d'Eusèbe, des colons provenant de Thessalie arrivent en Afrique. Le mythe de Cyréné représente cette migration comme pacifique. Les nouveaux venus devaient prêter leur concours à leurs prédécesseurs européens contre les Égyptiens. Il y a donc là survenance d'un nouvel élément. Celui-ci est peut-être apparenté à la confédération libyenne. En tout cas, il a les mêmes intérêts. Nous voyons les Akaousha, probablement Achéens de Thessalie, prendre part à la

(1) Justin, ch. I, 7.

seconde confédération. Ce sont même eux qui subissent le plus violent choc avec les Libyens. D'après les restes de l'inscription de Medinet-Abou, ils laissèrent au minimum 6.111 guerriers sur le champ de bataille, presque autant que les Libyens.(1)

Vers cette époque, l'hégémonie thessalienne s'était affirmée sur la Méditerranée. La Crète était occupée par des Thessaliens conduits par Teutamos. Quand eut lieu la colonisation de l'Égypte, à la fin du XIVe siècle, sous Ramsès III, un chef portant le nom du conquérant de la Crète (s'il n'était ce conquérant lui-même), Zaoutmar, conduisit un contingent considérable de Kahaka (Α-χαικος), mot qui est probablement une variante de Akaousha, Achéens.

De nouveaux immigrés arrivent plus tard de Crète. L'histoire d'un de ces groupes est rappelée par la légende de la nymphe Acacallis, fille de Minos, successeur de Teutamos. Ce groupe fut l'origine du peuple des Garamantes, de souche arménienne d'après la Bible et Salluste. Le passage des Argonautes, qui, selon la prédiction, doivent fonder cent villes sur les bords du lac Triton, est une autre trace de cette colonisation venue de la Thessalie. Peut-être le récit de Salluste sur les compagnons d'Hercule est-il aussi une réminiscence de cette grande migration. D'après Strabon, les Arméniens seraient des Thessaliens. Arménus, leur ancêtre mythique, avait suivi Iasion. Les Mèdes étaient fils de Médéia et du même Iasion. La Thessalie semble donc avoir joué, après le Péloponèse, un rôle fort actif dans la colonisation africaine.

Ces Thessaliens étaient proches parents des Phrygiens, à en croire Hérodote et Eudoxe de Crète; or, les Phrygiens arrivent en Afrique avec eux. Les plus connus d'entre eux, les Troyens ou Tyrsènes, prennent part aux deux premières invasions égyptiennes. Ce sont même eux qui furent l'âme de la seconde. Ces Troyens ou Thoursa amenaient leurs familles avec eux. Des Lyciens leur prêtèrent main-forte lors des deuxième et quatrième invasions. Nous avons vu que les données précisées par les documents égyptiens étaient vaguement connues en Grèce, comme l'indique le mythe de Tyrsénos. Cette invasion de peuples phrygiens en Afrique semble postérieure à celle des Mashouasha ou Amazones.

Les Égyptiens nomment Kapour le chef de guerre qui dirigea la troisième invasion. Les mythes antiques le connaissaient. C'était vraisemblablement un Thessalien, venu de Crète comme Teutamos. Les Grecs l'appellent Kaphauros ou Képhéus; Agrætas en fait un descendant de Minos. La légende de Perséus le considère comme un Éthiopien; nous avons essayé de fixer à quel genre de population répond ce nom d'Éthiopiens: ce sont des fils d'Européens venus an-

(1) Chabas: *Rech. pour servir à l'Hist. de la XIXe Dyn.* 1873.

térieurement dans le pays. La connaissance de la colonisation venue de Thessalie précise davantage leurs origines.

Le mythe de Perséus paraît résumer une longue période historique. Les débuts de celui-ci se réfèrent sans doute à l'arrivée des Libyens. La fin arrive à la date de cette quatrième invasion, c'est-à-dire entre le XIVe et le XIIIe siècle. Des guerriers partis de l'Argolide auraient, d'après ce récit, appuyé la quatrième invasion. Celle-ci avait été faite surtout par les Libyens et les Amazones (Mashouasha), appuyés de contingents venus d'Europe et d'Asie. Comme tribus européennes, nous ne relevons que les assimilations douteuses de Sabata avec Abantes et de Shaï-ape avec Kassiopé (ville de Corcyre) ou Kassopé (ville de Thesprotie), territoire de l'Adriatique. Les Grecs ont conservé le nom de Kassiépéia : ils en font une femme. L'Asie Mineure envoya des Tyrsènes, des Lyciens, des peuples des bords du Caïcos (?) (Kaïkasha), des Bacales (?) (Bakana). Nous retrouvons ces derniers en Afrique à l'époque historique.

Les tribus européennes restées sur les bords de la mer Égée finirent par se diviser. La confédération achéenne entreprit une longue guerre contre les tribus phrygiennes d'Asie Mineure. La chute de Troie resta, grâce à Homère, l'événement le plus retentissant de cette lutte. Beaucoup des vaincus paraissent avoir gagné l'Afrique à la recherche d'une nouvelle patrie. Affaiblie par cette guerre fratricide et divisée par des rivalités locales, la ligue achéenne allait à son tour succomber sous l'invasion des Doriens. Une période de barbarie succéda à cette conquête. Ce « moyen âge hellénique », comme on l'a heureusement appelé,[1] mit fin au mouvement d'expansion. Faute de marine, les colons cessèrent de partir. En même temps, les villes phéniciennes développaient leurs comptoirs africains. La route maritime fut désormais barrée entre la métropole et ses colonies. Quand la marine grecque recouvra quelque puissance, elle fonda un nouvel établissement à Cyrène, mais ses colons ne purent s'avancer plus à l'ouest. Carthage, devenue une redoutable métropole, barra le chemin aux pionniers grecs. L'autel des Philènes marque le point d'arrêt de leur expansion. La route par la Sicile leur fut également fermée. Un moment, Agathoclès aurait pu refaire l'histoire des conquêtes de Perséus et des Amazones. Ophellas, ancien soldat d'Alexandre, accourait de Cyrène à son secours. Il commandait plus de 10.000 Cyrénéens réguliers et de nombreux aventuriers grecs. Un nombre égal d'irréguliers accompagnait ces troupes.[2] La fourberie d'Agathoclès arrêta ce mouvement national. Depuis lors, les populations libyennes ne purent se débarrasser de l'influence de la sémitique Carthage.

(1) S. Reinach : *Le Mirage oriental. L'Anthropologie.* 1893.
(2) Diodore, xx, 42-43.

La page si brillante de la colonisation de l'Afrique du Nord par les premiers contingents de populations fixées sur les bords de la mer hellénique retomba dans l'oubli le plus complet. Et cependant, ce fut peut-être à sa colonie africaine que la Grèce emprunta les éléments qui firent d'elle l'initiatrice de la civilisation en Europe.

La résurrection des grandes actions accomplies par ces héros, pour lesquels la Grèce avait conservé vaguement un pieux souvenir, montre qu'ils avaient grandement mérité les honneurs dont ils étaient l'objet. Ces mythes n'étaient pas le produit de la seule imagination d'un peuple à l'esprit délié. Grâce à eux, en effet, on peut tirer des ténèbres de la légende les noms de tant de héros, pour leur restituer la juste place qui leur revient dans les fastes de l'Histoire.

TROISIÈME PARTIE

RENSEIGNEMENTS GÉOGRAPHIQUES

CHAPITRE PREMIER

DOCUMENTS SÉMITIQUES

Les mythes grecs nous ont permis de faire revivre un chapitre d'histoire encore inconnu : celui de la fondation d'un empire égéen s'étendant, sur la côte d'Afrique, de l'Égypte à l'Océan.

Nous avons eu la curiosité de rechercher si, par hasard, les documents bibliques, qui remontent eux aussi à une antiquité assez reculée, ne pourraient pas nous fournir quelques indications susceptibles de compléter les inscriptions égyptiennes ou les mythes grecs. Le présent chapitre sera l'exposé de nos recherches dans ce groupe d'idées.

§ 1er. — Le tableau ethnographique de la Genèse

On possède, dans le dixième chapitre de la *Genèse,* un tableau des peuples connus des Hébreux à une époque archaïque. Certains auteurs vont jusqu'à en reculer la composition à 2000 ans avant notre ère.[1] Peut-être faudrait-il rajeunir cette date. En attribuant ce tableau ethnographique à Moïse, il daterait de 1700 ans environ avant notre ère. Il est vrai que Moïse pouvait avoir emprunté ces traditions aux savants d'Egypte.

Ce tableau est composé selon la méthode des primitifs. Les peuples de même langue sont supposés descendre de frères. Les tribus qui, par leurs coutumes, se rapprochent d'autres sont réputées provenir d'un ancêtre commun. La valeur de ces traditions est plutôt géographique et ethnologique qu'historique.

L'ancêtre commun des peuples à peau blanche et qui paraissait de souche européenne se nomme Yaphet. C'est le Titan Iapétos des mythes grecs, ainsi que Pictet et d'autres auteurs l'ont fait observer. Le rédacteur du tableau ethnographique attribue sept fils à Yaphet: 1° Gomer; 2° Magog; 3° Madaï; 4° Yavan; 5° Thoubal; 6° Meschech; 7° Thiras.

Cette généalogie a suscité les recherches de nombreux commentateurs. Nous n'en retiendrons que ce qui peut s'appliquer à notre étude. Cette revue nous fournira des données précieuses. En effet, les noms de beaucoup de tribus libyennes ne nous sont parvenus que déformés par une transcription sémitique d'origine phénicienne. Les mêmes déformations pourront se retrouver dans les textes bibliques.

(1) Fr. Lenormant : *Hist. anc. de l'Orient,* t. I, p. 264.

§ 2. — Les Thraces ou Cimmériens en Libye

Gomer a été assimilé aux Κιμμέριοι, Cimmériens de l'antiquité classique, déjà connus d'Homère. La Chersonnèse Taurique a été longtemps leur patrie. Il est vraisemblable qu'à une période reculée ils ont dû occuper la rive septentrionale du Pont-Euxin. Expulsés ou asservis par les Scythes, ces Cimmériens ont plus tard poussé de fréquentes migrations au dehors. L'Asie Mineure a été envahie par leurs tribus. La Troade et la ville d'Antandros, appelée Kimméris d'après eux, ont subi leur domination.(1) Quels étaient ces Cimmériens? M. d'Arbois de Jubainville en fait des Thraces.(2) On peut croire même que ce nom est un des plus antiques portés par cette race. Homère appelle Cimmériens les peuples de l'extrême nord et de l'extrême ouest. La conquête scythe fit oublier leur nom. Beaucoup de traits attribués aux Scythes appartiennent aux Cimmériens. Divers passages de Strabon prouvent leur identité avec les Thraces: « Les Cimmériens, dit-il, qu'on appelle aussi Trères ». « Les Trères, nation cimmérienne ». « Les Trères qui sont Thraces ».(3) En tout cas, le nom de Gomer est celui que les Sémites avaient adopté pour désigner les Thraces.

Les mythes que nous avons analysés nous ont montré que ces peuples avaient pris une part active dans la colonisation de la Libye. Il faut donc rechercher s'il ne reste rien qui révèle leur séjour dans ce pays. C'est lui qui vraisemblablement donnait aux cours d'eau le nom de Tana.

Si on consulte Ibn Khaldoun, on voit que Mazigh, ancêtre mythique d'une partie des Berbères, a eu parmi ses sept descendants la tribu des Azdadja, d'où sont issus les Ghomera.(4)

Les descendants actuels de ce groupe de Ghomera comptent parmi eux les Tunisiens Ghomeracen, qui sont des troglodytes,(5) ainsi que les Ghoumir ou Khoumir, population qui, d'après mes recherches personnelles, renferme dans ses éléments constitutifs une certaine proportion de blonds et se déforme la tête comme le faisaient les anciens Cimmériens. Ce nom de Khoumir se rapprocherait davantage de la forme Kamer, employée par Moïse de Khorène dans son *Histoire des Arméniens;* un manuscrit donnerait la forme Kamir.(6) Ce Khamer ou Kamir serait un ancêtre des Arméniens, que Salluste nous a montrés parmi les colonisateurs de l'Afrique septentrionale.

(1) Strabon, XIII, p. 586.
(2) D'Arbois de Jubainville: *Les premiers habitants de l'Europe,* t. I, p. 253.
(3) Strabon, I, p. 61; XIII, p. 585.
(4) Ibn Khaldoun: *Histoire des Berbères,* trad. de Slane; t. I, p. 169.
(5) L'usage d'habiter sous terre était commun aux Phrygiens et aux Arméniens. (Vitruve, II, 15; Xénophon. *Anab.,* iv, 5-25; Diodore, xiv, 38.)
(6) Mar Apas Catina: *Histoire ancienne de l'Arménie.* — Extrait de l'histoire de Moïse de Khorène, liv. I, ch. viii. *Fragm. hist. græc.,* t. V, iie partie, p. 15.

§ 3. — Les Phrygiens en Libye et le nom de l'Afrique

Le Gomer biblique a lui-même trois fils : Aschkenaz, Riphath et Togarmat. Aschkenaz, Ἀσκάνιος des Grecs, correspondrait à l'Ascanie, district d'Asie Mineure habité par les Phrygiens et des Mysiens. D'après Apollodore, un fils de Priam s'appelait Ascanios. On peut rapprocher de ce mot le nom d'un chef de guerre, commandant la troisième invasion contre l'Egypte, et conservé dans les inscriptions de ce pays sous la forme de Mashaken, Mash-Aken (az). Les Tyrsènes ou Toursha qui ont combattu en Afrique ont transporté ce nom, précédé de l'article *ta,* dans la région qu'ils ont colonisée en Europe. Celle-ci s'est appelée Ta Ascania, aujourd'hui Toscane. Aschkenaz serait un des termes employés plus particulièrement pour désigner les Phrygiens qui, avec les Thraces dont ils sont issus, ont joué un rôle important dans la colonisation de l'Afrique du Nord. Les écrivains hébraïques connaissaient aussi le nom de Phrygie. A ce sujet, nous reproduisons le passage suivant de Fr. Lenormant. On en saisira toute l'importance, après l'exposé que nous venons de faire des mythes thraco-phrygiens concernant la Libye. Le voici : « Le Midrasch et les Targoumim traduisent ce nom (famille de Gômer) par Aphrîqâ, ce qui ne veut pas dire l'Afrique, mais désigne sûrement un pays d'Asie, comme dans les passages des deux Talmuds où il est dit que San'hêrib (Sein-a'hê-riba) transporta les dix tribus en Aphrîqâ. Ce ne peut être l'Ibérie du Caucase, comme l'ont pensé MM. S. Cassel et Harkavy, mais bien la Phrygie, ainsi que l'ont reconnu Bochart et M. Rappoport. »[1] Le nom de Aphrîqâ, que l'on peut tout aussi bien écrire Africa, désignait donc la Phrygie ; c'est le même mot précédé très probablement d'un article, soudé au mot selon l'usage des peuples phrygiens et berbères. Cette désignation nous explique le sens recherché depuis si longtemps du nom de l'Afrique. En effet, les émigrants phrygiens du mythe de Tyrsénos, de l'Odyssée ou des compagnons d'Hercule, donnèrent le nom de leur pays à la presqu'île actuelle du Cap Bon qu'ils occupèrent. Ce pays s'appelle encore chez les indigènes Frikia, que l'on peut écrire Phrygia. Ce nom a été généralisé depuis les Romains à tout un continent. Comme c'est aux habitants de cette région qu'ils eurent d'abord affaire, leurs écrivains appelèrent tous les indigènes du nom de la tribu avec laquelle ils avaient pris contact. D'après Fournel, Ptolémée est le premier auteur grec qui ait adopté le mot Αφρίκη. Les autres écrivains, même Plutarque, qui était peu antérieur à Ptolémée, ont toujours employé le mot Libye.[2]

(1) F. Lenormant : *Les Origines de l'Histoire,* t. II, p. 382-383.

(2) Fournel : *Les Berbères, Histoire de la Conquête de l'Afrique par les Arabes,* p. 28, note F.

Les écrivains musulmans ont conservé la forme adoucie de Phryguia, Friguia. La forme rude adoptée par les Romains d'A-frica (A-phryka) répond à des formes connues de l'appellation des Phrygiens. Le mot de Phryges, Bryges se prononçait également Phrykes, Brykes, comme l'indique le nom de leur danse nationale « brikismata » et celui d'une de leurs tribus, celle des « Bebrykes ». Ces différents exemples montrent d'une façon indiscutable que le mot A-frica dérive véritablement de l'appellation donnée à une contrée par ses colons de souche européenne.

Cette immigration, dans les annales berbères, est symbolisée par l'invasion d'un héros éponyme, nommé Afarikis ou Afrikich. Ce conquérant aurait introduit, d'après Léon l'Africain, dans le Moghreb les cinq nations suivantes : Zanaga, Masmouda, Zenata, Houaria et Gomera.[1] Parmi ces noms, on remarquera celui de Mas-mouda (fils des Mèdes ?). Ces Masmouda habitaient la Maurétanie Tingitane.[2] C'est le territoire qu'on peut assigner aux Mèdes de Salluste. Le nom de Gomera rappelle les Thraces de la race de Gomer. Afarikis aurait conquis tout l'occident. Nous voici ramenés par les chroniqueurs arabes au mythe des compagnons d'Hercule ou de la migration de Tyrsénos. Solin ne donne pas d'ailleurs d'autre origine au nom d'Afrique. « Le nom de Libye vient, dit-il, de Libyé, fille d'Epaphos. Celui d'Afrique, d'Afer, fils de l'Hercule libyen. »[3]

§ 4. — Les Arméniens en Afrique (Garamantes et Berbères)

Si nous ne trouvons pas de traces de la descendance de Riphath en Libye, Togarmat, par contre, nous ramène à un personnage connu par les mythes grecs. Il s'agit de Garamas, fils d'Acacallis, fille de Minos. Il est difficile de ne pas être frappé de la ressemblance phonétique du grec Garamas et de l'hébreu To-garmâh. Il y a reproduction d'un nom auquel est soudé l'article, selon l'habitude phrygienne et berbère.

Les commentateurs de la Bible assimilent To-garmâh aux Arméniens du mythe de Salluste. Garamas, dans ce cas, ne serait pas originaire de la Crète : il viendrait de plus loin encore. La légende grecque ne connaissait que sa dernière étape. François Lenormant voit dans Togarmah le nom des Arméniens. Il tente d'en donner l'étymologie suivante : *tog*, tribu ; *armah*, radical d'arménien.[4] Cette explication ne nous paraît pas satisfaisante. Nous pensons, ainsi que nous venons de le dire, que *to* est un article phrygien. Quant au

(1) El Kerouani, traduction de Pélissier et Rémusat, liv. II, p. 21.
(2) Carette : *Origines et migrations des principales tribus de l'Algérie*, p. 50.
(3) Solin, xxiv, 2.
(4) F. Lenormant : *Les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 409.

g de Garmah, il s'est éliminé ou aspiré, ainsi qu'il y en a de nombreux exemples dans les langues anciennes et le berbère moderne, d'où To-armah ou To-harma, l'Arménie.(1)

Garamas et ses descendants les Garamantes seraient donc une tribu de souche thraco-phrygienne appartenant au groupe qui conquit plus tard l'Arménie. L'analyse des mythes ayant trait à la Thessalie nous fait conclure que c'est de ce dernier pays que ce groupe de population serait provenu.

Dans l'histoire d'Arménie de Moïse de Khorène, Thorgom est fils de Thiras, nom qui peut signifier les Thraces, et petit-fils de Gomer, d'où est venue la tribu des Cimmériens. C'est une nouvelle preuve de l'intime parenté entre les diverses tribus, dont certains auteurs ont voulu faire des races différentes. Pour l'historien Josèphe, Togarmah était un Phrygien. Je pense utile de citer ici un autre passage de F. Lenormant qui fournit une explication bien remarquable du nom générique de Berbères appliqué aux indigènes de l'Afrique septentrionale. « Les Targoumîm, dit cet auteur, rendent Tôgarmâh par Barbaryâh..... Dans les habitudes du langage du monde romain à l'époque impériale, auquel l'expression de Barbaryâh est certainement empruntée en particulier, dans les habitudes du langage poétique, « *barbaria* » et « *barbarus* » *ne prennent une signification géographique ou ethnique déterminée que pour désigner la Phrygie et les Phrygiens*. C'est ainsi que nous lisons chez Horace :

Græcia Barbariæ lento collisa duello.

« Le même poète appelle *barbarum* le mode phrygien de musique :

Sonante mixtum tibiis carmen lyra,
Hac dorium, illis barbarum.

« Servius, à propos de *l'Enéide* (II, v. 504), dit que *barbaricus* et *phrygius* sont exactement synonymes. Enfin l'on appelle indifféremment *phrygiones* ou *barbaricarii* les brodeurs, ceux qui fabriquent ces vêtements brochés et brodés dont l'usage était venu de la Phrygie et que l'on qualifiait tantôt de *phrygiæ,* tantôt de *barbaricæ vestes.* »(2)

Ces rapprochements du savant historien s'appliquent également à la colonie fondée en Afrique par les Phrygiens, qui sont à n'en plus

(1) Le vieil allemand *tragan* correspond au latin *traho.* Fορος, montagne = ὄρος, même sens ; *ghaida* (européen ancien), *gait-s* (gothique) est le même mot que le latin *hædus*, bouc γάλακτος, lait = *lactis,* χολόφων = λοφος ; γαῖα = αἶα (ionien), terre. Comme on le voit, la gutturale se supprime ou s'aspire en passant d'un dialecte à l'autre. En berbère, on a *argas*, homme = *ales* (kel-ouï). *I-less* (touareg et kabyle). Langue = γλῶσσα. *Dagd* (Rhadamès), *adagdi* (zenaga), doigt = *dad* (touareg). *Kel,* cultivateur = *ahel. Kim* (kabyle, Mzab, chaouïa) s'asseoir = *iama* (zenaga).

(2) F. Lenormant, *loc. cit.*, t. II, p. 402-403.

douter les Arméniens de Salluste. De même qu'ils s'appelaient Phrygiens, Africi ou mieux Iphrygi, de même on leur attribuait comme synonyme de ce nom celui de *barbari*, dont les envahisseurs arabes ont fait *berbères*. Il est vraiment curieux que les documents bibliques nous fournissent l'explication de deux des noms principaux sous lesquels sont désignés les habitants du nord de l'Afrique.

Ces rapprochements expliquent aussi pourquoi les anciens Egyptiens attribuaient le nom de Barbares aux peuples voisins qui ne parlaient pas leur langue.[1]

§ 5. — Les Mèdes

Madaï, l'ancêtre des Mèdes, est un fils de Yaphet, et par suite un frère de Gomer, le Thrace. Il est proche parent des Phrygiens et des Arméniens. On peut remarquer aussi qu'il est plus ancien que Yavan. C'est peut-être un indice confirmatif de l'hypothèse que nous avons posée, à savoir que les Mèdes sont arrivés du centre de l'Europe avant les Grecs sur les bords du Bosphore et en Asie Mineure. C'est sans doute à cette époque, avant d'être refoulés plus à l'orient, qu'ils ont envoyé en Libye les colonies dont parle Salluste.

§ 6. — Les Tyrsènes ou Thyrrhéniens en Libye et la fondation de Tunis
(1396 ans environ avant notre ère)

Yavan, frère de Madaï, a quatre fils. Les fils de ce personnage, qui représente la race hellénique, sont Elischath, Tarschisch, Kittim et Dodanim ou Rodanim. Elischath signifie les Eoliens. Parmi eux, les anciens Thessaliens et aussi les Argiens figurent comme premiers colonisateurs de la Libye.

Avec Tarschisch nous retrouvons les Toursha des documents égyptiens et aussi le Tyrsénos d'Hérodote. Le pays de Tarschisch jouissait chez les Chananéens de la réputation d'une région riche. A l'époque de la puissance phénicienne, Tyr possédait des navires au long cours d'une forme spéciale, qu'on appelait vaisseaux de Tarschisch. L'empire fondé par les Toursha ou Tyrsènes avait donc été florissant, puisqu'il donnait lieu à un commerce renommé et important.

Quel était en Afrique cet empire qu'Hérodote ne connaît pas et que Salluste décrit d'une façon assez vague? François Lenormant reconnaît que Tarschich s'adapte aux Pélasges Tursanes ou Tyrsènes. Il localise dans les îles grecques que ces peuples ont occupées, telles que Lemnos, Imbros, Samothrace, les pays désignés sous les noms de Tarschich. Cette explication est très plausible. L'extension

(1) HÉRODOTE, liv. II, 148.

du nom de Tarschich à toute la Méditerranée occidentale proviendrait d'après le même auteur d'une confusion entre ce nom et celui de Tartesse d'Espagne. On ne peut souscrire à cette explication après l'analyse des divers mythes grecs.

Il est inutile de torturer les documents bibliques pour faire des assimilations aussi lointaines. Ces documents confirment d'ailleurs les notions que nous avons résumées dans les pages qui précèdent.

Voici le passage de F. Lenormant qui jette une vive lumière sur l'emplacement de Tarschich. « La version des Septante, dans *Isaïe* (XXIII, 1, 10 et 14), ainsi que dans *Ezéchiel* (XXVII, 12, et XXXVIII, 13) traduit Tarschich par Καρχηδών et Καρχηδόνιοι, tandis que partout ailleurs elle reproduit purement et simplement le nom sous la forme Θαρσίς ou Θαρσεῖς. La *Vulgate* a conservé dans *Ezéchiel* (XXVIII, 12) « Carthaginienses », que les anciennes versions italiques avaient évidemment emprunté au grec et que saint Jérôme a fait disparaître de tous les passages. La version arabe des prophètes, exécutée sur le grec, met « Kharkidûnyûs » dans *Ezéchiel* (XXVII, 12, et XXXVIII, 13); dans trois passages de *Isaïe* (XXIII), elle altère Καρχηδών en Karsidûnah. A ce système d'explication, se rattache encore la substitution de Aphrîqâ à Tarschich par les Targoumîm. »[1]

L'auteur, influencé par l'histoire moderne, n'a même pas eu l'idée de se demander si avant l'arrivée des Phéniciens il n'y avait pas d'autres peuples sur les territoires dépendant de Carthage. Aussi rejette-t-il comme absurde l'idée de considérer les Carthaginois, qui sont des Chananéens, comme fils de Yavan et frères des Eoliens. Ce que nous connaissons de la fondation dans l'Afrique du Nord d'un empire pélasgique, où les Tyrrhéniens occupèrent un rang important, montre que les traducteurs étaient dans le vrai et que Tarschich signifiait bien le pays de Carthage : c'était un synonyme de Africa.

Dans le passage de F. Lenormant que nous venons de citer, il y aurait d'importants rapprochements phonétiques à faire. Tarschich, dit cet auteur, a été traduit par Καρχηδών, Καρχηδόνιοι, par Karsidûnah. On peut se demander si tous ces mots ne sont pas des variantes d'un même nom. Le nom primitif paraît être Tharsis ou Tarsos, écrit Tarschich en hébreu et en phénicien. Ce mot a été repris aux Carthaginois à une époque postérieure par les Grecs et adapté à leur langue. Καρχηδών, qui se prononçait vraisemblablement Carchisôn,[2] se rapproche beaucoup plus de Tarchis que de Carth-haddash,

(1) F. Lenormant : *Les Origines de l'Histoire*, t. II, 2e partie, p. 86-87.

(2) Le K se change fréquemment en T selon les dialectes ; pour ne citer que le grec, nous trouvons τέτμω = τέχμωρ ; τόσσας = τόχσων, τόξω ; ἀχτική = ἀττική, d'où on peut admettre Καρχηδών = Ταρχηδών, ou plus correctement Ταρχηττος ou Ταρχησσος, en se rapprochant de l'onomastique de l'Asie Mineure.

auquel on a cru devoir l'assimiler. Cette remarque achève de mieux préciser la situation de Tarschich. La région qui portait ce nom était voisine de la Carthage phénicienne. La traduction de Tarschich en Καρχηδών se trouve par suite justifiée.

A l'appui de notre interprétation du nom de Carchedon, nous pouvons invoquer Polybe. Cet historien cite précisément une localité du nom de Tarséion, où les Romains signèrent un traité avec les Carthaginois.(1) Cette ville, comme l'a démontré Müller, doit être recherchée dans le voisinage immédiat de Carthage.(2) Les auteurs arabes nous font connaître cet endroit.

Voici comment s'exprime, à ce sujet, El Kerouani : « Les géographes arabes assurent que Tunis portait anciennement le nom de T'archich, qu'elle n'eut celui de Tunis qu'après que les musulmans s'y furent établis. »(3) El Bekri donne tout à fait le même renseignement.(4) Ajoutons que les israélites tunisiens modernes appellent encore Tunis du nom de Tarchich. Enfin, une mosquée qui se trouve à Tunis, dans la rue de l'Eglise, porte le nom de Djemâ-Tarchich.

Ces nombreux documents, de source sémitique, se complètent les uns les autres. Ils montrent qu'une partie de l'Afrique portait le nom de Tarschich et que la capitale de cet empire tyrsène était la ville de Tunis. La fondation de Carthage la ruina. C'est un peuple de race voisine de celle de ces Pélasges et Phrygiens qui la relève aujourd'hui de sa profonde décadence !

Nous avons signalé, d'après les documents égyptiens, que les Toursha avaient pris, lors de la deuxième invasion, l'initiative de la guerre. Chaque guerrier avait amené avec lui sa femme et ses enfants. Ils ne fournirent plus que de simples contingents lors des expéditions suivantes. Ils avaient donc, après cette campagne, réussi à fonder un établissement. Or, nous connaissons maintenant cette colonie. Elle portait leur nom. Sans doute son rayonnement fut remarquable jusqu'au jour où Carthage se développa. Elle avait envoyé des colons jusqu'en Italie et fondé l'empire étrusque. Ainsi s'explique la légende de la descendance d'Odysséus. Ce renseignement complète aussi le récit de la migration de Tyrsénos. C'est, d'après M. d'Arbois de Jubainville, vers l'an 1000 que l'on peut fixer l'époque de l'installation des Etrusques en Italie.(5) Que seraient donc devenus ces peuples depuis leur première lutte contre l'Egypte vers le XIVe siècle jusqu'à leur arrivée en Italie? La légende elle-même de Tyrsénos remonte vers 1300 ans environ avant notre ère.

(1) Polybe : III, 24.
(2) *Geogr. græci minores.* Edit. Didot-Müller, t. I, p. 203.
(3) El Kerouani : *Histoire de l'Afrique.* Traduction Pelissier et Rémusat, liv. I, p. 2.
(4) El Bekri : *Description de l'Afrique.* Traduction de Slane.
(5) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 151.

Les faits historiques que nous venons d'exposer répondent à ces questions.

La fondation de Tunis la pélasgique aurait eu lieu sous le règne de Minephtah Ier, c'est-à-dire vers la première moitié du XIVe siècle avant notre ère.

On trouve dans Ibn Khaldoun une curieuse généalogie ayant trait à l'ancêtre commun des Senadja, des Lemta et des Haoura. Senadj et Lemt, ancêtres des deux premières tribus, descendaient d'une mère commune nommée Touska (comparez Tuscus). Devenue veuve, elle épousa en secondes noces Aourigh (Aphryg) et en eut Haouar.(1) En d'autres termes, cette dernière tribu était un mélange de Tyrsènes et de Phrygiens.(2) Edrisi attribue à cette femme un nom quelque peu différent, celui de Tazkaï. Il est possible que ce mot ne soit qu'une corruption de T'Ascania. Les Lemtouna, descendants des Lemta, possédaient une contrée du nom de Tazkaghet. Du temps d'El Bekri, les Zenata occupaient dans le désert une ville bâtie sur une montagne qui portait le nom d'Askaï (Ascania).(3) Ces noms berbères nous rappellent ceux des Phrygiens, des Arméniens et des Tyrsènes. Les Senadja et les Lemta seraient issus de cette souche.

§ 7. — Meschech

Meschech, sixième fils de Yaphet, a été identifié par Bochart avec les Μόσχοι d'Hérodote,(4) les Μέσχοι de Procope et des Byzantins.(5) François Lenormant(6) reconnait qu'à l'époque historique ce peuple était concentré sur un petit territoire. Hécatée fait des Moschiens une tribu de Colchiens qui s'étendait jusqu'aux Matiéniens. Cette tribu aurait eu autrefois un empire plus considérable, d'après Lenormant. La ville de Césarée, capitale de la Cappadoce, portait autrefois le nom de Meschag ou Mazaca.

Sans infirmer l'opinion de l'illustre orientaliste, nous estimons que le développement donné au nom de Meschech n'est pas suffisant. Le chapitre ethnographique de la Bible n'a trait qu'aux grandes confédérations. Or, tandis que les Moschiens ne forment qu'un faible groupe, nous avons constaté que sur les bords du Pont-Euxin et en Asie Mineure le peuple des Amazones ou Mysiens a dominé un immense territoire. C'est de ce territoire qu'il a essaimé en Libye, puis conquis et colonisé une partie de l'Egypte. Or, il serait singulier

(1) Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères.* Trad. de Slane.
(2) Edrisi : *Géographie*, t. I, p. 204.
(3) El Bekri : *Description de l'Afrique septentrionale.* Trad. de Slane.
(4) Hérodote, III, 94, VII, 78.
(5) Procope : *Guerre gothique*, IV, 2.
(6) F. Lenormant : *Les Origines de l'Histoire*, vol. II, p. 181 et suiv.

que l'écrivain biblique ait décrit les peuples de son temps sans avoir noté ce puissant empire.

Les inscriptions égyptiennes confirment cette supposition en nous donnant une transcription du nom des Amazones ou Mysiens se rapprochant de la forme sémitique Meschech. On a compris que je fais allusion aux Maschouascha des Egyptiens. Les documents hébraïques confirment donc l'origine européenne d'un des principaux éléments du peuplement de l'Afrique du Nord. De plus, s'il est admis que les Moschiens d'Hérodote soient un fragment de ce peuple, on s'explique que les habitants de la Colchique aient pu venir jusqu'en Libye comme le rapportent les mythes des Argonautes (Médéia) et l'*Odyssée* (Circé).

§ 8. — Les Libyens parents des Crétois et des Philistins

Après avoir parlé de ceux des fils de Yaphet dont les noms se relient aux peuplades européennes qui ont colonisé le nord de l'Afrique, il nous reste à ajouter quelques mots au sujet des tribus placées par l'auteur du chapitre ethnographique de la *Genèse* parmi les descendants de Ham.

L'un des fils de Miçraïm donne naissance aux Kaslouhim, dénomination ethnique mal expliquée encore. Les Pelischthim ou Philistins en proviennent, ainsi que les Kaphtorim ou habitants de la Crète. Or, on admet aujourd'hui que les Philistins appartiennent aux populations égéennes. La Crète est un des foyers de cette civilisation. La Bible leur donne même le nom de Kerethim. Les Kaslouhim seraient donc apparentés à certaines populations d'Europe. Il faut probablement voir en eux des peuples bruns, d'où leur élimination par l'auteur hébreu de la descendance de Yaphet, formée vraisemblablement de tribus à peau blanche et aux yeux et cheveux clairs.

Les Lehabim ou Libyens proviennent du dernier fils de Miçraïm. On les énumère aussitôt après les Philistins et les Crétois. Le mythe d'Io nous a appris que les Libyens proprement dits descendent d'Io. Ils sont venus de l'Argolide à une époque beaucoup plus reculée que les tribus pélasgiques et phrygiennes. Comme les Kaslouhim, on doit penser qu'ils étaient bruns. Nous avons émis l'hypothèse que les brachycéphales de Gerba pouvaient être les représentants modernes de ces anciens colons.[1]

La parenté des Libyens avec les Kaslouhim, d'où vinrent les Philistins, donne l'explication d'une légende rapportée par Moïse de Khorène. La voici: Les Chananéens, refoulés par les nomades israélites, abandonnèrent en partie leur pays pour échapper à l'extermination. Ils s'embarquèrent, passèrent à Akras, dit le texte, et vinrent

(1) BERTHOLON : *Exploration anthropologique de l'île de Gerba; L'Anthropologie*, 1897.

à Tharsis. Une inscription gravée sur des stèles mentionnait ce fait. Ce document fait venir les Chananéens à Tunis après avoir touché à Akras, ville libyenne dont la position est inconnue, comme celle de Acris, citée par Diodore de Sicile.[1]

Procope reproduit avec une variante le même récit : « Les Hébreux, dit-il, après leur sortie d'Égypte, n'étaient pas fort éloignés des frontières de la Palestine quand le chef de la migration, Moïse, homme sage, vint à mourir. Josué, fils de Naué, prit leur commandement. C'est lui qui fit pénétrer son peuple en Palestine. Il prit possession de ce pays. Son courage pendant le combat était surhumain. Aussi, les indigènes furent-ils battus. Leurs places fortes tombèrent aisément en son pouvoir. Il demeura toujours invincible. A cette époque, toute la zone maritime, depuis Sidon jusqu'aux confins de l'Égypte, portait le nom de Phénicie. Dans cette région vivaient des nations à population dense, les Gergéséens, les Jébuséens et divers autres dont les noms sont consignés dans l'histoire des Hébreux. Comprenant que le chef étranger ne pouvait être vaincu, ils abandonnèrent leur pays pour émigrer en Égypte. Là, ils ne trouvèrent pas de contrée propice pour s'établir. En effet, déjà, depuis les temps les plus reculés, la population de l'Égypte était fort nombreuse. Ils vinrent donc se fixer en Afrique. Ils l'occupèrent tout entière jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Ils fondèrent de nombreuses cités. Leurs habitants se servent encore de la langue punique. Ils construisirent aussi un château dans la Numidie, où se trouvait une ville déjà appelée Tigisis. Là, près d'une source abondante, se dressent deux colonnes de pierre blanche qui conservent cette inscription en caractères et en mots phéniciens : « Nous sommes ceux qui avons fui devant Josué, fils du voleur Naué ».[2]

L'ensemble du récit de Procope peut avoir quelque caractère de vérité. Cependant il y aurait beaucoup à rectifier dans les détails. Les Jébuséens, s'ils émigrèrent, ne le firent pas à l'époque de Josué. Ils étaient encore très puissants au temps de David. Pendant toute la période des Juges, les Chananéens tinrent tête aux Hébreux et souvent avec succès. L'émigration en masse de leurs tribus peut donc n'avoir pas eu lieu avant 1050, quand la civilisation amorite succomba sous les coups des envahisseurs.

Pendant cette longue période, il est cependant vraisemblable que de nombreux Chananéens sédentaires et agriculteurs durent aller chercher la sécurité dans d'autres contrées. Certaines tribus rejoignirent sans doute les tribus sœurs des Lebahim situées à l'ouest de l'Égypte. A ce sujet, on relève dans les auteurs arabes une lé-

(1) DIODORE, XX, LVII, 6.
(2) PROCOPE : *Guerre vandale*, II, 10. Édit. Dindorf-Teübner. Bonn, t. I, p. 449.

gende qui paraît confirmer la tradition de Moïse de Khorène et de Procope. Edrisi, puis le cheikh Tijani, racontent que Goliath, que tua David, appartenait à la tribu des Nefzaoua.[1] Or, on sait que Goliath était un Philistin, c'est-à-dire de souche européenne. Les Nefzaoua, d'après les généalogistes berbères,[2] sont la principale tribu des Louata (Lebahim). Pour Ibn Khaldoun, tous les Berbères sont des Chananéens parents des Philistins. Voici comment il s'exprime : « Les Berbères sont les enfants de Chanaan, fils de Cham, fils de Noé. Leur aïeul se nomme Mazigh; leurs frères étaient les Gergéséens; les Philistins, enfants de Casluhim, fils de Misraïm, fils de Cham, étaient leurs parents. »[3] Le souvenir d'une parenté entre les deux peuples philistins et libyens proprement dits se serait donc conservé jusqu'aux premiers temps de l'Islam. Les chroniqueurs musulmans admettent qu'après la mort de leur roi, les Philistins se seraient réfugiés en Afrique. Cette tradition est sans doute empruntée à la même source que celle de Procope. Peut-être est-elle moins récente qu'on peut le croire, et la légende de Goliath pourrait bien n'être qu'une adaptation à la Bible du mythe du géant Antée luttant en Afrique avec Hercule. On peut, en outre, à propos de Goliath, établir un rapprochement linguistique, qui présente ici un intérêt de premier ordre. On sait que le mot écrit *Goliath* par les Hébreux n'est pas un nom propre : c'est un nom commun ayant la signification de roi. Or, dans le dialecte berbère, roi se disait *a-guelid*. Ces deux termes ne sont pas sémitiques. En effet, d'après Étienne de Byzance, les Cariens appelaient leurs rois Γελαν. Ce nom peut être rapproché de *a-guelid* des Berbères et de *Goliath* des Philistins. Ce vocable a disparu des dialectes du sud de l'Europe. Il a persisté dans ceux du nord, comme le prouvent : 1° une racine slavo-germanique *ghaldh*, ayant le sens d'avoir de la valeur, d'où le gothique *ghildan* valoir, le vieil haut allemand *geltan*, avec la même signification; 2° une racine lithuo-slave *gald*, d'où le petit slave *zlada* et le lithuanien *galiu*, *galeti*, maintenir, diriger. On peut en déduire la possibilité d'un substantif ayant le sens de roi. Ce substantif ne s'est conservé que dans les dialectes des Européens fixés à l'est et au sud de la Méditerranée.

Le groupement de ces remarques, sans signification quand on les considère isolément, constitue un ensemble de faits d'une valeur considérable pour l'élucidation des problèmes de l'histoire de ces temps reculés. On commence d'ailleurs à savoir qu'une grande partie des habitants primitifs de la Palestine n'étaient pas des Sémites.

(1) *Voyage du cheikh Et-Tidjani dans la Régence de Tunis*, p. 82, trad. Rousseau. *Imprimerie Impériale*, 1853, p. 136.
(2) Ibn Khaldoun. Trad. de Slane, I, p. 170.
(3) *Ibid.*, p. 184.

Le rédacteur du chapitre ethnographique de la Bible ne classait pas les Chananéens dans cette famille. Les découvertes archéologiques viennent lui donner raison.

Certains bas-reliefs égyptiens représentent des Amorites. M. Flinders Petrie en a fait la reproduction photographique. Les personnages figurés ainsi ont un aspect tout à fait européen.[1] Les fouilles de Tell-el-Hesy ont révélé à M. Bliss la présence d'une civilisation égéenne en Palestine. Certaines poteries sont semblables à celles de la sixième tombe de Mycènes. Tell-el-Hesy est sur l'emplacement de l'ancienne Laschich, en plein pays de Chanaan.[2] Avant l'invasion des Beni-Israel, les Amorites avaient constitué dans cette région un empire qui s'étendait au nord de la Palestine proprement dite. Les Egyptiens appelaient même la contrée située au sud de Carchemisch: pays des Amorites. D'après une interprétation donnée par M. Sayce des tablettes de Tell-el-Amarna, les Assyriens attribuaient le nom d'Amurru à toute la Syrie. Deux lettres, que le même auteur croit rédigées dans le dialecte primitif de ces Amorites, aujourd'hui perdu, donneraient les formes pronominales mi, tu, ti, dont le facies européen est très accusé.[3]

Les Pelesta ou Philistins, voisins des Amorites, étaient des Pélasges venus de Crète. Cette origine est admise par la plupart des savants, entre autres par Renan, Maspero, Evans, etc. Renan dit même : « Les Philistins représentaient une Grèce primitive et barbare. » La traduction d'*Isaïe*, des *Septante*, rend par Ἕλληνες le mot Philistins. L'antiquité connaissait donc cette parenté. Ce n'est pas tout. Dans le papyrus égyptien Golenischeff, il est fait mention, environ 1100 ans avant notre ère, d'une ville de Dore. Cette cité, selon la légende grecque, aurait eu pour fondateur, ainsi que le rappelle M. Evans,[4] Doros, fils de Poséidon. Ses habitants portaient le nom de Doriens.

Ces exemples suffisent. Les multiplier serait sortir de notre sujet. On peut se rendre compte, d'après eux, qu'un empire pélasgique s'était fondé sur tout le pourtour de la Méditerranée, à l'exception de l'Egypte. Et encore ce pays fut-il à l'ouest fortement colonisé par les Pélasges. Cet empire fut entamé à l'orient par l'assaut répété des Sémites. Déjà avant l'arrivée des Israélites, d'autres tribus de même race que ces derniers avaient réussi à se fixer à l'est du Jourdain (comparez le thrace Iardanos). Les Moabites formaient la plus importante de ces confédérations sémitiques. Devant les assauts

(1) Tomkins : *Remarks on Flinders Petrie's collection of ethnogr. types from Monuments of Egypt. — Journ. of anth. institute*, t. XVIII, n° 3, 1889; pl. XI, fig. 6.

(2) Bliss : *A mound of many cities or Tell-el-Hesy excavated.*

(3) Sayce : *Academy*, 1891, I et II, et S. Reinach : *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 82, 1891.

(4) J.-A. Evans : *Cretan pictographs and præ-phœnician script.* Londres, 1895; p. 100.

de ces nomades, ces populations essentiellement sédentaires commencèrent à émigrer. Quelques-unes vinrent en Libye. Mais, malgré l'autorité de Procope, il est invraisemblable qu'elles parlaient la langue punique. Leur dialecte, comme leur provenance, étaient européens.

Les documents sémitiques apportent d'importants compléments aux mythes grecs. Sous les rubriques de postérité de Yaphet et de Ham, on saisit la présence de deux groupes de populations ayant concouru au peuplement du nord de l'Afrique. La soi-disant descendance de Ham constitue un ensemble assez confus, comprenant des races fort différentes. Une branche issue de Miçraïm paraît cependant correspondre à un rameau brun européen ou peut-être à des populations originairement de complexion claire, mélangées depuis avec des races brunes. Les Philistins, les Crétois, les Libyens seraient dans ce cas. Ce caractère permet de supposer, comme pour les renseignements conservés par la Grèce, que ces peuples sont débarqués les premiers sur le sol de l'Afrique. Leur antiquité était telle qu'on en faisait un groupe à part. Certains auteurs les considéraient même comme autochtones.

La seconde migration venue d'Europe est beaucoup mieux connue. Elle se trouve bien indiquée par la descendance de Yaphet. Ce sont des peuples aux téguments clairs. Non seulement leurs noms sont ceux que nous ont fait connaître les mythes grecs, mais encore ces noms, altérés par des Sémites, se rapprochent beaucoup plus des formes conservées par les Egyptiens et les Phéniciens. Les trois grandes confédérations qui ont le plus fourni d'émigrants sont :

1° Les Cimmériens (Gomer) et leurs principales tribus assimilées aux fils de Gomer, telles que les Phrygiens (Askenaz, Aphriga), les Arméniens (To-garmâh, d'où le nom des Garamantes, d'où les Berbères) ;

2° Les Ioniens (Yavan), ayant donné, parmi leurs principales tribus, les Elischath (Eoliens, Achéens) et surtout les Tyrsènes (Tarschich) dont le nom paraît avoir désigné une partie de la Libye chez les Sémites. Tarschich était synonyme d'Afriqâ ;

3° Les Mysiens ou Amazones, symbolisés sous le nom de Meschech, fils de Yaphet.

Ainsi se trouve grandement précisée la colonisation européenne de l'Afrique du Nord. Ce sont les tribus qui occupaient le pourtour du bassin du Pont-Euxin (Cimmériens, Phrygiens, Arméniens, Mysiens) qui ont formé la masse des immigrants. Les Tyrsènes, dont l'influence paraît avoir précédé celle des autres Ioniens, représentent dans ce mouvement si curieux l'élément plus spécialement égéen. Ces Tyrsènes paraissent avoir eu la prééminence en Afrique

lors de la fondation des établissements phéniciens, si nous en jugeons par l'importance attribuée par les Sémites à Tarschich.

L'étude de ces documents sémitiques nous a permis aussi de fixer la date approximative encore inconnue de la fondation de Tunis (1396 d'après le mythe de Danaos). Si les documents grecs nous ont fourni le sens, jusqu'ici cherché en vain, du nom de *Amazig,* les écrits bibliques nous ont donné la clé des noms de ***Garamantes,*** d'*Afrique* et de ***Berbères,*** mots sur lesquels on n'avait émis encore que des conjectures plus ou moins plausibles, mais fantaisistes.

CHAPITRE II

L'EMPLACEMENT DU TRITON MYTHIQUE ET LA TUNISIE AU TEMPS D'HÉRODOTE

Nous entreprenons maintenant l'étude d'un problème de géographie mythique dont la solution éclairera vivement l'histoire primitive de la colonisation égéenne en Libye.

Les données que nous avons recueillies dans les chapitres précédents nous fourniront des indications très utiles dans cette recherche.

Il s'agit de la situation exacte de la ville de Nysa. C'était vraisemblablement la cité la plus importante de l'empire pélasgique du sud de la Méditerranée. Le rôle prépondérant de cette capitale est prouvé par la place qu'elle a occupée dans toutes les traditions grecques ayant trait à la Libye. Son histoire se confond avec celle du Triton, sur les bords duquel elle était située.

§ 1er. — Rôle du Triton dans les mythes grecs

Rappelons brièvement le rôle joué par cette ville et ce fleuve, dans l'antiquité reculée, d'après les divers auteurs, parmi lesquels Diodore.

Perséus vint jusqu'au Triton. Athéna, la déesse pélasgique, y serait née; son culte y persistait encore au temps d'Hérodote. La fille d'Aristaios aurait imposé son nom à Nysa, la capitale du Triton. C'est à Nysa que se serait passée l'enfance de Dionysos ou Bacchus, le dieu national des Thraces. C'est de là qu'il serait parti en guerre contre son père Saturne ou Chronos, à la tête des Nyséens et des Amazones commandées par Athéna. Les Argonautes s'égarèrent eux aussi au milieu des hauts-fonds du Triton. Ce lac et la ville de Nysa avaient été vus par Thymoïtès lors de son voyage. Cet ensemble de témoignages montre bien que le centre de rayonnement de la colonisation européenne à l'occident de la Libye se trouvait sur les bords du Triton, lac et fleuve. La ville principale de ce centre était la célèbre Nysa, place de guerre de ces peuples thraco-phrygiens. En effet, les voyageurs antiques ne se déplaçaient pas, comme nos touristes modernes, par simple amour du pittoresque. Leur but était plutôt de fonder de nouveaux établissements, de se livrer au commerce ou, comme nous l'avons vu dans Homère, de piller les richesses des villes.

Le fleuve Triton et le lac du même nom ne pouvaient se trouver

Ausééns
Nysa
Phrygia
Maxyes
Machlyes
Triton fleuve
Zauèces
Byzantes
Kyraunis
Meninx
Lotophages

Les populations de la Tunisie au temps d'Hérodote.

Thinisa
Rusucmona
Promontoire d'Apollon
Membrone
Embouchure actuelle
Cordon littoral moderne
Syrte du Triton
Utique
Lac Tritonis
Bahirt Berda
Auséens
Garaa Mabtouha
Bahirt Raoueda
Fleuve Triton
Embouchure de l'époque phénicienne
Sebka de la Soukra
I. de Phla
Ojnoussa
Lit primitif de la Medjerda
Fleuve Triton
Lac de Tunis
Nysa
Embouchure du fleuve Triton
Portes Auséennes
Lac Sedjoumi
Machlyes

Signes Conventionnels

Tracé probable du Tritonis à l'époque héroïque :

Tracé actuel de la région en pointillé :

Les dépressions encore existantes du lac sont indiquées par des traits plus serrés entourés d'un pointillé pour marquer leurs limites.

Carte du Fleuve Triton du Lac Tritonis et de la Ville de Nysa



que dans une région riche et fertile. Un pays aride ou peu accessible aurait difficilement permis une brillante expansion, surtout à cette époque, où les procédés agricoles se trouvaient quelque peu primitifs. Cette considération nous a poussé à examiner si cette question du lac Triton et de Nysa avait été vraiment résolue. Les anciens ont émis beaucoup d'hypothèses sur cet emplacement. Les modernes ont longuement commenté leurs dires. Il semblerait même audacieux, après les travaux si documentés de Shaw, de Mannert, de Tissot, de Roudaire, de Guérin, de Rouire et autres, de risquer encore quelque commentaire sur ce sujet. Et cependant, je dois avouer que les explications données jusqu'alors paraissent insuffisantes. Tous ces auteurs, sauf M. Rouire d'après Scylax, localisent le Triton dans des pays déshérités et arides, dans des déserts où la paix romaine a pu, à une époque donnée, faire naître quelques cultures par la multiplication des barrages, mais qui encore au temps de Salluste comme au nôtre étaient vierges de végétation et privés d'habitants. Comment supposer qu'à l'époque mythique il se soit créé là quelque grande capitale dont le renom ait pu s'étendre jusque sur les bords de la mer Egée?

Les origines de cette localisation inacceptable dans une région privée de tout sont faciles à retrouver. Quand l'invasion dite dorienne, en Grèce, et le développement de la puissance phénicienne, en Afrique, eurent brisé tout lien entre les peuplades pélasgiques d'Europe et celles de Libye, les données géographiques concernant ce dernier pays suivirent le sort des données historiques. Elles se transmirent de bouche en bouche sous forme de légendes. Les détails exacts furent noyés au milieu de récits fabuleux. Plus tard, à l'époque classique, des savants comme Hérodote, Scylax, Mela, Ptolémée, qui connaissaient les récits des mythographes, tentèrent, comme aujourd'hui nos contemporains, de relier ces descriptions si reculées aux connaissances géographiques de leur temps.

§ 2. — Les noms de la géographie du Triton sont indo-européens

Ce qu'il y a lieu de remarquer pour les recherches qui nous occupent, c'est que les données du mythe appartiennent, sous tous les rapports, à l'Europe.

D'une part, tous les personnages qui jouent un rôle sur les bords du Triton sont, comme nous l'avons vu dans l'analyse des mythes libyens, d'origine européenne. Le dieu Triton lui-même descend d'immigrés d'Europe.

D'autre part, tous les noms géographiques paraissent provenir également du nord de la Méditerranée. Les données topographiques sont : 1° un fleuve, le *Triton;* 2° prenant sa source dans une montagne, l'*Oussaleton;* 3° se jetant dans un lac *Tritonis,* où se trouvent

des méandres et des hauts-fonds; 4° ce lac communique avec la mer par deux bras formant l'île de *Phla;* 5° le Triton aboutit dans un golfe ou *Syrte;* 6° une ville, *Nysa,* était située vers le Triton.

1° *Triton.* — Comme d'autres auteurs l'ont fait observer, le nom de *Triton* paraît posséder le sens d'*eau*. M. Bréal a remarqué que la racine *trit* avait servi à former les noms de nombreuses divinités aquatiques, telles qu'Athéna *Trito*généia, Amphi*trite, Trito*pator. Le sanscrit *trito* signifie lac, eau, et dérive d'une racine *tri,* rivage.[1] Cette racine a servi aussi à former le sanscrit *Trait*ana et le zend *Thraêt*ona, noms de divinités et de héros qui se rapprochent fort de celui de Triton.

M. Tissot a noté que nombre de rivières et de lacs portaient le nom de Triton. La Thrace possédait un lac de ce nom. La Thessalie, la Béotie, l'Arcadie, la Crète avaient chacune leur fleuve Triton. La Béotie avait, ainsi que l'Asie Mineure, une ville de ce nom.[2] Ce sont tous là des pays que nous avons vus fournir des colons à la Libye. Le Nil lui-même aurait été désigné sous ce nom.

Dans ces conditions, il est permis de se demander si les Libyens n'avaient pas appelé « Triton » divers de leurs lacs, auxquels ils donnent aujourd'hui le nom de « sebkha ». Les auteurs qui dans l'avenir rechercheront l'emplacement de la *sebkha* de Tunisie pourront être tout aussi embarrassés que leurs confrères actuels qui s'efforcent de retrouver le Triton.

2° *Oussaleton.* — Ptolémée, géographe fort peu mythique, puisqu'il vivait au deuxième siècle de notre ère, fait venir le Triton du mont Oussaleton. M. Rouire a rapproché avec beaucoup de vraisemblance ce nom de celui du moderne massif de l'Ousselet, dans sa reconstitution du bassin du Triton de Scylax.[3]

Si on analyse le nom de cette montagne, on peut hésiter à particulariser le nom d'Oussaleton. En effet, le premier terme du mot *Oussal* peut être rapproché du grec *oupsel-os* (ὑψηλός).[4] Par un phénomène d'assimilation régressive bien connue, l'explosive *ps* (ψ) s'est changée en sifflante.[5] Cette modification est d'autant moins discutable qu'elle s'est produite aussi dans le celtique. On y trouve a forme *Uxello-s* qui a donné naissance à divers noms de lieux : *Uxello-dunum,* Ouxella, Ouxellum,[6] Ocelum, Ossola, etc. Le sens du

(1) Bréal : *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 16.

(2) Tissot : *Géogr. comparée de la Prov. rom. d'Afrique*, t. I, p. 111.

(3) Rouire : *Géographie comparée de la Tunisie. — Revue de Géographie,* mai 1896.

(4) Tout au moins, dans certains dialectes grecs, *u* a longtemps conservé le son *ou*, avant d'avoir celui de *y*. Selon M. d'Arbois de Jubainville (*Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 392), au temps d'Hérodote, on prononçait encore *ou*.

(5) Regnault : *Eléments de grammaire comparée. Phonétique,* t. I, p. 94.

(6) Ptolémée : *Géogr.*, t. I, p. 86 et 91. Edit. Didot-Müller.

mot *oupsel* — ou *ouxell* — qui est un adjectif, est celui de haut, élevé. Or, l'onomastique nous apprend que cet adjectif était usité en Afrique. Il a servi à former plusieurs noms de lieux. Nous relevons en effet, *Usalita* (Pline), *Usilitanum* (Sidi-el-Hani), *Usila* (vers Leptis Minor), *Ouzalai* (Ptolémée).

Le second terme du nom, *eton*, parait provenir des idiomes pélasgiques; on peut le rattacher à la désinence *assos, essos, ettos,* ayant le sens de colline.(1)

Oussaleton paraît avoir la signification de haute colline, comme le gaulois *Uxellodunum.* Plusieurs endroits ont pu porter ce nom dans l'Afrique Mineure. Les noms de lieux conservés dans ce pays en sont une preuve.

3° *Phla* est le nom de l'île située à l'embouchure du Triton, sur le cordon littoral qui sépare le lac Tritonis de la mer. Les courants rendaient cette passe difficile aux navires. Son nom signifie l'île du courant, d'une racine européenne *bhlâ,* d'où dérivent le grec φλέω et φλύω, le latin *fluere,* l'allemand *fliessen,* mots ayant le sens de couler.

4° *Syrte.* — Le fleuve Triton débouche dans une syrte. Ce mot, employé de nos jours encore par les indigènes, sous le nom de *sert,* paraît avoir été un terme par lequel les Libyens désignaient les golfes de leurs côtes. La plus connue portait le nom de Grande-Syrte. Il y avait une petite syrte appelée aujourd'hui golfe de Gabès. Scylax, dans son périple, nomme le golfe d'Hammamet Petite-Syrte. La ville que nous appelons aujourd'hui Bizerte est désignée par les indigènes sous le nom de la Fille de la Syrte (Bent-Zert). Ce nom de syrte ne semble pas avoir été particulier à la seule Libye. Le littoral du golfe de Gascogne a également porté le nom de Syrticus Ager.

Ce mot parait, comme les précédents, appartenir aux dialectes d'Europe. En grec, on trouve *syro* (σύρω) dont la signification, en parlant de la mer, est de déferler avec violence, charrier. De cette racine provient l'adjectif *syrtos* (συρτός, συρτή) ayant le sens de balayé par les eaux. On ne peut que remarquer combien cette expression s'adaptait bien aux plages si basses de la Libye orientale, balayées par une mer presque toujours agitée.

5° *Nysa.* — Le nom de la ville de Nysa nous ramène, comme les précédents, aux pays d'Europe et à la région orientale de ce continent. Dans la seule Thrace, Pape n'a pas relevé moins de cinq endroits portant ce nom.(2) En Phrygie, il y avait une Nysa sur le fleuve

(1) Benlœwen : *La Grèce avant les Grecs,* p. 95-98.
(2) *Ibid.*, p. 182.

Halys et une autre en Carie. L'*Iliade* nous fait connaitre une Nisa en Béotie.(1) Un port de Mégaride portait le nom de Nisæa; Hérodote place en Médie une plaine niséenne célèbre par ses chevaux.(2)

Ce mot parait signifier *la ville*. Il provient vraisemblablement d'une racine européenne *nas* dont le sens est se réunir, habiter ensemble. Ce mot existe en sanscrit avec la même acception. En grec on trouve cette racine en composition dans νασ et dans le verbe ναίω pour νασιω, signifiant habiter, d'où le substantif ναός habitation, ναστης habitant; en latin, on a *nidus* pour *nisdus*.(3) Nysa pourrait avoir également la signification de : habiter ensemble, réunion d'habitations, ville.

En résumé, le mythe de Triton parait comprendre un ensemble de noms communs qui possédaient, sans doute chez les Libyens comme chez les Thraco-Phrygiens, les sens de *fleuve* venant d'une *haute colline*, se jetant dans un *lac* en communication avec un *golfe* par deux bras. Ceux-ci circonscrivaient une île où il y avait du *courant*. Une *ville* se trouvait dans cette région. Ces noms communs sont devenus des noms propres dans la légende grecque et, par un pléonasme, on a dit le fleuve Triton, le mont Oussaleton, l'île de Phla, la ville de Nysa. Il a pu se trouver en Libye plusieurs lacs et fleuves du nom de Triton, mais, néanmoins, l'un d'eux parait avoir joué un rôle plus important que les autres.

§ 3. — La localisation du Triton mythique chez les auteurs anciens

L'époque reculée à laquelle prospérait Nysa du Triton, l'ignorance de cette page d'histoire de la colonisation thraco-phrygienne, la présence de Carthage dans ces régions expliquent la difficulté de localisation du mythe. Nous ne parlerons pas des hypothèses émises à ce sujet par les auteurs contemporains : leurs études très savantes et souvent fort documentées ne sont que des commentaires des écrivains de l'antiquité, adaptés à nos connaissances actuelles de la géographie du nord de l'Afrique.

Nous relèverons dans Tissot (4) les noms des auteurs anciens qui ont cherché l'emplacement du Triton en commençant par les plus récents. Ces derniers, comme Æthicus et Orose, qui vivaient aux IVe et Ve siècles de notre ère, sont aussi près de nous, sinon plus près, que de la période de splendeur de Nysa. Pour eux, le lac Triton répondait au Lacus Salinarum, à l'orient de la Byzacène et à l'occident de la Tripolitaine. Tissot croit que ce Lacus Salinarum est le chott El-Djerid. Cette acception est discutable, attendu que lacus salinarum

(1) *Iliade*, II, 508.
(2) HÉRODOTE, VII, 40.
(3) FICK : *Indo-germ. Woerterbuch*, 2e édit., p. 111 et 113.
(4) TISSOT : *Géogr. comparée de la Prov. rom. d'Afrique*, t. I, p. 111 et seq.

est la traduction latine de Tarichiæ (Ταριχεῖαι), assimilé par le même auteur (page 207) au Bahirt-el-Bibane. Ce lac est en communication avec le golfe de Gabès. C'est une région peu fertile.

Ptolémée, qui peut être cité après, vivait au IIe siècle de notre ère. C'est à lui que l'on doit la connaissance du nom de l'Oussaleton, d'où coule le Triton. Il place cette montagne à une distance assez considérable de la Petite-Syrte.

Pline (Ier siècle de notre ère) est très hésitant sur l'emplacement du Triton : en deçà de la Petite-Syrte ou entre les deux Syrtes?

P. Mela, son contemporain, place la grande lagune qui reçoit le Triton vers la Petite-Syrte.

Diodore vivait vers la même époque. Comme il le dit,(1) c'est dans les écrits de Dionysios qu'il a puisé les traditions mythiques. L'exactitude géographique ne parait pas être la qualité maîtresse de Diodore, comme on peut en juger par son histoire de la campagne d'Agathoclès. Aussi, après avoir fourni quelques détails assez précis sur le Triton, il ne se donne pas la peine d'en rechercher la situation exacte. Dans un passage, il le relègue dans le pays des Hespérides, sur les bords de l'Océan. Dans un autre passage, il trouve plus commode de s'en débarrasser par un tremblement de terre qui l'aurait englouti.

Strabon, qui vit le commencement de notre ère, plaça le lac Triton vers Bérénice, en Cyrénaïque.

En résumé, les auteurs que nous venons de passer en revue paraissent, pour la plupart, avoir désigné un peu au hasard l'emplacement du Triton, considéré par eux comme purement mythique.

Avec Scylax nous trouvons beaucoup plus de précision. Il localise l'embouchure du Triton entre Adrumète et Néapolis, c'est-à-dire dans le golfe d'Hammamet. M. Rouire, dans de nombreux écrits, a démontré d'une façon irréfutable que Scylax a décrit tout un réseau de lacs et un fleuve qui existent encore. C'est le bassin de l'oued Bagla.

§ 4. — Le Triton et ses peuples chez Hérodote

Hérodote se trouve être le plus ancien auteur qui ait parlé scientifiquement du Triton. En effet, Hésiode et Homère n'en ont rien dit. Le vieil historien parait, en outre, avoir mis à profit les œuvres d'Hécatée de Milet, qui avait écrit sur la Libye. On s'aperçoit par le récit d'Hérodote qu'il n'a pas vu les pays qu'il décrit. C'est une nomenclature de tribus qu'il donne par renseignements. Les listes de peuples qu'il reproduit paraissent exactes et précises, mais l'auteur, ignorant la topographie des lieux, les énumère dans un ordre qu'il faut connaître.

(1) DIODORE, III, 52.

Il commence par dire qu'après les Lotophages viennent les Machlyes qui s'étendent jusqu'au fleuve Triton. De l'autre côté du fleuve, il place les Auséens (liv. IV, 180). Ce paragraphe terminé, l'historien abandonne brusquement sa description. Il nous reporte aux peuplades qui avoisinent Thèbes en Egypte, puis à celles du Sahara. Ensuite, viennent quelques détails sur les mœurs des Libyens. Enfin, l'auteur reprend son récit depuis si longtemps abandonné par la description des Maxyes, vivant à l'ouest des Auséens (IV, 191). Après les Maxyes, les Zauèces sont décrits comme leurs voisins, puis les Gyzantes, qui s'étendent jusqu'à l'île de Cyraunis (Kerkenna). La position des Gyzantes est d'autant moins discutable que le pays, jusqu'à une époque reculée, a conservé d'eux le nom de Byzacène. Voilà une excellente base pour connaître la position des autres tribus.

Entre les Gyzantes allant jusqu'à Kerkenna et les Maxyes, s'étendait le territoire des Zauèces. Hérodote paraît avoir pris ce nom chez Hécatée de Milet.[1] On doit à Carette une assimilation du nom des Zauèces à celui des Zeugi. Le territoire de ces derniers a porté le nom de Zeugitane. Ce nom, dit-il, a été « donné par les Romains à celle de leurs provinces où se trouvait la ville de Carthage, et il correspond à la partie septentrionale de la régence de Tunis ».[2]

Les Zauèces d'Hérodote possédaient donc un territoire au nord des Gyzantes. Par suite, les Maxyes, si la liste suit le même ordre, étaient plus septentrionaux encore. Leur territoire était couvert de forêts et, de plus, fort montagneux (IV, 191). On y trouvait nombre d'animaux féroces. Ce territoire s'étendait à l'ouest du fleuve Triton. Ils avaient comme voisins à l'orient les Auséens qui occupaient la même rive de ce fleuve, jusqu'à son embouchure dans le lac Tritonis.

L'auteur a donné précédemment un autre détail. A propos des Machlyes que le Triton sépare des Auséens, Hérodote dit que c'était *« un fleuve considérable »*.

Voilà bien des renseignements fort précis. Commençons par établir que le voisinage des Gyzantes de l'île Kerkenna, et la situation des Zauèces ou Zeugi au nord de ceux-ci rend complètement invraisemblable l'opinion des auteurs qui plaçaient le fleuve Triton et ses riverains au sud de la Tunisie actuelle, au chott Melghir.

On ne saurait davantage les placer, avec Scylax, à l'oued Bagla actuel. D'une part celui-ci n'est qu'un fleuve temporaire. D'autre part les Zauèces et la Zeugitane, leur pays, s'étendait plus au nord. En effet, le Zaghouan ou Ziquensis de l'antiquité rappelle encore aujourd'hui le nom de ces peuples. Quel est le fleuve considérable qui coule au nord du Zaghouan? Nous ne voyons comme tel que la

(1) Hécatée, *fragm.* 307. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 23. Edit. Didot-Müller.
(2) Carette : *Origine et migrations des principales tribus de l'Algérie*, p. 293.

Medjerda. D'ailleurs il aurait été étonnant qu'Hérodote, si bien renseigné sur la géographie de l'Afrique du Nord, ait connu de petits torrents et ignoré précisément le seul fleuve permanent du pays. Ce fleuve depuis la plus haute antiquité jusqu'à une très basse époque était désigné comme traversant le territoire des Zeugi. Nous trouvons, en effet, dans Julius Honorius, cette phrase caractéristique concernant la Medjerda : « Coulant à travers les Zeugi, fécondant leur territoire, elle se jette dans la mer Tyrrhénienne. » [1]

Le territoire fort montagneux et couvert de forêts, peuplé d'animaux féroces, que les Maxyes habitaient, sinon à l'ouest, du moins après avoir franchi le fleuve Triton, [2] n'a pas varié depuis lors. C'est le massif accidenté de la Kroumirie. Il est toujours couvert de nombreuses forêts. On y trouve encore des bêtes sauvages telles que le lion et la panthère. Ajoutons qu'à l'époque romaine le nom de Maxyes, écrit par les Latins Massyli, est encore porté par des peuples occupant les mêmes parages.

Les Auséens, qui confinaient les Maxyes à l'est, occupaient par suite le pays qui s'étend entre la mer et le cours inférieur de la Medjerda jusqu'à son embouchure. Sur la rive gauche de la Medjerda, non loin de Porto-Farina, le village berbère d'Aouja rappelle encore le nom des Auses (prononcez Aouses). Il s'élève sur leur ancien territoire. Les Auséens avaient pour voisins, de l'autre côté du fleuve, les Machlyes. Ceux-ci, malgré l'autorité d'Hérodote, ne pouvaient toucher aux Lotophages dont ils étaient séparés par les Zauèces et les Gyzantes. Scylax, qui les nomme Byzantes, les place en contact direct avec les Lotophages : [3] ce qui est beaucoup plus exact.

La détermination exacte des territoires des Byzantes et des Zauèces permet, comme conséquence, de fixer d'une façon indubitable l'habitation de trois autres tribus qu'Hérodote place, avec raison, au voisinage du fleuve et du lac Triton (voir la carte); par suite, on sait enfin maintenant le véritable emplacement du lac de ce nom. Comme Hérodote était plus rapproché de l'époque mythique qu'aucun autre écrivain, il y a des chances pour qu'il se soit moins égaré que ses successeurs.

§ 5. — Géographie du lac Tritonis

Il nous reste à déterminer l'emplacement du lac Tritonis. Hérodote nous fait savoir que c'était un grand lac (IV, 178). Il raconte même que Iasion « se trouva dans les bas-fonds du lac Tritonis avant d'avoir

(1) Julius Honorius : *Cosm.*, 47. *Geog. lat. min.* Edit. Riese, p. 52.

(2) Il suffit de jeter un regard sur les cartes anciennes, y compris les tables de Ptolémée, pour se convaincre que pour les auteurs de ce temps la région dont nous parlons paraissait située à l'occident. La côte de l'Afrique du Nord était figurée par une ligne peu ondulée allant de l'est à l'ouest. Les cours d'eau avaient, par suite, une direction du sud au nord.

(3) Scylax : *Périple*, § 110. *Geog. græc. min.* t. I, p. 85.

découvert la terre ». Le dieu Triton lui prédit alors que « les Grecs bâtiraient cent villes sur les bords du lac Tritonis ». Cette prédiction suppose un certain développement des côtes et aussi un pays fertile.

Un coup d'œil sur notre carte de l'embouchure de la Medjerda suffit pour se rendre compte que ce lac immense a existé. Environ sept kilomètres après que la Medjerda a abandonné son thalweg naturel, qui aboutirait au lac Sedjoumi, pour se jeter brusquement au nord, le fleuve laisse sur sa rive gauche une série de bas-fonds. Ceux-ci sont inondés les hivers pluvieux. Ils s'étendent entre le fleuve et les collines situées à l'est; le plus important de ces bas-fonds inondables forme la Gueraat-el-Mebtouha, vaste marais à certaines époques. Ce marais se continue en suivant le pied des collines jusqu'à l'embouchure actuelle du fleuve. Celui-ci est bordé sur sa rive droite d'autres bas-fonds et marais qui s'allongent vers le sud-est et vont aboutir à la sebkha de l'Ariana ou de la Soukra. Cette sebkha est elle-même entourée de dépressions inondables qui montrent que sa superficie était autrefois beaucoup plus considérable. Vers le sud-est les dépressions et d'anciens lits formés par des courants se continuent jusqu'au lac de Tunis, où elles aboutissent vers l'endroit nommé Aouina. Le lac de Tunis, de son côté, paraît avoir été autrefois plus étendu qu'à l'époque actuelle. Il s'étendait jusqu'aux collines qui forment aujourd'hui le Belvédère. Ses eaux baignaient aussi le pied des hauteurs sur lesquelles s'élève Tunis et les collines de Sidi-bel-Hassen. Peut-être même le lac de Sedjoumi, aujourd'hui desséché, communiquait-il avec celui de Tunis par le thalweg que suit aujourd'hui la route du Bardo. Avant la construction de cette route, il y avait là un bas-fonds marécageux impossible à traverser les années pluvieuses.

Toutes ces dépressions, en partie comblées aujourd'hui, existaient autrefois. Les apports d'un fleuve tel que la Medjerda qui charrie des quantités considérables de limon ont en grande partie suffi pour donner à la région sa configuration actuelle. Il faut y joindre aussi un mouvement lent d'exhaussement constaté dans le nord de l'Afrique et surtout sur la côte orientale de Tunisie. C'est très probablement par suite de ce mouvement que la Medjerda a abandonné à une époque inconnue son thalweg primitif entre Djedeïda et le lac Sedjoumi pour courir brusquement au nord.

Comme l'a montré Tissot, la Medjerda se jetait encore dans la sebkha de la Soukra à l'époque phénicienne. Son cours s'est depuis incliné de plus en plus au nord, à mesure que les bas-fonds se comblaient par ses apports. C'est ainsi que probablement s'est obturée la dépression qui existait entre le lac de Tunis et celui de la Soukra. A cette époque, qui doit être celle où avait lieu la colonisation phrygo-mysienne, la Medjerda se jetait donc par une embouchure dans le

lac de la Soukra, qui communiquait avec la mer par une coupure du cordon littoral. L'autre embouchure aboutissait au lac de Tunis et plus loin à la mer par l'endroit que les Arabes appellent encore l'embouchure du fleuve (Halk-el-Oued) et nous La Goulette.

Ces deux bras circonscrivaient une île : celle de Phla, où devait s'élever plus tard Carthage. Les courants si forts qui s'observent dans le chenal de La Goulette expliquent tout naturellement le nom de *l'île du Courant*. Les habitants y avaient consacré un temple à Athéna, la déesse du lac. Cet endroit portait le nom d'Oïnoussa, d'après Timée,[1] d'Afrique, d'après Suidas, de Caccabé, d'après Eustathe.[2]

Le fleuve passait de la sorte par trois vastes lacs séparés de la mer par un cordon littoral : un premier lac considérable s'étendant au nord jusqu'au promontoire d'Apollon, et dont la Garaât-Mabtouha est un reste; un deuxième lac représenté en partie par la sebkha de la Soukra; le troisième lac était celui de Tunis. Cette description s'accorde avec celle que Ptolémée avait donnée d'après la tradition.

Ce système lacustre où aboutissait le fleuve explique les difficultés que pouvaient rencontrer les navigateurs primitifs après avoir franchi le cordon littoral. Ils se trouvaient dans une série de méandres, de hauts et de bas-fonds au milieu desquels il était difficile de s'orienter. Comme le pourtour de ce bassin avait plus de 100 kilomètres de développement, ce n'était pas trop exagéré de prédire que les Grecs pourraient avoir cent cités sur ses rives.

La description du lac et du fleuve Triton qu'Hérodote a reproduite par renseignements se trouve ainsi être d'une scrupuleuse exactitude. C'est d'autant plus remarquable que le fleuve arrose un pays riche. Il n'est donc pas absurde de supposer que des émigrés venus d'Europe aient pu y réussir. De plus, la position unique de cette région au niveau de l'étranglement qui sépare les deux bassins de la Méditerranée a dû donner une importance considérable, comme emporium, à la ville que les colons ont pu élever sur ses bords.

§ 6. — Au temps d'Hérodote, le territoire de la Tunisie moderne était peuplé de tribus thraco-phrygiennes

C'est ici qu'apparaît l'importance des renseignements que nous ont fournis les documents sémitiques. Nous avons vu que les Tyrsènes ou Toursha avaient fondé une colonie d'une prospérité remarquable, dont Tunis paraît avoir été la capitale. A l'est de ce pays de Tarchich se trouvait la Phrygie (Frikia), avec ses villes aux noms

(1) Timée, fragm. 23. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 197.
(2) Eustathe : *Commentaires*, 195. *Geog. græc. min.*, t. I, p. 251.

grecs de Carpis, Hermaïa, Latomiæ, Clypea, Corobis, Néapolis, Néphéris, Mégalopolis, Aphrodisium, etc.

Entre la Phrygie et le fleuve Triton s'étendait le territoire des Machlyes. Leur nom, d'allure grecque, paraît comprendre comme premier terme le sens de combattants guerriers (Μαχ). On peut aussi supposer que le nom de Machlyes est un doublet de celui de Maxyes. Ce serait alors une fraction de cette confédération qui se serait fixée sur la rive méridionale du fleuve.

Leurs pratiques guerrières, le rôle joué par leurs filles dans les rites guerriers consacrés à une déesse armée qu'Hérodote, avec raison, assimile à Athéna[1] (Tritogénéia) permettent de les rapprocher, ainsi que leurs voisins les Auséens, des peuplades connues sous le nom d'Amazones. Ces peuples étaient donc des Mysiens ou Tyrsènes.

Lucien mentionne, sur les bords du Pont-Euxin, une tribu de Machlyes.[2]

Nous avons antérieurement comparé le nom des Auséens avec celui des Ausones fixés sur la rive septentrionale avoisinante de la Méditerranée. Ce dernier peuple, d'après Scymnos de Chio et Eustathe, descendait d'Odysséus et de Calypso. Nous croyons avoir démontré qu'il s'agit là de Tyrsènes établis sur les deux rives de la Méditerranée.[3]

Enfin, les Maxyes, établis à l'ouest dans les montagnes couvertes de forêts de la Kroumirie actuelle, sont eux aussi des Tyrsènes. Ici, il n'est plus besoin de rapprochements ni de suppositions. La lecture d'Hérodote suffit, car il affirme cette origine. Les Maxyes, dit-il, « se disent descendre des Troyens ».[4] M. d'Arbois de Jubainville assimile aux Mashaouasha les Maxyes d'Hérodote.[5] Ce rapprochement présente un double intérêt. Il y a d'abord un intérêt ethnique. En effet, les artistes égyptiens du temps ont exécuté d'après nature des portraits ou bas-reliefs représentant des prisonniers mashaouasha. Les portraits montrent que c'était une population blonde.[6] Les bas-reliefs confirment qu'ils avaient des traits européens. Les textes, comme nous l'avons relevé au début de ce travail, les classent parmi les Tahennou, c'est-à-dire peuples à peau blanche. Cet ensemble de documents tranche la question d'origine de ces peuples. De plus, le nom de Mashaouasha peut donner lieu à un rapprochement linguistique intéressant. En effet, les Mysiens sont nommés *Masa* par

(1) Hérodote, IV, 190. Voir aussi ci-dessus, p. 62.
(2) Lucien : *Toxaris*, p. 44.
(3) *Revue Tunisienne*, avril 1898, p. 159.
(4) Hérodote, IV, 191.
(5) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 72.
(6) Prisse d'Avenne : *Histoire de l'Art*. Fac-simile d'une esquisse de la nécropole de Thèbes.

les Egyptiens. Mashaouasha parait composé de Masa et de ouas-ha; ce dernier nom parait reproduire celui des Auses. Il signifierait donc les Mysiens-Auséens. Il fixerait ainsi l'origine de ce dernier peuple, qui serait une branche des Mysiens, au même titre que les Maxyes. On peut même se demander si Mashaouasha n'est pas identique à Max-auses : en d'autres termes si les Maxyes et les Auséens ne sont pas deux rameaux d'une seule et même tribu.

Les Zauèces d'Hérodote, appelés par les écrivains postérieurs Zeugi, appartenaient au même groupe ethnique que les Maxyes, dont les séparait le Triton. « Quand ils sont en guerre, dit Hérodote, leurs femmes conduisent les chars. » Ce trait de mœurs les rapproche des Amazones.

On peut faire remarquer l'allure grecque du nom des Zeugi. Tout une classe de citoyens d'Athènes portait le nom de Zeugites (Ζευγῖται), mot qui fait penser à la Zeugitane. La lecture des écrivains de la période latine fait regarder comme synonymes les mots Zeugitane et Africa. Dans ce cas, les Zeugi pourraient être des Phrygiens.

L'étude du nom de Zauèces donné par Hérodote nous amène à la même conclusion. Quelques manuscrits donnent Ζαύηκες et d'autres Ζάφηκες. Cette variante, si on s'en rapporte à la prononciation du grec moderne, est très naturelle, attendu qu'écrite d'une façon ou de l'autre, le mot se prononcerait « Zaphikès ». Le premier terme de ce nom parait être l'article libyen soudé au mot. Nous en avons donné et nous en donnerons encore de nombreux exemples. Le second terme pourrait être rapproché du nom national des Phrygiens. D'une part, on sait que chez les indigènes de l'Afrique du Nord la disparition du *r* médian est très fréquente. M. Bréal a signalé cette élision dans les inscriptions latines de cette région; on trouve susum pour sursum, sinuso pour sinurso, etc. (1) D'autre part, les termes latins de Africus, Africa, arabe de Frikia, montrent que le *g* de Phrygiens avait pris le son dur de *k*. Le nom donné par Hérodote de Za-phikes serait donc Za-phrikes (A-fricus). C'est évidemment le même nom, écrit avec une orthographe différente; chaque auteur a employé naturellement les lettres avec la valeur qu'elles avaient dans sa langue maternelle.

Le nom de Zeugi semble une forme altérée de celui de Zauèces ou Zaphikes. Elle lui est postérieure. La prononciation de ce mot ζεύγοι pourrait, chez les Grecs modernes, être figurée *zefri*. Le γ a, en effet, la valeur d'un *r* fortement grasseyé. Il est difficile de ne pas rapprocher les Zefri des *Afri* des Romains.

Ces explications un peu longues se complètent. Elles permettent

(1) *Académie des Inscriptions*, 1888.

l'hypothèse que les Zauèces ou Zeugi sont des Phrygiens, c'est-à-dire de même souche que les Maxyes, leurs voisins du nord.

Quant aux Byzantes, leurs voisins du sud, ils étaient d'origine thrace, c'est-à-dire apparentés aux précédents. Les auteurs anciens avaient rapproché le nom des Byzantes de Libye de celui des Byzantes d'Europe, descendants de Byzas, fils de Coroessa et de Poséidon.(1) Les caractères ethniques paraissent coïncider autant que le nom. Scylax dit, en effet, que les Byzantes de Libye étaient blonds et de haute stature.(2) Rappelons aussi que les documents sémitiques nous ont permis de relever en Tunisie plusieurs tribus du nom de Gomer, c'est-à-dire thraces.

Pour terminer, ajoutons que la dernière tribu, en allant du nord au sud, signalée par Hérodote dans la Tunisie actuelle portait aussi un nom grec. Nous voulons parler des Lotophages. C'est à tort que les auteurs ont supposé qu'il s'agissait d'une appellation conventionnelle, usitée par les Grecs. Lotophage était le nom que se donnait cette tribu Λωτοφαγοί. Il s'en trouvait aussi en Europe, signalons-le en passant. Le *Périple* de Scylax donne, en effet, le nom de Lotophages à une tribu illyrienne.(3) Les Lotophages libyens sont connus sous ce nom depuis Homère. De nombreux auteurs antiques en ont parlé. Un document très curieux, datant de 1575, reproduit récemment par M. S. Reinach,(4) confirme que le nom de Lotophages était bien la véritable appellation de cette tribu. En effet, la *Cosmographie universelle* d'André Hévet contient un chapitre intitulé : « De l'isle de Gerbes, nommée jadis des Mores Zotophac. » Zotophac est mis pour Lotophages. Or l'auteur, selon la remarque de M. S. Reinach, ne parle pas des Lotophages homériques; il croit que l'île portait autrefois le nom de Glaucon. Il dit même (p. 23) : « Lorsque les Mores d'Afrique la possédaient, ils lui avaient donné le nom de Zotophac. » Ce nom était donc encore à cette époque celui des Gerbiens indigènes.

En dehors des Lotophages, dont nous ne connaissons pas encore l'origine, toutes les populations qui au temps d'Hérodote occupaient la Tunisie actuelle appartenaient donc à la souche thraco-phrygienne. Aussi ce pays méritait-il le nom de Tharchich, sous lequel il était désigné dans le monde sémitique. Si l'on veut maintenant se reporter aux pages que nous avons consacrées aux mythes thraco-phrygiens et spécialement aux migrations d'Odysséus et de Tyrsénos, ainsi qu'à l'invasion des compagnons d'Hercule, on reconnaîtra,

(1) Hésychios de Milet : *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 148. Edit. Didot-Müller.
(2) Scylax : *Périple*, § 110. *Geog. græc. min.*, t. I, p. 85.
(3) Scylax : *Périple. Illyriens*, § 22. *Geog. græc. min.*, t. I, p. 2 . Edit. Didot-Müller.
(4) Reinach : *Sur les ruines de Carthage au XVIe siècle. Bulletin archéologique*, 1888, n° 2, p. 351.

au moins pour la région que connaissait Salluste, le bien-fondé de toutes ces traditions.

Nous avons dit que le mot *triton* paraissait désigner chez les Libyens tout cours d'eau. C'était un nom commun. Le nom véritable nous est fourni par les auteurs postérieurs à Hérodote. Polybe écrit Macara et Macaros, (1) mot à peine déformé dans la transcription actuelle de Medjerda. Or, on ne voit pas pourquoi certains *phénicomanes* sont allés chercher une étymologie sémitique au nom de ce fleuve. Le grand cours d'eau du pays des Toursha ou Tyrsènes ne pouvait que porter une appellation explicable par des racines européennes. Or, il se trouve que, dans le cas présent, le mot est essentiellement grec. La Crète, ancien foyer de la civilisation pélasgique dans la Méditerranée, a été longtemps appelée Macaron nêsos. (2) L'onomastique de la mer Egée fournit de nombreux exemples de noms dans la composition desquels figure le vocable *macar*. Citons la fontaine Macarie en Attique. (3) La plaine arrosée par le Parnissos en Messénie portait le nom de Macarie ; (4) enfin, Homère désigne Lesbos sous le nom de Macaropolis. (5)

Macar vient d'une racine mac (μακ) : être grand, long. Il signifie puissant, et aussi béni. Quel fleuve dans le nord de l'Afrique pouvait mieux mériter ce nom de puissant, de long ou de bienfaisant?

La constatation de tribus thraco-phrygiennes d'origine dans le territoire tunisien explique que beaucoup de villes, énumérées postérieurement à Hérodote dans la Province romaine d'Afrique, aient eu leur homonyme dans les pays thraces ou phrygiens. Leurs noms ne diffèrent que par quelques variantes attribuables aux dialectes formés sur la terre africaine. On peut rapprocher les noms de :

Karchedon (Καρχηδών) de *Kalchedon* (Καλχηδών), écrit aussi Chalcedon sur le Bosphore. Nous avons proposé précédemment un autre essai d'interprétation de ce nom, qui sûrement n'est pas sémitique. (6)

Thimisa (Θίμισα Ptol.) de *Amisos* (Ἀμισός), ville du Pont. Θ représente l'article.

Abdeira (Ἄβδειρα Ptol.), voisine de Thimisa, de *Abdère* (Ἄβδηρα,) ville thrace.

Adrymetum (Ἀδρύμης Polybe, Ἀδρούμητον Ptol.) de *Adramytium* (Ἀδραμύτειον Ἀδραμύτιον), ville de Mysie voisine de la Troade.

Byzantium (Βυζάντιον) de Libye et *Byzantium* (Βυζάντιον) sur le Bosphore, en face de Calchedon, non loin d'Adramytion.

(1) Tissot, t. I, p. 58.
(2) Pline : *Histoire naturelle*, IV, 12, 20.
(3) Strabon, traduction Tardieu, t. II, p. 175.
(4) *Ibid.*, p. 146.
(5) *Ibid.*, p. 133.
(6) Ci-dessus, p. 87.

Leptis (Λέπτις) et son homonyme *Thelepte* (Θελέπτε) de *Leptis*-acra (Λέπτις ἄκρα), vers Sinope, et d'Alapta (Ἀλάπτα Scylax) en Macédoine.

Kerkenna ou Kerkina (Κερκίνα Ptol.) et *Kerkinitis* ou *Karkinitis* (Scylax, Strabon, Agathoméros) se trouvaient près du territoire des blonds Byzantes; ce nom peut être rapproché de *Karkinites* (Καρκινῖτης Hérodote, Strabon), *Carcinitis* (P. Mela), golfe de Crimée, sur lequel se trouvait la ville de *Carcine*. Nous avons émis aussi une autre hypothèse sur le nom de Karkinis, d'après laquelle ce mot pourrait avoir la signification d'île de Cirée (Κερκή-νῆσ-ος).[1] Enfin, il n'est pas hors de propos de rappeler que Karkinos (Καρκίνος) qui possède un pluriel irrégulier Karkina, signifie en grec: crabe.

Taphra, Taphrura (ταφροῦρα Ptol.), aujourd'hui Sfax, rappelle *Taphrœ*, placé par P. Mela non loin de Carcinitis en Crimée, vers l'isthme actuel de Pérékope. Rappelons que le grec τάφρη τάφρος signifie fossé.

Thenœ (Θεναί Stad.) a son homonyme dans *Thenœ*, ville de Crète, et peut-être dans la célèbre Ἀθῆναι.

Tacape (Τακάπη Stad., Ptol.), *Cape* a son homonyme *Capai* (Καπαί Steph., Byz.) sur les bords de l'Hellespont.

Gergis (Γέργις Stad.) a son homonyme Gergis, au voisinage de Troie. La tribu berbère moderne qui habite son territoire porte le nom d'Accara (les Cariens). On y trouve des éléments blonds. Ces Berbères passent auprès de leurs voisins pour être d'origine grecque. Les indigènes du sud de l'île de Gerba auraient cette même réputation. Dans une notice sur cette île, écrite à la fin du siècle dernier par un indigène nommé Abou Ras Ahmed ben Naceur, je relève cette phrase: « La ville d'El-Kantara, qui à l'arrivée des musulmans était habitée par des Grecs. »[2]

Ajoutons qu'un petit fleuve situé à trente-trois kilomètres au nord de Gabès porte encore le nom d'Akerit. C'est par ce mot que, dans le poème égyptien de Pentaour, sont désignés les Cariens.[3]

Nous bornons nos rapprochements à ces quelques exemples pris sur le littoral. On pourrait les multiplier en étudiant les noms des villes de l'intérieur. Ils nous paraissent suffisants pour entraîner cette impression qu'au temps d'Hérodote et même à celui de Ptolémée, la Province d'Afrique était un pays thraco-phrygien. Les Phéniciens au début, les Romains ensuite, se rencontraient dans les places fortes et les villes de commerce de la contrée, sans autre action sur les populations locales. C'est une situation analogue à celle que nous observons aujourd'hui. Les Français occupent les points stratégiques et commerciaux, tandis que les descendants de ces Thraco-

(1) Ci-dessus, p. 49.
(2) Traduction de M. Exiga, interprète-auxiliaire de 1re classe. Tunis, 1884. P. 2.
(3) Fr. Lenormant : *Les origines de l'Histoire*, t. II, IIe partie, p. 73.

Phrygiens, transformés par la dure conquête arabe au point d'ignorer leurs origines, occupent, sans se laisser pénétrer, l'ensemble du pays. Quelques-unes des tribus portent encore le nom national des Thraces, comme Khoumir, Gomera, Gomeracen; d'autres celui des Zauèces, comme les Zouagha, les Zouaoua; d'autres celui des Phrygiens, comme les tribus dites Frigui, les Frechich, les Aourigha; presque toutes enfin celui des Mysiens ou Mazigh, mais ces noms n'ont plus pour elles aucune signification, et leurs savants les expliquent par le nom de personnages légendaires ancêtres de ces tribus, et parfois même par des racines arabes.

§ 7. — Tunis est la Nysa mythique

Hérodote ne connait pas la capitale du pays de Tarchich. Cela tient à ce qu'il ignore l'emplacement exact du fleuve qu'on lui a décrit. Diodore a trouvé dans Dionysios certains renseignements sur Nysa. Il les reproduit, tout en se débarrassant du lac par un tremblement de terre, après l'avoir placé à l'extrême occident. « Les Amazones, dit Diodore, bâtirent dans le lac Tritonis une ville qu'elles appelèrent *Chersonnèse,* d'après son aspect. » (1) Cette capitale s'élevait donc sur une presqu'île. Ailleurs, Diodore en fait même une île: « Cette ville est située dans une île environnée par le fleuve Triton. Elle est très escarpée et l'on ne peut y entrer que par un passage étroit qu'on nomme les portes nyséennes. » (2) Puis vient une description de la fertilité de cette île, fertilité extraordinaire, naturellement, puisque c'est le séjour du dieu Dionysos.

Tels sont les principaux renseignements. Or, si nous jetons les yeux sur la carte du lac Tritonis exécutée d'après la planche VII de l'ouvrage de Tissot, nous trouvons précisément deux villes de Nysa, savoir: au nord du lac, Thinisa, aujourd'hui Ras-Djebel, entre Hippo-Diarrhytos et le promontoire d'Apollon, et, au sud de celui-ci, la ville actuelle de Tunis. Son nom a été écrit Tynes (Τὐνης) par Polybe (I, 20 et XIV, 10), par Diodore (XIV, 77, XX, 17) et par Tite-Live (XXX, IX et XVI). Comme ces divers écrivains mettaient l'orthographe phonétique des noms de lieux, il ne paraît pas très audacieux de voir dans Thinisa et Tynes deux variantes d'un même nom. Le second ne diffère du premier que par la chute de *a* final.

Le premier terme de ce nom paraît être l'article berbère agglutiné au substantif. *Ti, ty, thi* paraît être un article féminin dont la prononciation, ainsi que cela a eu lieu dans le dorien, a pris plus tard le son *ta.* Cette dernière forme est celle du berbère moderne et y est devenue la caractéristique du féminin. La dentale *t* prend souvent en berbère un son sifflant; aussi les Grecs, qui avaient adopté

(1) DIODORE, III, 53. Trad. Hoefer, t. I, p. 232.
(2) DIODORE, III, 69. Ibid., t. I, p. 251.

une orthographe phonétique pour les noms libyens, représentent-ils cette lettre soit par *th* (θ), comme dans Thinisa, soit par *s*, comme Polyhistor écrit Samatho,[1] ou par *z*, ainsi qu'Hérodote dans Zégérie, Zaouèces.[2] Dans les langues européennes primitives et en sanscrit l'article s'écrit indifféremment *sa, sâ* et aussi *ta*, avec le neutre *tad*. Le grec, d'après Fick, parait un dérivé de cette forme avec la chute de l'initiale au masculin et au féminin, où l'on a ὁ et ἡ, tandis qu'elle reparait au neutre το et aux autres temps του, της. Dans les langues germaniques on a le gothique *sa, so, thata;* en allemand, *der, die, das;*[3] en anglais, la sifflante *the*. Quand j'aborderai le mécanisme de la formation des langues berbères modernes, je traiterai longuement cette question de l'article. Seulement, dès maintenant il était nécessaire, avec les variations que nous avons constatées dans le cours de ce travail, d'éclaircir cette question.

Il nous suffira pour l'instant de retenir que la forme représentée phonétiquement par *ty* ou *thi* est plus archaïque que la forme *ta* et surtout que la forme grecque ἡ ou dorienne ἁ.

On pourrait me faire le reproche d'appliquer à des mots pélasgiques l'agglutination berbère de l'article, alors que cette habitude n'existait probablement pas chez les Tyrsènes, les Phrygiens ou les Mysiens. A cela, il est aisé de répondre par de nombreux exemples pris parmi les noms de ces peuples et même ceux de l'ancienne Grèce.

Les Étrusques, descendants des Tyrsènes, portaient le double nom de *Rasènes* et de *Tyrsènes* (τοί Ῥασένοι) et une de leurs tribus ceux d'*Osks* et de *Tousks* (Tuscus). Les chefs chez les Athéniens s'intitulaient du nom de *Archon* (Ἄρχων); chez les Étrusques, de celui de *Tarchon;* chez les Hittites, de celui de *Tarchu*.[4] Un peuple navigateur bien connu était nommé *Cares* par les Grecs et *Takariou* par les Égyptiens. Très vraisemblablement *Teucer* et *Teucriens* sont des doublets de *Car* et *Cariens*. Un Mysien, fils d'Hercule et d'Augée, portait le nom de *Telephe :* c'est un autre exemple de l'agglutination de l'article (τ'ἔλαφος). Arrianos de Nicomédie, cité par Stéphane de Byzance, fait dériver le nom de la ville mysienne d'*Abrettène* de celui de la nymphe *Brettia*.[5] Chez les plus anciens auteurs grecs on trouve aussi des exemples de l'agglutination de l'article. Dans sa *Théogénie,* Hésiode écrit le même nom tantôt *Briareos* (vers 817) et *Obriareos* (vers 149); par contre, il appelle *Ileus* le père d'Ajax,[6] qu'Homère et Apollodore nomment *Oïleus*.

(1) Alex. Polyhistor. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 238. Edit. Didot-Müller.
(2) Hérodote, IV, 192.
(3) Fick : *Indo-germ. Woerterbuch*, 2e édit., p. 73 et 192.
(4) Fr. Lenormant : *Les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 274, 275, 310.
(5) Arrianos de Nicomédie. Fragm. 39, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 594.
(6) Hésiode. Fragm. XLVIII.

Cette tendance à l'agglutination de l'article ne persiste pas dans le grec; elle a été la règle dans le libyen, comme elle l'est encore dans le berbère. Aussi, la ville désignée par les Grecs sous le nom de Nysa, et aussi de Nyse en dorien, paraît être la même que les Libyens appelaient Thinisa et Tynis ou Tynes, en reproduisant, comme les auteurs anciens, l'orthographe phonétique.

Laquelle des deux villes de Thinisa ou de Tynes répond à la célèbre Nysa? La question nous semble facile à trancher. Thinisa se trouvait sur l'emplacement du moderne village de Ras-Djebel; par suite, elle était sur le bord de la Méditerranée et non du Triton. De plus, cette ville est dépourvue de port: elle n'a donc pas pu jouer un rôle commercial dans l'antiquité.

La moderne Tunis, qui a conservé à travers les siècles son même nom, paraît être l'antique Nysa. Le lac de Tunis, dont le fond s'est exhaussé, était très vraisemblablement encore navigable à la période tyrsénienne pour les légers bateaux de l'époque.

Les quelques renseignements donnés par Diodore sur Nysa se retrouvent à Tunis. La ville formait alors une presqu'île. Elle était entourée par le lac actuel de Tunis et la sebkha Sedjoumi qui se réunissaient l'un à l'autre par des fonds marécageux.

Ce territoire, selon Diodore, était à bords escarpés, on n'y pénétrait que par un passage étroit nommé Portes-Nyséennes. L'ancienne Nysa se trouvait, en effet, dans ces conditions. Du côté du Sedjoumi, la ville domine encore des falaises. De l'autre côté, la ville primitive, représentée par le quartier de la Casba et celui des souks, n'est encore accessible que par des pentes très raides. Et cependant, le temps et les hommes ont dû les atténuer peu à peu. On peut donc penser qu'autrefois cette partie de la ville était également à pic. La ville n'était donc facilement abordable que par l'arête que forme l'ossature du soulèvement à l'extrémité duquel elle s'élevait. Au niveau de la porte méridionale actuelle de Bab-Gorjani ou, pour plus d'exactitude, au point que traverse aujourd'hui le tunnel du chemin de fer qui va à Bône, cette arête était resserrée. N'est-ce pas ce passage étroit, défendu sans doute par quelque ouvrage fortifié, qui était nommé Portes-Nyséennes?

Le nom autant que les détails topographiques désignent Tunis comme l'ancienne Nysa. C'était aussi la ville que les sémites appelaient Tarchich, attribuant à la capitale le nom de toute la contrée. La réputation de l'importance et de la richesse de cette région, tout autant que le rôle prépondérant attribué par les Grecs à la région du Triton et à la ville de Nysa, paraissent ne pas être une coïncidence fortuite. L'exactitude des renseignements géographiques d'Hérodote reçoit par suite une nouvelle confirmation.

CHAPITRE TROISIÈME

ESSAI SUR LA RÉPARTITION DES PREMIERS COLONS DE SOUCHE EUROPÉENNE DANS L'AFRIQUE DU NORD MOINS LA TUNISIE ACTUELLE

d'après l'onomastique

Les données géographiques si précises fournies par Hérodote ont établi un trait d'union entre les documents mythiques et les sources historiques. En ce qui concerne la Tunisie moderne, nous l'avons vue peuplée de son temps, c'est-à-dire à l'époque phénicienne, par des confédérations que leurs noms permettent tous de rapprocher de tribus connues de la Thrace et de la Phrygie. Les Phéniciens n'occupaient donc alors que quelques points. La population primitive, celle dont les mythes nous ont indiqué l'origine égéenne, demeurait compacte.

Il y a intérêt à rechercher si, soit à l'est, soit à l'ouest, il existe, comme sur le sol tunisien, des traces de ces colons de souche européenne. Pour cette recherche, Hérodote est insuffisant. Il ne connait pas l'ouest. Les Atlantes sont le seul peuple qu'il y cite. Force est donc de recourir à des écrivains plus modernes pour éclairer cette question. Son élucidation a une grande importance. En effet, les groupements de tribus homonymes à celles d'Europe pourront servir à établir de quelle façon s'est répartie la colonisation.

Evidemment, nous n'attribuons pas aux rapprochements de noms que nous aurons à établir une importance exagérée. Pour nous, il ne s'agit là que de simples indications. Cependant, on remarquera que si ces indications sont très multipliées, elles acquerront par cela même une valeur plus considérable. Des auteurs ont rapproché le nom du fleuve américain le Potomac du grec Potamos. L'analogie phonétique de ces deux noms est certainement intéressante, mais ce nom d'allure grecque étant isolé, nul n'oserait soutenir qu'une migration grecque soit jamais venue jusque-là. Si, au contraire, un certain nombre de noms de lieux ou de tribus de la région du Potomac avaient une physionomie grecque ou aryenne, ce serait une indication plus précise. Il serait indiqué pour les chercheurs de suivre cette piste dans les diverses directions qui s'appellent l'archéologie, la linguistique, la céramique, l'anthropologie, etc.

Les rapprochements que nous allons établir auront donc la valeur que nous fixons. D'une part, ils pourront, comme pour la Tunisie, contribuer à la confirmation des données de la légende et de l'histoire. D'autre part, on pourra peut-être en tirer parti comme base de

recherches ultérieures d'ordre linguistique, ethnographique, anthropologique ou archéologique.

On a, en effet, comparé les dénominations géographiques aux strates géologiques. Chacune de celles-ci possède une nature d'éléments, une faune ou une flore qui lui sont spéciales. Grâce à ces caractéristiques, le savant qui les trouve arrive à refaire l'étude de l'évolution du globe aux diverses périodes de son existence. Les strates géographiques sont identiques. Tout peuple migrateur impose aux terres qu'il conquiert des noms tirés de sa langue, tout en laissant subsister nombre des dénominations provenant du ou des premiers occupants. Chaque pays peut servir d'exemple à ce phénomène. A nous en tenir à l'Afrique du Nord, nous pouvons y retrouver :

1° Une strate française encore peu considérable, vu le peu d'intensité de notre colonisation;

2° Une strate arabe;

3° Une strate berbère;

4° Une strate latine, en partie effacée;

5° Une strate phénicienne, à laquelle, selon nous, on a attribué une importance hors de proportion avec la réalité;

6° Une strate thraco-phrygienne provenant de dialectes voisins du grec.

C'est elle que nous allons tenter de mettre en relief par quelques exemples. Les auteurs l'ont systématiquement méconnue. Des écrivains comme Bochart, Movers, etc., ont tenté de ramener au phénicien les mots grecs les moins discutables. D'autres ont trouvé des explications très ingénieuses, mais fort inacceptables, à la présence en Afrique de tant de mots grecs. Citons Tissot, l'un de ces derniers : « La persistance des noms grecs ou traduits du grec en quelques points de l'Afrique s'explique, dit-il, par le fait bien simple que les Romains reçurent des Grecs de Sicile leurs premières informations sur le littoral africain. C'est ainsi que nous avons adopté la nomenclature des pilotes espagnols pour toute la côte du Riff, où il n'existe cependant pas une seule colonie espagnole. En somme, *on peut affirmer, d'une manière absolue,* que les autels des Philènes formaient non pas seulement la frontière des possessions de Cyrène et de Carthage, mais aussi la limite des établissements grecs et phéniciens dans l'Afrique septentrionale. »[1]

Ce que nous avons écrit précédemment montre le cas à tenir de cette affirmation un peu catégorique de l'éminent archéologue. La suite de nos recherches servira de confirmation aux données réunies par nous dans ce mémoire.

Nous avons quelque peu hésité sur l'ordre à suivre dans cet exposé.

(1) Tissot : *La Province romaine d'Afrique*, t. I, p. 429.

Le plus simple est certainement l'ordre géographique. C'est, en effet, celui qui sert de base à notre étude. Mais il est bon aussi de grouper entre eux les noms qui paraissent de même provenance. Nous n'avons eu garde de négliger ce mode de procéder. L'adoption de cet ordre d'exposition a été singulièrement facilitée par ce fait que les noms de même provenance ont, d'une façon générale, l'avantage de se grouper par région. Enfin, il fallait également tenir compte de la chronologie. Nous n'y manquons pas. Notre relevé commence : 1° par les tribus et noms de lieux qui ont leurs similaires en Thrace et en Phrygie; ce sont celles qui paraissent les dernières venues; cette colonisation tyrso-pélasgique nous semble avoir aussi été la plus importante; 2° nous relevons ensuite les noms qui rappellent les peuplades qui, venues de la vallée du Danube, avaient, à l'époque historique, poussé leurs migrations à l'orient de l'Asie Mineure; cet ensemble de peuplades est désigné aujourd'hui sous le nom générique d'Iraniens; 3° le groupe illyro-pélasgique, plus ancien peut-être que le groupe iranien, terminera la série de nos investigations sur les strates géographiques européennes antérieures à l'arrivée des Phéniciens.

§ 1er. — Noms thraco-phrygiens relevés entre l'Egypte et la Petite-Syrte

La première région que l'on rencontrait en partant de l'Egypte se nommait, d'après Scylax, *Marmaride*.(1) Elle s'étendait du territoire égyptien jusqu'à celui des Nasamons, à l'ouest. Strabon appelle aussi cette région *Marmaride*. Ptolémée la désigne par le nom de *Marmarique*. L'appellation de pays des Tahennou, c'est-à-dire des hommes à peau blanche, usitée par les Egyptiens permet de supposer qu'il s'agissait de tribus de souche européenne. Divers noms de la mer Egée paraissent avoir été formés avec le vocable *marmar*. Une cité de Pisidie se nommait *Marmara*.(2) L'île d'Eubée possédait la ville de *Marmarion*. Une mer de la région thraco-phrygienne porte actuellement encore le nom de *Marmara*. Rappelons qu'un des principaux chefs libyens s'est appelé *Mermaïou* (Marmarios ?).

Dans cette région, Ptolémée nomme des *Zygenses* et des *Buzenses*. Il n'est pas audacieux de reconnaître les noms un peu altérés des Zeugis et des Byzantes que nous avons trouvés comme principales populations de l'Afrique propre. Nous rappelons aussi que ces peuples paraissent d'origine thraco-phrygienne.

Les *Asbytes* formaient la population indigène au milieu de laquelle avait été fondée Cyrène. Callimaque, enfant de ce pays, donne sur eux divers renseignements précieux. Dans son hymne à Apollon, il

(1) Scylax : *Périple*, 108. *Geogr. græc. min.*, t. I. Edit. Didot-Müller.
(2) Diodore, XVII, 28.

nous fait savoir que Cyrène avait été fondée en terre des Asbytes, ἐν' Ασϐυστίδι γαίῃ (v. 76). Dans un autre passage (v. 86), il nous apprend que ces Asbytes, ou tout au moins leurs femmes, étaient blondes (ξανθῇσι Λιϐύσσης). Pindare complète ces renseignements. Dans la 5ᵉ *Pythique*, il s'écrie : « Cyrène, ville splendide ! Là vivaient de belliqueux étrangers, les Troyens d'Anténor ». [1] Ces Asbytes blonds étaient donc des Thraco-Phrygiens. Naturellement, le poète les fait descendre des héros célébrés par Homère.

Un écrivain postérieur, né en Afrique, Lysimaque d'Alexandrie, qui vivait à la fin du dernier siècle avant notre ère, a répété cette tradition de la colonisation de la Cyrénaïque par les Troyens. Il l'a même accompagnée de détails vraisemblablement inventés postérieurement. Voici comment il s'exprime : « Glaucos, Acamas, Hippolochos, fils d'Anténor, arrivèrent chez Acamnacès, roi des Libyens. Ils ne voulaient pas se trouver sous le même toit que ceux qui avaient renversé Ilios. Au bout de quelque temps, ils s'installèrent entre Cyrène et la mer, à un endroit qu'ils nommèrent Anténoride. » [2]

Cet ensemble de traditions permet de supposer aux Asbytes une origine phrygienne.

Cette côte passait d'ailleurs pour avoir été colonisée par des Troyens avant l'arrivée des Grecs de Cyrène. Marcianos d'Héraclée cite dans cette région une île de Libye, Laodamantia. On la nommait, dit-il, ainsi en l'honneur de Laomédont, fils de Tros. [3]

Un détail recueilli par un historien maurétanien, Juba, fils du roi Juba, allié de Scipion, rentre dans cet ordre de documents. Diomède, selon lui, à son retour d'Ilion, fut jeté en Afrique par les flots de la mer. Il aborda dans une région gouvernée par le roi Lycos, fils d'Arès (Mars). Selon la coutume de son père, celui-ci avait comme habitude de mettre à mort les étrangers. La fille de Lycos, nommée Callirrhoé, s'éprit d'amour pour Diomède. Elle trahit son père et délivra le prisonnier. [4] Tel est le récit de Juba. Il est intéressant de noter le nom de Lycos porté par un roi libyen : d'une part, les Lyciens ont pris une part importante dans les luttes des peuples de la mer contre l'Egypte ; d'autre part, ce nom se retrouve, comme nous le verrons, chez des Libyens voisins de l'Océan ; enfin, le nom de Callirrhoé n'est pas moins significatif. C'est celui que portait la femme de Car, ancêtre des Cariens, d'après Charax de Pergame. [5] On sait par Stra-

(1) Pindare : *Pythiques*, V, 82-86. Edit. Teubner-Schneidewin, t. I, p. 134.

(2) Lysimaque d'Alexandrie : Νοστοί, fragm. 9. — *Fragm. hist. græc.* Edit. Didot-Müller, t. III, p. 33.

(3) Marcianos : *Epitome des livres de la géographie d'Artemidoros d'Ephèse : Libye*, liv. VII, fragm. 17. *Geogr. græc. min.* Edit. Didot-Müller, t. I, p. 576.

(4) Juba de Maurétanie : *Libye*, liv. III, fragm. 23. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 472. Edit. Didot-Müller.

(5) Charax de Pergame : *Chroniq.*, fragm. 48. Ibid., t. III, p. 644.

bon que les anciens poètes étendaient aux peuples de la Lycie la dénomination de Cariens.[1]

A ces souvenirs, on peut ajouter que l'un des noms d'Arsinoe est *Teuchira,* mot qui rappelle soit les Cariens, soit les Teucriens.

Ce port de Teuchira servait de débouché aux *Cabales,* petite tribu libyenne mentionnée par Hérodote au milieu des Auskhises. Un peuple du même nom habitait l'Asie Mineure. La Cabalie se trouvait entre la Lycie, la Carie, la Phrygie et la Pisidie. Hérodote les décrit sous le nom de Cabales Méoniens. Ils appartenaient donc au groupe mysien.[2] On connait aussi, par Démosthène, le nom d'une ville thrace nommée Kabylé.[3] Ajoutons que le nom de Cabales fait songer à celui de nos modernes Kabyles.

Les *Sinties* (Σίντιες) étaient des Thraces. Originaires de Strymon, ils avaient colonisé Lemnos. Or, en Libye nous retrouvons un peuple portant un nom identique. Strabon l'écrit Σίνται, et Ptolémée Σέντιτες. Selon Ptolémée, ils habitent à l'est des Nasamons.[4] Barth a fait remarquer qu'à leur place vivait une tribu berbère du nom de Sintâne.[5] Ce nom rappelle aussi celui des Gindanes d'Hérodote.

Un autre groupe de tribus libyennes rappelle plus spécialement par son nom l'élément thrace d'Asie. La plus importante parait être celle des Maces (Μάκαι), placés par Hérodote sur les bords du fleuve Cinyps.[6] Scylax leur donne le même habitat. Ptolémée parait leur assigner une position assez voisine. Comme Hérodote, il les énumère à l'ouest des Psylles et leur attribue le nom de Macatoutes. Nous avons eu déjà l'occasion d'interprétrer ce nom. Il signifie les tribus des Maces.[7] Il est probable que cette confédération avait envoyé des tribus dans l'intérieur. En effet, Ptolémée, dans son énumération des tribus de la Libye intérieure, donne divers noms dérivés de celui de Maces; tels sont les Sama*mycies,* les Mi*maces,* les Za*mazies* (comparez avec les *Maxyes* d'Hérodote), les *Macces.*

Vers les sources du Cinyps, Ptolémée signale des *Astacures.*[8] Ce nom peut être rapproché d'Astacos en Bithynie, avec la terminaison *ur* ou *ul* qui marque la filiation. Astacos était située sur la presqu'ile qui, avec la rive européenne, constitue le Bosphore, c'est-à-dire au voisinage de *Byzance,* de *Calchedon* et du fleuve *Psyllis.* Non loin de

(1) Strabon, XIV, p. 655.
(2) Hérodote, VII, 77.
(3) Démosthène, VIII, 44. Edit Baiter-Sauppe (1841-1844).
(4) Ptolémée, liv. IV, 5, p. 279. Edit. Wilberg.
(5) Barth, cité par Vivien de Saint-Martin : *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité.*
(6) Comparez Κίνυψ et Κώνωψ (moustique). Il est probable que le premier nom est une variante du second. Le Cinyps, d'après cela, aurait eu le sens de rivière aux moustiques. Il y a encore en Afrique beaucoup de cours d'eau qui portent ce nom en arabe (*oued En-Namous*).
(7) Voir p. 41-42.
(8) Ptolémée, IV, 3, et IV, 6.

là était le promontoire *Posidion*, nom reproduit par celui de la ville libyenne de *Pisida* (Itinéraire) ou *Pisindon* (Ptolémée), sur la Petite-Syrte.

Le nom d'une autre tribu des bords de la Syrte paraît se rapporter à la Thrace. Je veux parler des *Psylles* d'Hérodote, voisins des Nasamons. Ψύλλοι, en grec, signifie « puces ». Ce nom a peut-être été adapté à des tribus indigènes connues par leur légèreté et leur adresse. Les Psylles passaient même pour d'habiles charmeurs de serpents.(1)

On peut aussi rapprocher du nom des Psylles africains divers noms thraces : en premier lieu, une ville du pays des Thraces Bithyniens, voisine de Tios. Scylax écrit son nom Ψύλλη ou Ψύλλα.(2) Ptolémée l'orthographie Psyllion (Ψύλλιον).(3) On peut comparer aussi Psilon, Ψίλον, nom d'une bouche de l'Ister, qui offre aussi une analogie phonétique.(5) Il y avait un fleuve Psilion Ψίλιον entre la Thynie et la Bithynie.(4)

Le territoire des Psylles s'étendait entre *Hippouacra* et *Charax*. Il est inutile d'insister sur le nom de la première ville : il est purement grec et signifie « les collines du cheval ».

Charax, l'autre localité nommée par Strabon, rappelle une ville du même nom en pays cimmérien. La Chersonèse taurique, la Bithynie et la Petite Arménie possédaient des villes de ce nom. Strabon cite aussi une ville du nom de Charax dans l'île de Cyrnos, ou Corse.(6) Une monnaie de Phrygie porte le nom de *Sio-Charax*. Une localité de Pisidie, Carassos, fournit une variante de ce mot.(7) Ce nom est bien européen. D'après Suidas, Hérodote (8) et Apellas Ponticos, un des frères de Sapho se nommait Charaxos (Χάραξος).(9)

A l'ouest de Charax, on trouvait *Abroton*, port cité dans le Périple, de Scylax,(10) et dans Ephore.(11) Il correspond à Abrotonum, localité de Thrace. Ce mot rappelle aussi Abrettène, ville mysienne.(12) La mère de Thémistocle portait aussi le nom d'Abrotonon.(13) A défaut de noms propres correspondant à celui de la ville libyenne, on pourrait faire observer que Αμβρότος, en grec archaïque, et Αβρότος, en grec moins ancien, est un adjectif ayant le sens d'immortel. Αβρότονον désigne une variété d'armoise (aurone).

(1) Hérodote, IV, 173.
(2) Scylax : *Périple*, 90. *Geogr. græc. min.*, t. I, p. 67. Edit. Didot-Müller.
(3) Liv. V, ch. I, p. 312. Edit. Wilberg.
(4) Arrianos : *Périple du Pont-Euxin. — Geogr. græc. min.*, t. I, p. 397. Ibid.
(5) Domitius Callistratos : *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 354. Edit. Didot-Müller.
(6) Strabon, liv. V, ch. II. Trad. Tardieu, t. I, p. 372.
(7) Strabon, liv. XII, ch. VII, 3.
(8) Hérodote, II, 135.
(9) Apellas Ponticos, fragm. 2. *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 307. Édit. Didot-Müller.
(10) Scylax : *Périple*, 110. *Geogr. græc. min.*, t. I. Edit Didot-Müller.
(11) Ephore, fragm. 96 du liv. V. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 261. Edit. Didot-Müller.
(12) Arrianos de Nicomédie. *Fragm. hist. græc.*, t. III p. 594. Edit. Didot-Müller.
(13) Plutarque : *Vie de Thémistocle*, I.

La ville d'Abroton est appelée Sabratha dans le Stadiasme et dans Ptolémée, Sabrata dans l'Itinéraire d'Antonin et sur la Table de Peutinger. C'est le même nom précédé de l'article *ta* ou *sa*.

§ 2. — Noms thraco-phrygiens relevés entre l'Afrique propre et la Mulucha (Algérie actuelle).

Cette revue des noms de peuplades libyennes rapprochés de ceux de tribus thraco-phrygiennes doit reprendre à l'ouest de la Tunisie. Ce pays, étudié déjà d'après Hérodote, représentait une colonie compacte de tribus de cette provenance.

Les peuples qui occupaient l'orient de l'Algérie actuelle étaient désignés sous le nom générique de *Nomades* (Νομάδες). C'était bien, comme pour les Lotophages, une appellation ethnique locale, et pas un nom de convention. La meilleure preuve est que lorsque les Romains prirent pied en Afrique, leurs écrivains reproduisirent ce mot sous la forme de *Numides*, en figurant la façon de prononcer des indigènes.[1]

Ces Nomades ou Numides se subdivisaient en deux grandes confédérations. L'une occupait le tell de la province actuelle de Constantine, jusque vers Djidjelli; elle portait le nom de *Massyliens*. L'autre partait de ce point et comprenait les peuples de la Kabylie moderne et ceux qui s'étendaient à l'ouest jusqu'au Maroc, au fleuve Malouïa. Elle portait le nom de *Massesyliens*. Au sud de ces peuples, et surtout sur les contreforts de l'Aurès, s'étendait la confédération des *Gétules*.

Un fait remarquable est que les trois confédérations libyennes qui se partageaient le territoire de l'Algérie moderne ont la même finale *yli* ou *uli*. Cette finale est un signe de filiation dont le sens est bien connu: il signifie « fils ». Les inscriptions berbères ont donné Gurs*il* (Insc. 124); Tig*il* (Insc. 126); Rag*il* (Insc. 127); Amgis*il* (Roger, 181); Kis*il* (Faidherbe, 16); Matgous*il* (Insc. 211); Hilg*il* (Insc. 155), etc.[2] Ce terme s'est conservé dans le berbère moderne. *Illi* signifie « fille ».

Le vocable *il*, *oul* paraît d'origine mysienne. En lydien, on trouve Murs*il*-o-s, signifiant « fils de Mursos ». M. Roberston a découvert sur le roc, près de Silsilis (Egypte), une inscription dans un alphabet qu'il croit lydien, où figure le nom de Mrshtul. On peut le traduire par « fils de Mursos », par suite de la présence du suffixe patronymique; *ul*.[3]

Il ne serait pas impossible de le rattacher à la racine grecque φύ

(1) On sait que les Berbères donnent aujourd'hui encore le son *ou* à l'*o*. Ils confondaient aussi et confondent encore les sons *a* et *i*. On trouve par exemple : Ta = τη (article); Mazigh = Mysien (Μύσιχος); Tafousa = φυσις (nature); Akham = οἰκία (maison): Ta-finek = Tafanek; Agelmin = Agelman, etc.

(2) Halevy : *Epigraphie libyque*. Imp. nat., 1875.

(3) Reinach : *Chronique d'Orient*, 1893, t. II, p. 277.

(*bhu* en sanscrit) : naître, engendrer, d'où dérivent entre autres φῦλον, φυλή : tribu, race. *Filius* paraît provenir de la même racine. Les formes mysienne et libyenne *il* et *oul* sont assimilables aux précédentes. Il y a disparition de *f* initial, très fréquente dans ce dernier groupe lin guistique.[1]

Le sens de *yl, il* ou *oul* nettement établi, les noms des trois confédérations situées à l'ouest de la Tunisie s'expliquent. Mass-yli signifierait « les fils des Masa » ou Mysiens; Masses-yli paraît être un doublet du premier. Ce mot rappelle la forme Meschech, attribuée, comme nous l'avons vu précédemment, par les Sémites aux Mysiens. Il peut être aussi rapproché du nom écrit « Maxyes » par Hérodote. Celui-ci avait probablement appris cette appellation d'une source carthaginoise. Il l'a écrite selon la façon de prononcer de ce peuple, en la figurant par des lettres grecques reproduisant des sons à peu près analogues.[2] Maxyes serait pour Maxyles.

Le nom de Gétules répondrait à « fils des Gètes ». C'était donc un peuple de souche thrace. Il ne saurait exister de doute à ce sujet. La principale caractéristique des peuples de Gomer ou Kymriques était une haute taille et une chevelure blonde. Nous avons vu que les Byzantes possédaient ces caractères ethniques. Leurs voisins immédiats, les Gétules, offraient le même aspect. Le témoignage du chef indigène Orthaïas en est une preuve. D'après Procope, au delà des frontières de son commandement (Aourès), on trouvait « une race d'hommes dont la peau n'était pas brune comme celle des Maures, mais blanche, et dont la chevelure était blonde ».[3] A une époque plus moderne, Peysonnel, Shaw, Bruce et surtout Masqueray[4] ont signalé des populations blondes dans l'Aourès. Nous reviendrons sur cette question avec plus de détails quand nous traiterons de l'anthropologie de cette partie de l'Afrique. Il suffit pour le moment d'établir que les Kymris, ou Thraces africains, ressemblaient à ceux de l'Europe.

Les Gétules avaient réduit en servage les premiers possesseurs du sol. Ces populations, de peau brune, étaient désignées sous le nom de Mélanogétules, pour les distinguer de la population dominante à peau blanche. Cette appellation est aussi un indice de la différence de races.

Quant au nom de Gétules, il n'est pas particulier à l'Afrique. Ceux

(1) Les mots berbères provenant d'un mot européen commençant par *f* perdent très fréquemment cette lettre initiale. Nous avons cité *eli* (fille), *fili-a ; imi*, la bouche = φήμη; *ella* (feuille) = φύλλ-ον ; *tehousai* (beauté) = τή φύσις; *aba-oun* (fève) = faba, etc.

(2) On trouve aussi parfois chez quelques écrivains grecs la forme *oures ;* tels sont chez Ptolémée les Motoutoures, les Astacoures (p. 266), les Maccourai (p. 256), les Banioures (p. 257).

(3) Procope : *Guerre vandale*, II, 13. Edit. de Bonn, t. I, p. 466.

(4) Masqueray : *Le djebel Cherchar.* — *Revue africaine*, 1878.

des Kymris qui ont émigré dans la partie occidentale de l'Europe l'y ont aussi transporté à une certaine période. On y trouve en effet une population appelée Gadhel et Gaidheal. Les auteurs latins ont transcrit ce nom sous les formes suivantes, énumérées par Amédée Thierry : Gadhel, Gadhelus, Gadelius, Gædelus, Gaythelus, Gæthulus.[1] Plus tard la dentale *dh* ou *th* s'est adoucie au point de disparaître, et on a eu les formes Gael, Gallus, Gaulois.

Enfin, une tradition très curieuse relevée par Masqueray vient à l'appui de l'assimilation des Gétules aux Gètes. D'après cet observateur, une tribu blonde de l'oued Abdi, dans l'Aourès, prétend descendre d'un nommé Bourk.[2] Or, l'historien des Goths, Jornandès, fait venir ces derniers d'un ancêtre légendaire nommé Berik. Beau coup d'auteurs pensent que la nation des Goths a été formée par les Gètes.

Autre rapprochement : les Nemencha, tribu à fort élément berbère, au nord de l'Aourès, et qui compte des blonds parmi ses membres, passent dans le monde musulman pour avoir une origine germanique.[3] A ce propos, M. E. Vassel veut bien me signaler qu'en arabe l'Allemagne s'appelle *Nemsa.*

Cet ensemble de rapprochements conduit à la conclusion suivante : tant par leurs caractères ethniques que par leur nom, les Gétules peuvent être considérés comme un peuple d'origine thrace ou kymrique.

D'après M. le capitaine Ragot, la Numidie s'arrêtait à l'Aourès ; la Gétulie comprenait ce massif, ainsi que le Mzab et le Djerid.[4] Ptolémée nous apprend qu'elle allait jusqu'à l'Océan, en longeant le sud de la Maurétanie.[5] Les Gétules confinaient donc aux Byzantes d'Hérodote. Il y avait une ligne ininterrompue de peuples de souche thrace sur les plateaux de l'intérieur, tandis que la zone littorale aurait été occupée par des tribus plus particulièrement mysiennes.

A l'époque romaine, la *Tusca,* aujourd'hui oued El-Kebir, constituait, selon Pline, la ligne de démarcation entre la Zeugitane ou Afrique et la Numidie,[6] en d'autres termes entre le pays phrygien ou tyrsène et le pays mysien. Ce nom de Tusca est tout à fait caractéristique : il reproduit le nom des Etrusques, colonie des Tyrsènes en Italie.

La Numidie était séparée de la Maurétanie Césarienne, pays des Massesyliens, par la rivière *Ampsaga* (Pline, Ptolémée) ou *Ampsacus*

(1) A. Thierry : *Histoire des Gaulois*, p. 102 et 103.
(2) Masqueray : *La légende de Bourk ; note sur le djebel Aourès. — Revue africaine.*
(3) Berbrugger : *Revue africaine*, t. IV, p. 65 ; 1859.
(4) Cité dans *l'Algérie romaine*, par Boissière.
(5) Ptolémée, liv. IV, ch. IV. Edit. Wilberg, p. 294.
(6) Pline, V, III.

(Mela). Ce nom rappelle celui de Lampsacos, ville située chez les Mysiens d'Asie Mineure. Le nom du fleuve peut n'être qu'une corruption de celui de la ville. Nous pourrions aussi en rapprocher le nom de la ville de Lambessa ou Lambæsis (Λάμψις, éclat), située dans la même région, mais beaucoup plus au sud.

Quelques auteurs relativement récents, comme Pline et Ptolémée, ont conservé les noms de quelques tribus appartenant aux confédérations des Massyliens et des Massesyliens. Certaines d'entre elles sont vraisemblablement indigènes. Les noms de quelques autres peuvent au contraire donner lieu à des rapprochements avec ceux que l'on trouve sur les bords de la mer Egée.

Tout d'abord, certains nous paraissent composés au moyen du terme *mas, mis* ou *mous,* répondant peut-être aux Masa des Egyptiens ou aux Amazones des mythes, aux Mysoï ou Mousoï des écrivains grecs, mots que nous avons considérés comme des variantes d'une même appellation ethnique.[1] Citons, parmi les tribus de cette catégorie, les *Mis*ulani et les *Mus*uni, voisins du mont Audus.[2]

Le pays des Massesyliens s'étendait du fleuve Ampsaga à l'embouchure de la Mulucha (Malouïa), à l'ouest. Le nom des Massesyliens, nous l'avons vu, paraît être un doublet de celui des Massyliens, prononcé à la façon sémitique. Celui du fleuve Mulucha serait de même origine. Les pays des Massesyliens a porté, à l'époque romaine, le nom de Maurétanie Césarienne. Cette dénomination indique la présence d'un certain nombre de tribus à peau brune, appartenant sans doute aux races primitives du pays. Les Berbères leur donnaient le nom générique de Mauroï, Mauri (noirs). Pline affirmait que les noms de leurs villes ou tribus étaient « imprononçables » *ineffabilia.*[3] Ces Maures se différenciaient donc des Berbères.

Sur vingt-cinq tribus nommées par Ptolémée dans la Maurétanie Césarienne, j'en relève sept dont le nom est composé avec l'ethnique *mas, mac* ou *mous.* Ce sont : les *Mas*sesyliens, les *Maz*ices, les *Mac*husii, les *Mac*churebi, les *Mac*curæ, les Coeda*mus*ii et les Mac*mus*ii.

Parmi ces tribus, celle des Macurèbes (Pline) ou Macchurèbes (Ptolémée) paraît avoir joué un certain rôle dans l'histoire des Berbères. M. Berbrugger les assimile à la puissante tribu des Aoureba. D'après lui, c'était une tribu noble. Elle avait sans doute fourni des rois au pays. En effet, Iol, devenu plus tard Julia Cœsarea, aujourd'hui Cherchell, s'élevait sur son territoire. On y trouvait aussi la sépulture des rois de Maurétanie, aujourd'hui le Kbour-er-Roumia (le tombeau de la Chrétienne).[4] Cette situation privilégiée à l'époque romaine avait

(1) Voy. p. 73-74.
(2) PTOLÉMÉE : *Géog.*, liv. IV, ch. III, p. 266. Edit. Wilberg.
(3) PLINE : *Hist. Nat.*, V, ch. I, p. 240.
(4) BERBRUGGER : *Archéologie des environs d'Icosium. — Revue africaine,* t. V, p. 134 et 135.

persisté dans cette tribu jusqu'à l'invasion arabe. Le grand chef des Berbères qui lutta contre celle-ci, Koceila, était un Aoureba. Enfin, selon Ibn Khaldoun et les généalogistes berbères, les Aoureba descendaient de Aoureb, fils de Branes, c'est-à-dire étaient des Mazigh ou Mysiens.(1) Tissot assimile les Macchurèbes aux Maghraoua.(2)

Une tribu berbère de l'Algérie, les *Mouzaïa,* paraît porter encore le nom des Mysiens. En effet, Mouzaïa semble une variante du nom des Mysiens, Μύσαιος. Ils se disent originaires du Maroc.(3)

Outre les noms rappelant les Mysiens, on en rencontre quelques autres relevant aussi de l'Asie Mineure. La rivière qui se jette à Tabarca avait sur sa rive gauche une peuplade que Ptolémée nomme Mideni et Ephore, *Myndones.* Le dernier nom était porté par un centre carien.

A l'extrémité occidentale du pays des Numides, le nom des *Herpeditani* est composé dans sa première partie comme celui d'Harpasos, soit de Carie, soit d'Arménie, et dans sa seconde du suffixe *itan,* usité en Afrique pour former les noms de tribus.

Mac-Carthy place les Herpeditani le long du littoral, entre la Malouïa et la Tafna. Leur territoire est habité encore par des Berbères Leurs principales tribus sont celles des Beni-Isnassen.(4)

Voici, à titre de renseignements, la description des Berbères des monts Trarza vivant sur l'ancien territoire des Herpeditani. Elle a été faite par M. Velain : « C'étaient des hommes de haute taille, très musclés; leur front assez large était beaucoup moins fuyant que celui des Arabes; leur nez droit, avec le teint peu foncé; trois d'entre eux avaient les cheveux d'un blond ardent tirant sur le roux. Les femmes surtout étaient tout à fait remarquables : elles étaient également grandes, avec une chevelure fine et épaisse, d'un blond doré ou pâle. Leurs yeux étaient bleus, très ouverts, avec des sourcils fins et presque horizontaux; leur jambe fine, terminée par un pied proportionnellement petit. Sous d'autres vêtements que ceux qui les recouvraient, il eût été assurément difficile de les distinguer de nos plus beaux types du nord..... » Parlant des Beni-Isnassen, l'auteur ajoute : « J'ai rêmarqué au milieu d'eux les mêmes types blonds qui m'avaient tant frappé dans la vallée de l'oued Enhamed.(5) »

Nous empiétons sur l'étude anthropologique de ces anciens colons de souche européenne. Il nous semble avantageux cependant de faire ressortir la coïncidence de noms et de conformation de ces tri-

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 286. Traduction de Slane.
(2) Tissot : *Géogr. comparée de la Province Romaine d'Afrique,* t. I, p. 452.
(3) Pharaon : *Les Mouzaïa. — Revue africaine,* t. I, p. 305.
(4) Mac-Carthy : *Africa romana. — Revue africaine,* t. I.
(5) Velain : *Observations anthropométriques faites sur le littoral algérien. — Bull. Soc. Anth. Paris,* 1874, p. 125-126.

bus. Mieux vaut s'exposer à des redites que de laisser subsister des points obscurs.

Quelques noms de villes compléteront ces renseignements. La capitale des Massesyliens, *Siga*, rappelle le cap et la ville de Sigée (Sigeion) en Troade. *Camarata*, vers Rachgoun, parait signifier la ville aux maisons voûtées. C'est là un type de construction conservé par beaucoup de Berbères. Nedroma se nommait *Kalama* (les chaumes), et Tlemcen *Kala* (la belle). *Astacilis*, vers la moderne Sidi-bel-Abbès, reproduisait le nom d'Astacos, avec la désinence locale destinée à marquer la filiation. Nous avons déjà rencontré ce mot chez une tribu de la Libye orientale.

Tandis que tant à l'est qu'à l'ouest nous avons vu le littoral occupé par des tribus ayant des homonymes en Asie Mineure, l'arrière-terre renfermedes peuples aux noms analogues à ceux de la Thrace. Rappelons que nous avons signalé déjà les Byzantes au sud des Zaouèces ou Phrygiens; les Gétules au sud des Massyliens; au sud des Massesyliens, on trouve deux tribus au nom thrace ou cimmérien : les *Dryites* d'une part, les *Tolotes* d'autre part. Particularité à noter, ces deux tribus, comme d'ailleurs les Gétules, avaient aussi des homonymes chez les Kymriques de la Gaule.

Mac-Carthy a signalé, avec étonnement, l'analogie du nom des Dryites avec celui des Druides. « Il peut paraître étrange, dit-il, de voir une tribu massesylienne porter un tel nom, mais il est probable que les Romains d'abord et Ptolémée ensuite n'ont fait que traduire leur nom indigène, ainsi que cela s'est fait pour quelques autres peuples de l'Afrique. Ou bien, y avait-il eu quelque jour une immigration de Celtes de l'Espagne en Maurétanie, et un groupe plus ou moins considérable d'entre eux était-il venu représenter sur cette terre d'Afrique ce grand peuple qui couvrait toute l'Europe occidentale? »[1]

Le même auteur ajoute, en note, qu'un peuple établi en Maurétanie Tingitane, à la même hauteur que les Dryites, a son nom écrit Nektibères par Ptolémée. Mac-Carthy se demande s'il ne faudrait pas rectifier par Celtibères?

A ces rapprochements du savant archéologue, on peut ajouter que plusieurs tribus égéennes avaient leur nom composé au moyen du vocable *dry* (δρύς, chêne). Il ne différait que par la finale. Tels étaient les Dryopes des environs d'Abydos, en Troade;[2] tels d'autres Dryopes d'Acarnanie, fixés aux environs d'Ambracie,[3] au voisinage des Dolopes, dont nous retrouverons des représentants en Libye.

Les Dryites, selon Mac-Carthy, habitaient le massif montagneux de

(1) Mac-Carthy : *Algeria romana*. — *Revue africaine*, t. I, p. 355.
(2) Strabon, liv. XIII; Hérodote, I, 146.
(3) Scylax : *Périple*, 32. *Géogr. græc. min.*, t. I, p. 85.

la moderne Tlemcen. La partie des hauts plateaux qui s'étendait au sud de ces montagnes formait le territoire des Tolotes. Ce nom rappelle celui des Tolosates de Gaule.

Voilà, en résumé, trois peuples libyens, les Gétules, les Dryites, les Tolotes, qui avaient leurs homonymes en Gaule. On pourrait y ajouter les Massyliens. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que des rois maurétaniens aient pu s'appeler Bocchus, comme plusieurs chefs kymriques de l'histoire.

§ 3. — Noms thraco-phrygiens relevés dans la Maurétanie Tingitane (Maroc actuel)

L'intérieur et surtout les côtes de la Maurétanie Tingitane paraissent avoir reçu une fort importante colonisation thraco-phrygienne.

Des *Mazices* (ou Mysiens) habitaient le Riff actuel. Selon Ptolémée, ils avaient pour voisins des *Verbeikes* (Οὐερβείκαι). Ce nom peut être rapproché de celui des Berbères (ou Phrygiens) ou des Bebrykes, peuple soit du Caucase, soit de l'Asie Mineure.

Des *Cauniens* (Καῦνοι) confinaient au sud ces Verbeikes. Ce nom rappelle celui de Caunos, ville carienne, en même temps que les Cauniens. Ces derniers passaient pour une des plus anciennes tribus égéennes. Il y en avait en Asie Mineure et aussi en Crète.[1] Leur langue était apparentée au carien.[2] Rappelons que Corippus nomme dans l'est de l'Afrique une autre tribu de Cauniens vers le mont Agalumnus.[3]

Les *Bacuates* étaient voisins des Cauniens de Tingitane. Nous ferons remarquer que leur nom paraît rappeler celui du dieu national des Thraces. Un autre peuple cité par Ptolémée vers l'Egypte portait un nom plus caractéristique encore : celui de *Iobacchi*. Enfin, cette tribu de Tingitane était proche de celle des *Zegrenses*, qui rappelle aussi celui de Zagréus, surnom de la même divinité. Nous nous bornons à signaler ces coïncidences. Quand nous étudierons le panthéon libyen, nous examinerons en quoi elles peuvent paraître justes ou non. M. Berbrugger assimile ces Bacuates aux Barghouata.[4]

Les périples de Scylax[5] et de Hannon,[6] quelques fragments de Stéphane de Byzance[7] et la géographie de Ptolémée[8] permettent d'affirmer que les Cariens ou Teucriens paraissent jouer le plus grand rôle dans la colonisation du littoral océanique de l'Afrique. La ville

(1) Ptolémée, liv. IV, ch. I, p. 251. Edit. Wilberg.
(2) Hérodote, liv. I, 171, 172.
(3) Corippus : *Johannide*, II, v. 66.
(4) Berbrugger : *Antiquités du cercle de Ténès. — Revue africaine*, t. II, p. 12.
(5) Scylax : *Périple*, 112. *Geogr. græc. min.*, t. I, p. 91. Edit. Didot-Müller.
(6) Hannon : *Périple*, 4-8. Ibid., t. I, p. 6 et 93.
(7) Stéphane de Byzance : *Fragm. hist. græc.*, t. IV. Ibid.
(8) Ptolémée : *Géogr.*, liv. IV, ch. I, p. 251-253. Edit. Wilberg.

dont on partait au niveau des Colonnes-d'Hercule se nommait Tingis (Τίγγις). Ce mot peut s'expliquer par le grec Τέναγος, Τέναγιτις. Il signifie « la lagune ». Le berbère *tinja* a conservé le même sens.

En sortant des Colonnes-d'Hercule, on rencontrait le cap de *Cotès* ou de *Cotis* (Κώτης), d'après Scylax. Ce nom se prononce comme celui de Cotys, fils de Manès, ancêtre des Lydiens et des Tyrsènes (Hérodote). Nous avons antérieurement reproduit le mythe de leur émigration à l'Occident.

Au fond du golfe, une ville se nommait *Pontion* (Ποντιών). Le sens de ce mot paraît être « la cité maritime ». Aux abords de celle-ci était le lac de *Céphésias* ou *Kiphisias* (Κηφησίας). Ce mot rappelle le fleuve Céphise des environs d'Athènes (Κηφισσία). La légende plaçait sur le lac libyen des oiseaux méléagrides qui ne se rencontraient nulle part ailleurs.

Pline a repris la légende rapportée par Scylax en ces termes : « Vers la mer Atlantique, se trouve le lac Céphésias. Les Maures le nomment *Electrum*. Le sol surchauffé par le soleil y laisse couler l'electrum. Mnaseas appelle cet endroit de l'Afrique *Sicyone*, et *Crathis*(1) le fleuve qui, sortant du lac, se jette dans l'Océan. Des oiseaux y vivent. On les appelle des *Méléagrides* et des *Pénélopes* ».(2) Si nous avons signalé le nom de Céphésias en Attique, on peut rappeler que l'Arcadie possédait un fleuve Crathis. Il y avait deux fleuves de ce nom dans le sud de l'Italie,(3) vers Sybaris et vers Thurium, et un en Sicile.(4) Sicyone, de Grèce, est assez connue pour que nous n'insistions pas plus sur ce nom que sur ceux de Méléagre et de Pénélope. Cet ensemble de noms laisse peu de doutes sur la présence d'une colonie venue de la mer Egée en cet endroit. Grâce à Pline, nous y retrouvons la tradition du mythe de Méléagre et celui de l'*electrum*, attribué auparavant aux peuples de l'extrême-nord.

Le promontoire que l'on rencontrait plus loin était consacré à Hermès (Hannon, Scylax), divinité pélasgique.

Puis venait le fleuve *Anidès* (Ἀνίδης), sortant d'un grand lac. Polybe, d'après Pline, nomme ce fleuve Anatis.

Le fleuve succédant au précédent était le *Lixos* (Λίξος). D'un côté s'élevait une ville libyenne et de l'autre une ville phénicienne. D'après les traces d'éléments phrygiens et cariens que nous avons notées, il y a grandes chances pour que le nom de Lixos ne soit pas phénicien. Le nom actuel du fleuve constitue un argument en faveur de cette manière de voir. En effet, *Loukos* ressemble beaucoup au nom reproduit par les Egyptiens sous les formes de Leka, Likou, et par

(1) Scylax nomme ce fleuve Krabis (Κράβις).
(2) Pline : *Hist. Nat.*, XXXVII, ii.
(3) Scymos de Chio : *Periegesis*, v. 340. *Geogr. græc. min.*, t. I.
(4) Eustathe : *Commentaires*, 414. *Geogr. græc. min.*, t. I, p. 293.

les Grecs sous celles de Lycos ou Loukos. Rappelons qu'en Asie Mineure, il n'y avait pas moins de quatre fleuves du nom de Lycos.

Deux jours de navigation après les Colonnes d'Hercule, on trouvait la ville de *Thymiatéria* (Scylax,[1] Etienne de Byzance[2]) ou *Thymiatérion* (Hannon[3]). Ce nom grec signifie « encensoir ».

On arrivait ensuite au cap *Soleis*. Ce nom reproduit celui du Solleis, fleuve de la Troade,[4] ou encore du fleuve Selleis, en Elide.[5] Sur ce promontoire se dressait un temple de Poseidon, le dieu national des Cariens. « Cette région de la Libye, dit Scylax, est une contrée d'un grand renom et l'objet d'une profonde vénération. » Un autel consacré à Apollon était orné d'images représentant des hommes, des lions et des dauphins. Dédale passait pour en être l'auteur. Ces détails expliquent, d'une part, le nom de la ville de Thymiatérion (encensoir); d'autre part, ils indiquent, sous le nom de Dédale, une fondation d'origine pélasgique.

Vers ce promontoire de Soleis se trouvait la montagne *du Soleil* (Ἡλίου ὄρος). Ptolémée nomme ensuite un port *myso-carien* (Μυσοκάρας λιμήν).[6]

Non loin du port myso-carien, un peu au sud, Ptolémée cite la ville de *Ta-musiga*.[7] Ce nom paraît, en dialecte libyen, signifier « la mysienne » (Ta-musiga pour τη μυσίκη). Les rapprochements établis précédemment sont justifiés par l'abondance des noms identiques à ceux d'Asie Mineure que nous relevons si nombreux en Libye.

En descendant vers le sud, la première ville que l'on rencontrait s'appelait « le *Rempart carien* » (Καρικόν τεῖχος),[8] d'après Hannon. Il est à remarquer que cette ville existait déjà lors du passage de Hannon. Ce n'était donc pas une colonie carthaginoise. Il s'agissait encore d'une population fixée antérieurement à l'arrivée des Phéniciens. Ephore connaissait aussi le rempart carien.[9]

La ville que l'on trouvait après portait le nom de *Gytte* (Γύττη).

Puis venaient les villes de *Acra* et *Melitta*. Il est inutile d'insister sur ces noms essentiellement grecs, signifiant « les caps, les collines » et « l'abeille ».

On parvenait ensuite à *Arambys*. Movers pense que ce mot était

(1) Scylax : *Périple*, 112. *Geogr. græc. min.*, t. I, p. 92.

(2) Stéphane de Byzance : *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 306 et seq.

(3) Hannon : *Périple*, 2. *Géogr. græc. min.*, t. I, p. 2.

(4) Homère : *Iliade*, II, v. 659.

(5) Strabon, liv. VII. Trad. Tardieu, p. 61.

(6) Le même auteur nomme en Mysie des Myso-Macédoniens. Liv. V, ch. II, p. 319. Edition Wilberg.

(7) Ptolémée, IV, I, p. 210 Edit. Wilberg; 1113.

(8) Dans le mot teichos (τεῖχος), il faut probablement retrouver le mot écrit Sig, ayant la même consonnance et le même sens. Les formes de Thiges, Thigibba, Thigisis, etc., seraient la transcription en lettres romaines du vocable grec Teichos.

(9) Ephore, fragm. 96, liv. V. *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 261.

pour Carambys (Κάραμβυς). Le K aurait disparu ou été omis.[1] Cette manière de voir nous paraît plausible, pour deux raisons principales. La première est que Scylax a nommé vers cette région un fleuve *Crabis*, à la place du *Crathis* des autres auteurs. Il est très vraisemblable qu'il aura confondu ensemble le nom du fleuve avec celui de la ville Carambys. En outre, il est encore très fréquent de constater dans les dialectes berbères la disparition de la gutturale initiale.[2]

Dans ces conditions, ce nom paraît provenir de la présence des Cariens en ce lieu : Car-ambys. Il y avait une Carambis en Paphlagonie, que Scylax donne comme colonie grecque.[3] Un cap, dans le Pont, portait ce même nom. Il était dans une région où la présence des Cariens est connue.

Le fleuve *Subur*, qui, selon Ptolémée, traversait le territoire des Gétules voisins de l'Océan, a un nom qui a été rapproché de celui du Sybaris, fleuve de la Grande Grèce.

Vers cette région carienne, Ptolémée place des *Autolalæ* (Αὐτολάλαι), des *Sirangæ* (Σιράγγαι), des *Mausoles* (Μαύσωλοι) qui habitaient les monts Mandros[4]. Nous relèverons le mot de Mausoles. Ce nom était essentiellement carien. Il a été porté par un roi célèbre en Carie. Quelques commentateurs ont même tendance à considérer Mausole comme synonyme de Carien. Ces Mausoles libyens possédaient le port de *Bagaza*, mot que l'on peut rapprocher de Bargaza (Βάργαζα),[5] port carien d'Asie Mineure au fond du golfe de Cos. Mandros ou Mandras était une divinité carienne. Un roi des Bebryces, cité par Plutarque, s'appelait Mandron. Ce nom se retrouve, d'après Letronne, dans divers lieux où ces peuples ont émigré.[6] Une peuplade décrite par Ptolémée dans cette région porte aussi le nom de Mandores.

Les Autolales dépendraient des Gétules. S'agirait-il de peuplades indigènes parlant un dialecte spécial, devenues serves des Gétules, placés au sud de celles-ci par Ptolémée ?

Le dernier peuple signalé par Hannon, avant les Ethiopiens, est nommé *Lixites*. Ils vivent vers le grand fleuve Lixos. Les auteurs ont assimilé celui-ci à l'oued Draâ. Quant aux Lixites, on peut les rapprocher de ceux qui ont été décrits plus au nord par Scylax, c'est-à-dire à des Lyciens. Ces derniers Lixites se comprenaient avec les matelots d'Hannon et pouvaient lui fournir des interprètes connaissant la langue des Ethiopiens.

(1) Movers, p. 552.
(2) Kel (agriculteur) = Hol ; Akalen (Ghat) : les gens = Ahel (touareg du sud); Ichi, Oggi (zenaga) : cheval = Aïs ; Kim (kabyle) : s'asseoir = hama (zenaga).
(3) Scylax : *Périple*, 90. *Geogr. græc. min.*, t. I, p. 66.
(4) Ptolémée, IV, vi, p. 295. Edit. Wilberg.
(5) Ptolémée, V, 2, p. 320. Trad. Wilberg,
(6) Letronne : *Journal des Savants*, p. 112 ; 1846.

§ 4. — Noms iraniens relevés en Libye

Les noms de certaines tribus libyennes se rapprochent de ceux des tribus iraniennes. On aurait tort de négliger ces assonances. Comme celles que nous venons de passer en revue, elles présentent leur intérêt. En effet, il peut être intéressant de trouver des documents empruntés à l'onomastique susceptibles de confirmer ou de préciser la légende un peu vague des compagnons d'Hercule conservée par Salluste. Ce soi-disant Hercule commandait une armée où dominaient les Mèdes, les Perses et les Arméniens. En d'autres termes, il s'agissait des tribus iraniennes. C'est par l'Espagne que cette émigration était arrivée. Notons, à ce sujet, que Terentius Varron, cité par Pline, mentionne des Perses parmi les colonisateurs de l'Hispanie.[1] Son centre de colonisation et de rayonnement devait donc correspondre au Maroc actuel.

Or, il ne paraît pas hors de propos de faire quelques remarques sur l'Hercule libyen d'Hiempsal et de Salluste, qu'il ne faut pas confondre avec l'Héraclès hellénique. La plus importante est que le point colonisé par lui est précisément celui où les traditions grecques plaçaient le royaume d'Atlas. De plus, les mythographes, rappelons-le, faisaient d'Atlas un frère de Prométhée. La légende de Prométhée se réfère à la région du Caucase, pays essentiellement iranien. Cette fraternité de Prométhée et d'Atlas, symbolisant chacun un groupe de population, n'indiquerait-elle pas une intime parenté entre ces groupes, malgré la distance ? En tout cas, on peut se demander si l'Hercule de Salluste et l'Atlas des Grecs ne sont pas un seul et même héros éponyme.

Le siège du royaume d'Atlas était l'ensemble de montagnes du Maroc, auxquelles les Européens conservent encore le même nom. Placé au sommet de la plus haute, lui-même passait pour soutenir le ciel. C'est donc de ce côté qu'il faut surtout rechercher les populations iraniennes.

Disons tout d'abord que le nom de l'Atlas, comme celui de l'Aurès, se retrouve en Europe. Hérodote désigne l'Atlas et l'Auras comme deux grandes rivières sortant de l'Hémos.[2] Chez les anciens, il y a souvent confusion entre les noms des fleuves et ceux des montagnes. Les mêmes racines servent à les former. Cette constatation permet de supposer que les tribus iraniennes ont envoyé des essaims en Afrique avant de pousser leur marche vers l'Orient. Elles habitaient encore à cette époque sur les bords du Danube.

On peut suivre la migration depuis les côtes libyennes vers l'intérieur. En effet, Juba fait débarquer Hercule à Tingis (Tanger). Cette

(1) PLINE : *Hist. naturelle*, III, ch. III. Texte et traduction de Littré, 1848, p. 145.
(2) HÉRODOTE, liv. IV, 49.

ville avait reçu ce nom de Tingis, femme d'Antée. Après la mort de ce héros, Hercule épousa sa veuve. Un fils naquit de cette union. Juba l'appelle Sophax; il fut père de Diodoros.[1] Al. Polyhistor lui attribue le nom de Didor. Son fils se serait appelé Sophon.[2] Ce sont les mêmes noms avec interversion de l'ordre de parenté. Cette généalogie parait être restée dans les traditions populaires locales. En effet, un chroniqueur arabe, Ibn Coteïba, attribue comme ancêtre aux Berbères un certain Sefek. M. Olivier a assimilé très justement ce nom au Sophon de Polyhistor.[3]

La tribu royale qui fournit les rois de Maurétanie se prétendait issue d'Hercule et de Tingis. C'est pour cette raison que Juba II se faisait représenter sur ses médailles et ses statues sous les formes de son ancêtre, avec la massue et la peau de lion, ainsi que les fouilles faites à Cherchell ont permis de le constater.[4]

D'après Juba, une tribu du centre du Maroc, celle des *Sophaces*, prétendait à la même origine. Elle serait issue de Sophax ou Sophon. Les *Sophucei* de Ptolémée ont été identifiés avec cette tribu.[5]

L'ancienne capitale de Juba, *Iol* (Cherchell), rappelle le nom de Iolaus, neveu et compagnon d'Hercule.[6] Une inscription d'Altiburos montre que le souvenir de Iolaus s'était conservé en Afrique, où il recevait des honneurs divins.[7]

Une autre tradition concernant *Icosium* (Alger) a trait à l'expédition d'Hercule : « Selon Caïus Julius Solinus, Hercule libyen passant à cet endroit, celui où s'éleva Icosium, fut abandonné par vingt hommes de sa suite, qui y choisirent un emplacement pour bâtir une ville. Ne voulant pas que nul d'entre eux pût se glorifier d'avoir imposé son nom à la cité nouvelle, ils donnèrent à celle-ci une désignation qui rappelait seulement le nombre de ses fondateurs. Or, comme vingt se dit Eikosi (εἴκοσι) en grec, ce fut, dit-on, l'origine du mot Icosion, devenu plus tard Icosium. »[8]

Les compagnons de l'Hercule libyen étaient des Perses, des Mèdes et des Arméniens.

Le principal rôle parait avoir appartenu aux Perses. La dynastie royale de Numidie en serait provenue, d'après les livres d'Hiempsal. Cette origine expliquerait, entre autres, le nom purement persan

(1) JUBA : *Histoire romaine*, liv. II, fragm. 19. — *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 471. Edit. Didot-Müller.

(2) AL. POLYHISTOR, fragm. 7. — *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 214. Edit. Didot-Müller.

(3) OLIVIER : *Recherches sur l'origine des Berbères.* — *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, nº 5 ; 1868.

(4) DE LHOTELLERIE : *Notice sur une tête en marbre diademee.* — *Revue Africaine*, 1857, t. I, p. 251-252.

(5) PTOLÉMÉE : *Géogr.*, liv. IV, ch. VI. Edit. Wilberg, p. 295.

(6) DIODORE, IV, 24. Trad. Hœfer, t. I, p. 285.

(7) BERGER : *Journal asiatique* : 1887, p. 457-471.

(8) BERBRUGGER : *Archéologie des environs d'Icosium.* — *Revue Africaine*, t. V, p. 134 et seq.

d'Archobarzanès, petit-fils de Syphax, roi des Massessyliens à l'époque de la seconde guerre punique.

On peut aussi faire à ce sujet un rapprochement curieux. D'après Sabin Berthelot, dans le dialecte canariote, apparenté au berbère, comme on le sait, le roi est appelé *Achemencey*.(1) Or, la famille des Achéménides a fourni à la Perse de nombreux et illustres monarques. Son fondateur se nommait Akhamanish. L'expression canariote défigure moins le terme persan que la transcription grecque.

Le même nom se trouve à l'est de l'Afrique du Nord. Ptolémée mentionne en effet, au sud du mont Ousselet, la tribu des Achaimènes (Ἀχαιμενεῖς). C'est encore une reproduction très fidèle du mot persan Akhamanish.

Nous pouvons ajouter que les linguistes considèrent comme purement aryen le nom des Achemènes.(2)

Pour continuer ce qui touche aux Perses, nous rappellerons que les anciens assimilaient la tribu libyenne des *Pharusii* à ce peuple. Pline dit : « Les Pharusii, qui jadis étaient des Perses ».(3) Ces Pharusii habitaient un territoire situé au sud de l'oued Draâ, probablement le grand fleuve Lixos du périple d'Hannon. Il correspond à peu près au pays marocain actuel de Soûs. Ptolémée plaçait au nord du mont Sagapola un autre peuple, les *Phraourousii*.(4) On peut se demander s'il n'y a pas là une variante du nom de Pharusii. Ils étaient voisins des Sophoucaeï ou Sophaces, descendants d'Hercule.

M. Tauxier relève dans l'onomastique algérienne le mont *Phraoureson* comme témoin de l'installation de ces Phraourousii dans la province de Titteri.(5) C'est possible. Nous ferons cependant remarquer que le mot grec φρούρησις, que l'on peut reconnaître dans le terme berbère, signifie « la défense ». Aussi, aurions-nous plutôt tendance à rapprocher Phraoureson de Ta-phroura (Sfax).

On a vu aussi dans les Kabyles *Aït-Fraoucen* des descendants des Pharusii et, par suite, des Perses. D'après des traditions recueillies par M. A. Meyer au début de l'occupation de la Kabylie, les indigènes se disaient d'origine arabe. Trois tribus seulement faisaient exception et se prétendaient originaires de la Perse ; c'étaient : 1° les *Aït-Fraoucen*. Ils seraient venus à Djemâ-es-Saharidj sous la direction d'un chef nommé Djalout. Il s'agit de Goliath, l'Hercule berbère. Nous avons longuement parlé de celui-ci à propos de l'étude des documents géographiques d'origine sémitique ; 2° les *Beni-Idjer* ; 3° les

(1) *Ethnographie Canarienne*. — *Bullet. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, 1874, p. 117.
(2) Oppert : *Les peuples et la langue des Mèdes*, p. 20.
(3) Pline : *Histoire naturelle*, v. 108 : « Pharusii, quondam Persae. »
(4) Ptolémée, IV, ch. VI, p. 295. Edit. Wilberg.
(5) Tauxier : *Etude sur les migrations des tribus berbères avant l'islamisme*. — *Revue Africaine*, t. VI, 862, p. 455.

Beni-R'obri.(1) Non loin de ces Fraoucen, entre Dellys et le Djurdjura, on trouve des Guechtoula ou Gétules. (2)

Ces renseignements cadrent assez bien avec le récit des livres d'Hiempsal, conservé par Salluste. Pour lui, les Perses furent les plus puissants parmi les peuples venus avec la migration héraclide. Ce groupe, devenu nombreux, avait essaimé à l'est jusque vers Carthage. Quant au territoire primitif des Perses, nous le retrouvons, comme le dit Salluste, beaucoup plus près de l'Océan. Les Pharusii en étaient, en effet, très voisins. Ptolémée place dans leur voisinage des Gétules. C'est avec eux qu'ils se croisèrent, selon Salluste, pour former la race des Numides, conquérants du nord de l'Afrique jusque vers Carthage. A ce sujet, il est intéressant de faire remarquer que la plupart des tribus berbères qui ne se croient pas autochtones prétendent tirer leur origine d'émigrés venus du Maroc et spécialement de la seguiet El-Hamra (région de l'oued Draâ).

Les Mèdes, d'après Salluste, corrompirent leur nom en celui de *Maures*. Cette explication n'est pas plausible. Ces Mèdes se trouvèrent, sans doute, en contact avec des tribus de race très brune : les peuples d'origine phrygienne désignèrent ces dernières sous le nom de Maures (Μαῦροι, noirs). Quelle que soit l'étymologie, il n'en paraît pas moins résulter de la localisation de Salluste que les Mèdes occupaient le territoire appelé depuis Maurétanie.

Les documents grecs ou latins ne nous ont pas conservé d'autres traces des Mèdes. Les anciens chroniqueurs musulmans nous ont fourni des assonances sur une puissante tribu fixée sur un territoire correspondant à l'ancien domaine des Maures et des Mèdes. C'est la tribu des *Masmouda*. Comme nous avons eu l'occasion de le noter déjà, ce nom paraît signifier « les fils des Mèdes ». Le préfixe *mas* serait plus ancien que le suffixe de filiation *ul*, que nous avons vu former le nom des Gétules.

Ces Masmouda sont considérés par tous les auteurs comme une des plus anciennes races berbères. Selon Ibn Khaldoun, ils formaient une des sept branches de Branès.(3) Quand les armées arabes parvinrent au Deren (Atlas), ce pays, d'après Bou Ras, était occupé par les Masmouda.(4) Leurs voisins et ennemis étaient les *Barghouata*, que nous avons vus être les anciens *Baquates*.(5) Ces Barghouata appartenaient à la race de Gomer. En d'autres termes, ils étaient de

(1) Alph. Meyer. *Revue Africaine*, t. III, p. 365, 367 ; 1858.

(2) Vivien de Saint-Martin : *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 128.

(3) Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères*. Trad. de Slane, t. I, p. 196.

(4) Bou Ras, historien inédit de l'Afrique septentrionale, traduction de Gorguos. — *Revue Africaine*, t. V, p. 211.

(5) Curette : *Origine et migration des principales tribus de l'Algérie*, p. 50, et aussi Berbrugger et Tauxier, loc. cit.

souche thrace. La différence d'origine entre les deux confédérations suffit jusqu'à un certain point pour expliquer leur inimitié.

Ptolémée donne le nom d'une tribu de Medènes (Μεδηνοί), à l'est du Maroc.

Une tribu berbère de la famille des Senhadja, celle des *Medâça*, portait un nom voisin de celui des Mèdes.(1)

Le nom des Mèdes paraît se retrouver à l'est, dans celui de la ville de *Madauros*. Ce mot se prononçait Mada-ouros. Son sens en grec serait celui de « l'observatoire des Mèdes ». Le sanscrit *var*, le zend *var*, ont également le sens de découvrir, observer. Cette explication est très plausible; ce qui la rend plus acceptable encore, c'est la description suivante du lieu: « *Elle était bâtie sur une hauteur*..... L'emplacement de ces ruines se trouve au milieu du pays des Oulad-Khiar, fraction des Hanencha, dans une contrée parfaitement saine, *dominant la vallée de la Medjerda*, etc.(2) »

Au voisinage des Pharusii, ou Perses, et des Masmouda, ou fils de Mèdes, une tribu portait le nom de *Darades*, mot qui paraît conservé à l'époque actuelle par l'oued *Draâ*. Des Darades habitaient dans l'antiquité un territoire au sud de la Caspienne. Ils étaient au voisinage des Mèdes et des Perses. Les Dardis modernes sont considérés comme leurs descendants. Certains voyageurs, entre autres M. de Ujfalvy, leur attribuent des caractères européens.(3)

Ne pourrait-on pas rapprocher aussi des *Iazyges*, voisins du Palus méotides, les Beni-Iazega, peuplade d'un des contreforts de l'Atlas?(4)

L'arrière-terre marocaine, on a pu le constater, était habitée par une série de peuplades aux appellations iraniennes. Nous ne trouvons pas de noms susceptibles d'être rattachés à ce groupe dans l'arrière-terre de l'Algérie actuelle. Par contre, en allant à l'est, on relève au sud de l'Aourès, vers les chotts tunisiens, une tribu que Ptolémée écrit *Manrales* ou *Maurales*. Il y a deux variantes dans la lecture, a cause de la similitude des lettres grecques ν et υ.(5) Or, au sud du Caucase, en Colchide, le même auteur mentionne une tribu dont le nom est lu Maurales ou Manrales.(6) Cette identité de noms, après les divers rapprochements que nous avons établis, mérite de retenir l'attention.

Non loin des Maurales, toute l'arrière-terre des Syrtes formait le

(1) Curette, loc. cit., p. 62.

(2) Godard : *Numidie centrale; Notes archéologiques*. — *Revue Africaine*, t. I, p. 254. — Le nom de Madauros pourrait aussi être rapproché de celui de Mastaura, d'Asie Mineure, au sud du Tmolos, à l'est de Nysa et au nord d'Harpasa, noms que nous avons retrouvés en Libye.

(3) *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1882, p. 678 et 875-879.

(4) Curette : *Recherches sur l'origine et les migrations des tribus de l'Afrique septentrionale*, p. 131.

(5) Ptolémée, liv. IV, ch. vi, p. 296. Edit. Wilberg.

(6) Ptolémée, liv. V, ch. ix, p. 351.

terrain de parcours de la puissante tribu des *Garamantes*. Ces Garamantes, comme nous avons essayé de le démontrer d'après le chapitre ethnographique de la Bible,(1) étaient d'origine arménienne, peut-être apparentés aux Phrygiens. Ils portaient, d'une part, le même nom que Togarmah, l'ancêtre éponyme des Arméniens. D'autre part, on peut remarquer qu'une tribu iranienne descendue jusqu'au golfe Persique, celle des Caramans, avait aussi un nom assez semblable à celui des Garamantes. Quoi qu'il en soit, leur classement soit dans le groupe iranien, soit dans le groupe pélasgique est assez logique. Nous penchons pour cette dernière solution, comme on le verra plus loin.

Vers le mont Girgiri, d'où naissait le fleuve Cinyps, Ptolémée place des *Lynxamates*, voisins des Garamantes. On observera l'analogie de construction de ce nom avec celui des Iaxamates, placés par le même auteur entre le Tanaïs et le Caucase.(2) Ces deux mots paraissent composés de même façon et sont identiques dans leur seconde portion.

J'en dirai autant des *Astacures* de Ptolémée, qui sont les *Austuriani* d'Ammien Marcellin(3) et l'*Austur* de Corippe.(4) Ces diverses formes rappellent le nom d'une tribu nommée par Ptolémée au nord du Caucase, celle des Asturicani. Elles pourraient en être des variantes.

Plus à l'est des Astacures ou Austuriani, et confinant aux Garamantes, les *Tapanites* (ταπανῖται) de Ptolémée(5) rappelaient une tribu de Tipanisses, signalée par Hécatée de Milet au sud du Caucase.(6)

A l'est du Fezzan moderne, on trouvait une tribu de *Derbikes* (Δερβίκκαι) mentionnée par Ptolémée à l'ouest du mont Aranga (Phazanie). Il y avait également une tribu de *Derbikes* en Bactriane. D'après Ctésias, le grand Cyrus aurait trouvé la mort dans une lutte contre ces guerriers.(7)

Ici se terminent les renseignements géographiques sur les populations libyennes aux dénominations rappelant celles d'autres tribus iraniennes. Un fait est frappant, c'est leur répartition régulière dans l'arrière-terre de l'Afrique du Nord. Elles formaient deux groupes, l'un occidental, occupant l'intérieur du Maroc, l'autre oriental, beaucoup moins important, fixé dans l'arrière-terre, parallèlement au littoral de la Tripolitaine actuelle. De cette localisation géographique, ne pourrait-on pas déduire que la couche iranienne avait précédé les

(1) *Revue Tunisienne*, 1898, p. 432-434.
(2) Ptolémée, liv. V, ch. viii, p. 348.
(3) Ammien Marcellin, liv. XXVIII, 6.
(4) *Johannide*, chant II, vers 89 et 91.
(5) Ptolémée, liv. IV, ch. v, p. 279.
(6) Hécatée de Milet, fragm. 62. — *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 11.
(7) Ctésias : *Persica*, §§ 6-8. Edit. Müller, p. 47.

autres? Les derniers venus l'auraient refoulée, après s'être emparés des côtes. Cette hypothèse correspond avec celle de Penkha sur le centre d'expansion des Aryens. Il est évident que celles de leurs tribus que nous trouvons le plus à l'est à l'époque historique sont les premières qui ont émigré. Or, ces tribus primitives, si elles ont essaimé sur l'Afrique du Nord, n'ont pas dû partir du fond de l'Asie. Il est plus logique de penser que cette migration a pu se produire quand elles habitaient encore les régions du centre de l'Europe. Ces conditions rendent plausible la légende d'Hiempsal, conservée par Salluste, sur l'arrivée par l'Espagne des compagnons d'Hercule. La couche thraco-phrygienne, qui, à l'époque historique, occupait vraisemblablement en Europe et en Asie Mineure les territoires possédés auparavant par les Iraniens, avait sans doute agi de même en Libye. Elle s'était emparée également sur eux des terres de ce continent, les plus fertiles et les plus à portée des côtes. Enfin, la répartition des tribus iraniennes principalement dans l'intérieur du Maroc, d'une part, l'importance du pays de Tharsis chez les sémites et les noms phrygiens de confédérations de l'Afrique propre chez Hérodote, d'autre part, permettent de se demander si, comme nous avons été amené à le supposer précédemment, les légendes de Tyrsénos et des compagnons d'Hercule appartiennent à un même fond. Ne pourrait-on pas penser que la légende d'Hercule se rapporte plus spécialement à la colonisation iranienne de l'ouest de l'Afrique du Nord? La légende de Tyrsénos, au contraire, rappellerait la conquête tyrrhénienne de la Tunisie actuelle. Ces légendes, ainsi dissociées, appartiendraient à deux faits historiques différents.

§ 5. — Noms ligures relevés en Libye

Atlas, frère de Prométhée, symbolise la tradition des migrations iraniennes dans le nord de l'Afrique. L'étude des noms géographiques semble du moins confirmer cette appréciation. Les migrations illyro-pélasgiques nous paraissent synthétisées dans le mythe de Saturne, divinité à la fois marine et agricole.

Saturne, comme on le sait, comme nous avons eu l'occasion de le rappeler au début de ce travail, était le dieu national des populations italotes. Il est même à remarquer que les tribus qui ont peuplé la Grèce le connaissaient beaucoup moins. Leur Chronos, équivalent de Saturne, avait vécu en Crète. On le considérait comme le père des dieux nationaux, mais il n'était pas par lui-même une divinité nationale. Son culte n'existait à peu près pas dans les sanctuaires de la Grèce. Ce dieu de l'Italie, de la Crète avait aussi de fervents adorateurs chez les habitants du nord de l'Afrique. La tradition lui attribuait comme empire la péninsule italique, la Crète, la partie de la

Libye qui se trouve à l'occident de l'Egypte jusqu'à l'empire d'Atlas, son frère. Il aurait même régné sur les Egyptiens.

Il est bon de rappeler le rôle historique en Europe de ces illyro-pélasges, adorateurs de Saturne, pour pouvoir connaître leur action en Libye. Le nord de l'Adriatique a été, dès l'antiquité la plus reculée, un foyer de civilisation. Un Viennois, le Dr Fligier, a récemment étudié cette action de l'Illyrie dans un mémoire très documenté sur l'ethnologie préhistorique de la péninsule des Balkans.(1) Cette péninsule aurait été peuplée par des Illyriens. Ceux-ci auraient colonisé l'Albanie actuelle et l'Epire. Les Guègnes de l'Albanie du Nord descendraient, d'après Hahn, de ces anciens Illyriens. En Thessalie, il y avait une population serve du nom de Penestes. Or, on retrouve des Penestes dans la vallée du Drin albanais. Corfou, Zanthe, Céphalonie auraient été illyriennes avant d'être occupées par les Ioniens. En Béotie, les Illyriens auraient joué un rôle important. L'Arcadie, province quelque peu en dehors du monde hellénique, serait, d'après M. Fligier, une colonie illyrienne.

Les découvertes archéologiques si curieuses faites récemment en Bosnie et en Herzégovine confirment l'influence des Illyriens ou Thraces occidentaux sur la civilisation de la Grèce.

Un groupe de ces Illyriens aurait contribué au peuplement de la péninsule italique. C'est le rameau ligure, parmi lesquels il faut placer les Sicules. Il y avait des Siciliotes et des Ligurées en Illyrie.

Ces populations ligures, comme d'ailleurs les tribus iraniennes et aussi les Ibères, paraissaient avoir essaimé d'un point central, sis au centre de l'Europe, d'une part à l'occident de l'Asie, d'autre part à l'ouest de l'Europe et en Afrique. M. Lagneau a appelé d'une façon toute particulière l'attention sur les migrations tant à l'ouest qu'à l'est.(2)

L'expansion du groupe ligure paraît s'être propagée jusqu'en Afrique. Tout d'abord, il est bon de rappeler l'extrême antiquité de ces tribus. « Plusieurs passages de Denys d'Halicarnasse, de Tite-Live, de Justin, de Polybe, de P. Mela témoignent de la persuasion où étaient les anciens que les Ligures constituaient une des plus anciennes populations de l'Italie occidentale, des Alpes au Tibre, ainsi que de la Sicile ».(3) A côté de cette opinion de M. Bertrand, il n'est pas inutile de signaler les remarquables recherches de M. d'Arbois de Jubainville sur le domaine occupé par les Ligures dans l'Europe

(1) *Mittheilungen der Anth. Gesellschaft in Wien*, 1876-1877. La *Revue d'Anthropologie* a donné une analyse de ce travail en 1878, p. 344-345.

(2) LAGNEAU : *Anthropologie de la France*. — *Dictionn. encyclop. des sciences medicales*, 4e série, lettre FRA, p. 596.

(3) ALEXANDRE BERTRAND : *La Gaule avant les Gaulois*; 2e édit., t. I, p. 242.

occidentale.[1] Ces divers travaux établissent que les Ligures ou Ligyes furent un puissant peuple et, comme tel, susceptible d'avoir réalisé des conquêtes et fondé des colonies.

Le nom national des *Ligures* ou *Ligyes* ne se retrouve pas seulement en Illyrie, où existent des *Ligurées*. On le retrouve sur les bords de l'Adriatique. Les auteurs y ont noté des *Liburnes*, des *Libui*, des *Lebèques*. Ce sont là des variantes locales du même nom : elles ne diffèrent que par la désinence finale. La partie constitutive du mot est la racine *Libou* ou *Ligou*.

La mutation entre elles des lettres *b* et *g* est des plus connues dans l'antiquité. Nous renvoyons aux pages que Curtius a écrites sur ce sujet. D'après lui, le *b* grec n'est autre que le *g* indogermanique.[2]

Le sanscrit gà = Ba, aller, d'où gam, aller = Βαίνω (grec), Ben (osque). — Gah (sanscrit), profond, gahas, profondeur = Βαθύς, profond, ἄ-βυσσος abîme. —Guru-s (lourd) = Βαρύς. — Gi (sanscrit) combattre = Βία, force. — Giv, Givas (sanscrit) = Βίος, vie. — Gaus (sanscrit), bœuf = Βοῦς. Dans les dialectes grecs eux-mêmes, ces mutations s'observent; ainsi, Γυνή, Γυναικός femme = Βανα, Βανηκός (béotien). — Βλεφάρον paupière = Γλεφάρον (dorien). — Βλήχων (plante) = Γλήχων (dorien), etc.

Ces quelques exemples suffisent pour justifier l'identité des mots formés avec *Libou* ou *Ligou*. Ils viennent en même temps confirmer les autres renseignements que nous avons donnés sur la présence de nombreuses peuplades libyennes apparentées à la famille grecque. Comme elles, les habitants du nord de l'Afrique transformaient le *g* en *b*.

Les Liburnes, dont la désinence *urn* rappelle celle du dieu national Saturne, habitaient, à l'époque classique, le fond de la mer Adriatique. Nous avons eu l'occasion de signaler leurs mœurs de gynécocratie.[3] Ils avaient la réputation d'habiles marins.

A l'ouest des Liburnes, la vallée du Pô était en grande partie habitée par des *Libui*. Ces peuples paraissent apparentés aux Liburnes, car ces derniers passaient pour avoir occupé ce territoire avant l'invasion des Ombriens et des Etrusques. Pline dit même qu'ils avaient possédé cette contrée en même temps que les Sicules. Or, les Sicules sont des Ligures. Ils ont joué un rôle important dans les luttes des peuples de la mer contre l'Egypte. Leurs contingents combattaient à côté de ceux des Libyens. Leur dieu national était aussi Saturne.

Ces *Libui* (Tite-Live)[4] sont appelés *Libici* par Pline[5] et *Lebèques*

(1) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 308-393, e t. II, p. 3-215.
(2) Curtius : *Grundzüge der griechischen Etymologie*, p. 472 et seq.
(3) *Revue Tunisienne*, 1898, p. 362.
(4) Tite-Live, liv. V, ch. 35.
(5) Pline : *Hist. nat.*, liv. III, ch. v, p. 159.

(Λεβεκοί) par Polybe.[1] Ce sont des variantes du même nom, comparables à celles dont l'ethnique Liburne offre un exemple. Ce peuple s'était probablement étendu bien à l'ouest. En effet, Philéas, géographe du ve siècle, rapporte que, selon les traditions des riverains du Rhône, ce fleuve formait jadis la frontière de la Libye.[2] Pline nomme *ora libica,* « bouches libyques », les deux embouchures les plus occidentales du Rhône.

Ces premiers documents établis, il est possible d'étudier le rôle de ces peuples en Libye. Commençons par un rapprochement linguistique. « Le nom latin de *Libues, Libui,* au singulier *Libu-os,* thème *Libuo,* pourrait être considéré comme identique, sauf la désinence du thème, au nom grec des Libyens d'Afrique : *Libues,* au singulier *Libu-s,* thème *Libu.* — La désinence *o* du thème *Libuo* serait une addition au nom primitif. Ce nom primitif ne se retrouve pas seulement en grec, mais chez les Egyptiens, qui l'écrivent *Rebu* ou *Libu.* Liburnes serait une variante de *Libuo-s,* un autre dérivé de *Libu.* Il n'y aurait donc pas de raison pour distinguer des Liburnes les Libui. Les uns comme les autres semblent être des Libu ou Rebu. »[3]

Nous avons tenu à citer textuellement le texte de M. d'Arbois de Jubainville. Sa lecture ne permet pas d'hésiter sur l'unité de noms des Libyens proprement dits, des Liburnes et des Libui. Nous pouvons même ajouter, comme complément aux remarques du savant historien, que les formes *Ligyes* et *Libyes* sont identiques, comme nous l'avons montré.

Cette identité aurait dû mettre M. de Jubainville en garde contre une opinion peu soutenable qu'il émet, à savoir que les Liburnes, les Libui et les Libyens sont des Ibères. On s'explique mal comment des tribus ibères auraient porté le nom national des Ligures (Ligyens =Libyens) ou fait partie des peuples illyriens, dont les Ligures paraissent être un rameau. Il est vrai que, reconnaissant le peu de fondement de cette thèse de l'origine ibérique des Liburnes, le même écrivain dit ultérieurement : « L'on a émis plus tôt l'hypothèse que les Liburnes et les Libui pourraient être Ibères. *Il est bien entendu que c'est une hypothèse.* »[4]

D'après les considérations énoncées par nous, on peut conclure que des peuples ayant une origine commune ont porté les appellations homonymes de Liburnes, Libui et Ligyens ou Ligures. Le mythe d'Io, ancêtre de Libyé, que nous avons exposé au début de ce travail, rappelle cette origine. Les anciens ne connaissaient que la dernière étape, avant son passage en Afrique, de cette émigration venue du

(1) Polybe, liv. II, ch. xvii, § 4. Edit. Didot, t. I, p. 80.
(2) Avienus : *Ora maritima,* vers 686-689. — *Geog. græc. min.,* t. II.
(3) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe;* 2e édit., t. 1, p. 37.
(4) D'Arbois de Jubainville, loc. cit., t. I, p. 305, note 4.

nord de l'Adriatique. Ils font partir Io du Péloponèse, en partie peuplé d'Illyriens. Cette tradition constitue un trait d'union entre le point de départ des Libui et leur point d'arrivée en Afrique.

Les inscriptions égyptiennes sont aussi explicites. Les Lebou y sont toujours distingués des Mashaouashas. En d'autres termes, elles ne confondaient pas les populations mysiennes, d'origine turso-pélasgique, avec les Libyens, de souche illyro-pélasgique.

Cette distinction est plus accusée encore chez les chroniqueurs berbères. Selon ceux-ci, les vrais Berbères descendaient des Mazigh. Ils constituaient la souche de Branis. En d'autres termes, c'étaient des Mysiens. Les tribus des Libyens proprement dits, ou *Louata*, ne descendaient pas de Mazigh. Elles formaient la souche des Botr. Leur ancêtre commun était Caïs, fils de Ghaïlan.[1]

Ces Louata occupaient l'ancien empire de Saturne dans le nord de l'Afrique, c'est-à-dire la moitié orientale de cette région, et une zone frontière de l'Egypte.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer que certains noms sous lesquels les Libyens sont désignés correspondent à des homonymes en Europe. Corippus, à l'époque byzantine, écrit *Ilaguas, Languentan*.[2] Or, une inscription découverte à Gênes donne le nom de la tribu ligure des *Langates*.[3] On trouve aussi la forme *Langenses*, à peu près identique au nom reproduit par Corippus.

Le nom porté par ces Berbères depuis la domination arabe est écrit par les écrivains de cette langue *Loua, Lioua, Louata, Ilouaten*. Ces derniers termes reproduisent le nom d'une tribu ligure du versant italien des Alpes, celles des Ilvates ou Ilouates. Notons en passant que le suffixe *ate, ati*, très fréquent chez les Ligures, était également fort employé chez les Libyens; ex. : *Bacuates, Lyxamates, Leucates, Ilouates*, etc. Quant à la forme Loua, Leoua, Lioua, on peut la rapprocher du nom de la tribu ligure appelée Lœvi par les Latins (Tite-Live,[4] Pline[5]). Ce mot pouvait se prononcer Lœoui.

Ces coïncidences de noms, même si elles étaient fortuites, sont importantes à noter.

La Libye possédait d'autres tribus portant des noms ligures. Il y avait des *Salasses* (Σαλασσίοι), mentionnés par Ptolémée. Leur habitat pouvait être au sud de la Kabylie moderne. M. Lagneau a rapproché leur nom de celui d'une tribu de la vallée d'Aoste.[6] A cette assertion, M. d'Arbois de Jubainville a objecté que les Salasses alpins

(1) Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères*, t. I, p. 168.
(2) Corippus : *Johannide*, chants I et II.
(3) *Corpus insc. latin.*, t. V, n° 7749.
(4) « *Laevos Ligures*, » (Tite-Live, v. 35.)
(5) « *Ligurum ex quibus Laevi.* » (Pline, III, 21.)
(6) Lagneau : *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. VI, p. 596.

ne seraient pas Ligures, mais Celtes, d'après Dion Cassius et Caton, cités par Pline.[1] Il serait possible d'élever quelques doutes à ce sujet. Les mensurations des anthropologistes italiens montrent la région occupée par les descendants des Salasses alpins comme une de celles où la tête est la moins allongée. Cette forme de crâne est précisément un des caractères attribués à la race ligure. Quant aux Salasses africains, ils ont encore des homonymes dans le territoire de Kairouan, c'est-à-dire à l'est de l'habitat que leur attribuait Ptolémée. Je veux parler des modernes *Zelass*. Or, malgré bien des mélanges, beaucoup d'individus parmi eux ont la tête courte; c'est là un rapprochement ethnique coïncidant avec l'analogie des noms.

Au nord des Salasses de Ptolémée, Ammien Marcellin,[2] puis Julius Honorius donnent le nom d'une tribu, les *Abenni*. Ils devaient habiter un coin de la Kabylie moderne. Charax de Pergame dit aussi que celle des Colonnes d'Hercule située en Libye portait le nom de Abenna.[3] Ces noms peuvent être rapprochés de celui de l'Apennin, montagne située primitivement en pays ligure. Cette comparaison est d'autant plus vraisemblable que les mots libyens que nous relevons ont trait à des montagnards et à une montagne. Ajoutons que ce nom persiste de nos jours, au nord-ouest de M'sila. Les *Aït-Abenn* y habitent, comme le signale Tissot, un massif montagneux.[4]

L'émigration ligyenne en Afrique paraît avoir subi le sort commun à tous les occupants primitifs du sol, celui de s'effacer. En effet, nous ne retrouvons que peu de ses traces parmi les listes de noms de tribus de la période romaine. Certaines confédérations, célèbres par le grand rôle joué par elles dans les invasions en Egypte, avaient depuis lors disparu. C'est ainsi qu'on ne trouve plus de tribus de Libyens proprement dits. Cette appellation est devenue un terme générique dont l'extension s'est faite à toute l'Afrique du Nord. De même le nom des Sicules ou Shakulsha n'est plus connu dans ce pays à l'époque classique. Et cependant, Minephtah I avait eu à lutter contre de forts contingents de ces peuples. Ses successeurs avaient rencontré aussi ces hardis guerriers dans plusieurs circonstances. Ils marchaient aux côtés des Libyens ou Lebou, comme eux d'origine ligure.

L'Italie entière était alors soumise aux Sicules et aux Ligures. Selon la remarque de M. Perrot, l'Odyssée parle de Sicules habitant la rive italienne de l'Adriatique au voisinage d'Ithaque. De récentes fouilles exécutées en Apulie par M. Patroni semblent, comme l'a indiqué M. S. Reinach, confirmer cette opinion.[5] Les Sicules ne pa-

(1) D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, 2e édit., t. I, p. 392.

(2) Ammien Marcellin, XXIX. v. 37.

(3) Charax de Pergame : *Fragm.* 16. — *Frag. hist. græc.*, t. III, p. 640. Edit. Didot-Müller.

(4) Tissot : *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, t. I, p. 465.

(5) Patroni : *Un village Sicule près de Matera, en Apulie.* — *Monumenti Antichi dei Lincei*, t. VIII, 1896, p. 417, et *Anthropol.*, 1899, p. 87.

raissent d'ailleurs avoir occupé l'île de la Sicile que vers 1100 ans avant notre ère.[1]

L'hypothèse la plus acceptable pour expliquer la disparition de tribus aussi puissantes sur la terre d'Afrique que les Ligyens et les Sicules, leurs frères, est leur asservissement par une immigration postérieure, celles des Thraco-Phrygiens. C'était une coutume de l'antiquité de faire des vaincus des esclaves ou des serfs. De plus, les mythes que nous avons analysés témoignent de cette lutte entre les deux éléments. Telle est l'expédition de Dionysos ou Bacchus, dieu national des Thraces, contre Saturne, dieu national des Ligures. Tel est le mythe des Amazones, peuple mysien, prêtant à Athéna, la déesse pélasgique, leur concours guerrier contre les Gorgones et l'empire de Saturne. Telle, l'expédition de Perséus contre les mêmes Gorgones, et, plus tard aussi, contre Atlas. Il y a eu toute une série de guerres qui ont brisé l'hégémonie ligure pour lui substituer la domination thraco-phrygienne.

§ 6. — Autres noms illyro-pélasgiques relevés en Libye

Après avoir relevé les éléments ligures représentés en Libye par des tribus aux appellations assonantes, il est intéressant de procéder aux mêmes recherches au sujet d'autres noms de tribus illyro-pélasgiques.

Et d'abord, sans sortir de la péninsule italique, nous relevons deux, sinon trois noms appartenant à ce groupe. L'un d'eux, dans l'extrême-sud de l'Italie, a été signalé antérieurement. C'est celui des *Ausones*. Nous avons déjà attiré l'attention, à propos du lac Triton, sur la présence de peuples de même nom tant sur la rive italique que sur la rive libyenne de la mer ausonienne.[2] Le papyrus Harris les nomme *Ouashasha* de la mer. Selon Chabas, dans la bataille et parmi les captifs, ils sont confondus avec les Dauniens, qu'on voit représentés sur deux files et amenés prisonniers au temple d'Ammon.[3] Ces Dauniens sont désignés par les Egyptiens sous le nom de *Daanaouna*. Scylax, dans son *Périple*, écrit *Daunites* (Δαυνῖται). Il les énumère à côté des Sicules et des Tyrsènes ou Thyrrhéniens. L'Apulie paraît avoir été leur principal territoire. Ils avaient passé d'Arcadie en Italie. Ils appartenaient à la souche illyro-pélasgique. Les Grecs les désignent aussi sous les noms de Péucétiens. Leur ancêtre Péucétios était fils de Lycaon et petit-fils de Pélasgos.[4]

Peut-être le nom de ces Daunites se retrouvait-il encore, au temps de Ptolémée, dans cette Libye où ils avaient joué un rôle important.

(1) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE : *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 320.
(2) *Revue Tunisienne*, avril 1898, p. 159, et janvier 1899, pag. 50.
(3) CHABAS : *Etude sur l'antiquite historique*, p. 293.
(4) PHÉRÉCYDE, frag. 85. — *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 92. Edit. Didot-Müller.

Ce géographe cite dans ses listes une tribu de *Dauchites*. Son habitat se trouvait au sud de la Grande-Syrte.

Cette assimilation de Daunites et de Dauchites est très acceptable. Dès l'antiquité, la substitution de la dentale *n* à une gutturale était connue. Témoin le texte suivant d'Acousilaos : « Les Eoliens, dit-il, se servent du *k* au lieu du *n*. »[1] A l'appui de son affirmation, le même auteur assimile Κοῖος à Νοῖος (prudent), Κοῖον à Νοῖον (comprendre). Cet exemple, noté chez les Eoliens, peut s'être reproduit chez des populations pélasgiques. Il n'est pas impossible que Δαυχῖται soit un doublet de Δαυνῖται. Ajoutons que la forme Dauchites doit être la plus ancienne. En effet, les gutturales ont généralement une tendance à s'adoucir et à passer aux dentales. La transformation inverse, c'est-à-dire de dentales en gutturales, se rencontre plus rarement.

Les Daunites étaient venus en Italie avec les Oïnotroï ou Œnotriens. Ceux-ci s'établirent en Lucanie, nommée depuis *Calabrie*. Ce dernier nom paraît d'origine illyrienne. Du moins, on peut l'inférer d'après le passage de Strabon : « A la Dardanie, dit-il, se rattachent les Galabriens, qui possèdent une ville fort ancienne ».[2] Ce nom se retrouve aussi en Tunisie. Une ville libyenne de *Galabras* occupait l'emplacement de la moderne Goulette.

Plusieurs noms de villes de cette terre illyro-pélasgique se retrouvent en Libye. *Tarentum* d'Italie a pour homonyme *Terento* d'Afrique. En Campanie, le nom de *Capua* était rappelé par celui de *Cape* ou *Tacape*, aujourd'hui Gabès. Ce mot est essentiellement européen. La forme primitive *Kapa*, *Kapo* signifiait endroit cultivé, champ, jardin. Les dérivations de ce vocable comprennent deux séries. L'une forme des mots identiques au primitif. Tels sont le grec Κάπος et Κῆπος, le pélasgique *Capua*, le libyen *Cape*. La seconde constitue des vocables nasalisés, d'où la forme européenne *Kampâ*, le latin *Campus*, le nom propre *Campania* et très probablement le soi-disant mot phénicien *Cambé*, l'une des plus antiques cités de Libye.

L'ecclesia *Baïanensis* rappelle la ville de Baiès, nommée ainsi d'après Baïos, compagnon d'Odysséus.[3] Gumis, ville du Cap-Bon, est un doublet de *Cumes*, l'antique cité pélasgique. Non loin de *Gumis* d'Afrique s'élevait une *Neapolis* (aujourd'hui Nabeul), de même que vers Cumes, Baiès et Capua se trouvait aussi une Neapolis (Naples). Enfin, le golfe de Cumes était fermé par l'île de *Pythécoussa*. Scylax donne ce même nom de Pythécoussa à une des îles qui sont à l'entrée du golfe de Tunis.[3] A ces appellations peut se référer la *Thapsos* de Sicile, dont le nom se retrouve en Byzacène. Les fouilles de M. Paolo

(1) Acousilaos, fragm. 2. *Frag. hist. græc.*, t. I, p. 100. Edit. Didot-Müller.
(2) Strabon, liv. VII, ch. v, § 7. Trad. Tardieu, t. II, p. 48.
(3) Scylax : *Périple : Charchedôn.* — *Geogr. græc. min.*, t. I, p. 111.

Orsi dans les ruines de la cité sicilienne n'y ont mis à jour aucun objet phénicien, mais, par contre, de nombreux restes mycéniens. Aussi, M. S. Reinach trouve-t-il que l' « on fait un abus vraiment absurde des racines sémitiques en toponymie ».[1] Il n'a que trop raison.

Nous avons, dans la légende de Perséus, relevé le nom de *Kassiépéia*. Ce nom, attribué à une femme, rappelle celui d'une tribu des bords de l'Adriatique. Il y avait, selon Scylax, entre les Thesprotes et les Molosses, une tribu appelée *Kassopi* (Κασσωποὶ, Κασσωπία'Εθνος). Une tribu épirote portait aussi ce nom *Cassopaiens* (Κασσωπαῖοι).[2] Le port de Corcyre se nommait *Cassiopé* (Κασσιοπή).[3] Les inscriptions égyptiennes parlent aussi d'une tribu des *Shaïape*, que nous avons rapprochés des noms précédents. Ce groupe, qui parait avoir joué un rôle important lors de la quatrième invasion en Egypte des peuples venus de Libye, ne s'y retrouve pas davantage à une époque postérieure.

Les *Lotophages*, signalés dès l'époque homérique, avaient leurs homonymes, comme nous l'avons déjà indiqué[4] d'après le *Périple* de Scylax, sur les côtes illyriennes. Ils avaient comme voisins les *Hylli* (Ὕλλοι), descendants d'Hyllos, fils d'Hercule.

Au voisinage des Lotophages, et peut-être comme tribu faisant partie de cette confédération, Ptolémée mentionne des *Eropaii* (Ἐροπαῖοι). Ce nom rappelle l'*Eropos* de l'Illyrie. On peut noter aussi que sur les confins de l'Attique et de la Béotie une contrée se nommait *Oropie*.

Les Eropaii de Libye touchaient aux *Dolopes*. Nous trouvons des Dolopes au nord de l'Etolie, entre l'Acarnanie et la Phtiotide.

Le nom de l'*Epire* se retrouverait dans celui de deux endroits de la Libye. Scylax place au sud de l'île des Lotophages un endroit qu'il nomme *Epichos* (Ἔπιχος).[5] Ce nom est écrit *Epiros* (Ἤπειρος) dans le *Stadiasme*. Il y avait aussi, à l'ouest de Charax, un lieu appelé *Eperos* ou *Epiros*.

Une assonance qui se retrouve fréquemment dans l'onomastique berbère reproduit assez exactement le nom de la *Thessalie*. On retrouve, en effet, les mots *Tessala* (Oran), *Tessilia* (Cherchell), *Tassili* (Sahara), etc. Leur sens paraît être celui de plaines ou pâturages. Il s'applique fort bien à la Thessalie, dont le nom pourrait être pélasgique. Ce mot, disparu des idiomes grecs, se serait maintenu dans le berbère. Cette hypothèse n'a rien d'improbable, d'après la

(1) *Thapsos de Paolo Orsi*, analysé dans l'*Anthropologie* (janv. 1899, pag. 86), par M. S. Reinach.

(2) Scylax : *Périple*, 32. — *Geogr. græc. min.*, t. I. p. 35. Edit. Didot-Müller.

(3) Strabon : *Chrestomathies*, liv. VII, 56. — *Geog. græc. min.*, t. II, p. 575.

(4) *Revue Tunisienne*, janvier 1899, p. 52.

(5) Scylax, 110. *Lotophages*. — *Geogr. græc. min.*, t. I. Edit. Didot-Müller.

série de mythes thessaliens concernant la Libye. Ceux-ci, comme nous l'avons exposé, [1] sont l'indice d'une importante colonisation par cette population pélasgique. La nécessité où nous nous sommes trouvé de procéder méthodiquement dans l'exposé des mythes et de ne passer que du connu à l'inconnu nous a empêché de pouvoir faire connaître dès le premier abord toute l'importance de la colonisation des Pélasges Thessaliens en Afrique. En effet, les documents sémitiques nous ont montré qu'il faut voir des Arméniens dans les Garamantes. [2] Ces Arméniens, comme nous l'avons répété d'après Strabon, étaient, à l'époque de leur émigration, très vraisemblablement encore fixés en Thessalie, leur pays d'origine. Aussi existe-t-il pour nous autant de raisons, sinon plus, pour les décrire parmi les Illyro-Pélasges que parmi les peuples iraniens. Un des chefs de cette émigration était le Teutamos des Grecs ou le Tzaoutmar des Egyptiens. De nombreux Pélasges Thessaliens avaient d'ailleurs porté ce nom, comme l'a relevé Otfried Müller. [3]

Si Teutamos ou Tzaoutmar était un Arménien de Libye ou Garamante, un autre chef connu par les documents égyptiens sous le nom de Kapour (Chabas) ou Kipour (Maspéro), par les mythes grecs sous celui de Kaphauros ou Képheus, [4] paraît être un *Nasamon* ou apparenté de près à cette tribu. Celle-ci passait, comme nous l'avons dit, pour être issue de Garamas, c'est-à-dire d'origine thessalienne. On peut même se demander si le nom des Nasamons n'est pas même un synonyme de Thessalien. Apollodore désigne la Thessalie par le terme archaïque de Αἱμονίη γαῖα. et les Thessaliens par Αἱμονιῆες. A propos de Nysa, nous avons expliqué le sens de *nas*. Il paraît avoir le sens de tribu, de confédération. Nas-amons signifierait donc la tribu ou la confédération thessalienne. Les Nasamons confinaient aux Garamantes; ils formaient avec eux et les Libyens les trois plus puissants peuples de la Libye orientale.

A l'est des Eropœi, des Dolopes, au sud de la Petite-Syrte, on trouvait une tribu d'*Elaones*, appelés aussi *Elaiones* (Ἐλαιῶνες). Ce nom est composé comme celui de Dryites et peut signifier « les cultivateurs d'oliviers ». Il peut rappeler aussi certains noms des pays égéens, tels que Elaïos à l'entrée de l'Hellespont, Elaïa en Lydie, vers le golfe de Pitané, Eléon en Béotie, Eléa en Lucanie. Peut-être y aurait-il un rapprochement à faire entre Elaiones et Eléens (Ἠλεῖοι), une des principales peuplades du Péloponèse. Ce rapprochement s'appuie moins sur l'assonance des deux noms, dont la valeur peut facilement être discutée, que sur le passage de Pausanias : « Les Eléens étaient grands

(1) *Revue Tunisienne*, 1898.
(2) *Revue Tunisienne*. 1891, n° 20, p. 432.
(3) O. Muller : *Die Etrusker*, t. I. Introd. 2, 30, p. 88.
(4) *Revue Tunisienne*, 1898.

amateurs de divinités étrangères. Ils offraient des libations non seulement aux divinités helléniques, mais encore *aux dieux de la Libye*, à Hera-Ammonia et à Parammon. Ils étaient allés consulter l'oracle de Libye à une époque très reculée. On voyait encore (au temps de Pausanias) dans le sanctuaire d'Ammon des autels dédiés par eux, avec des inscriptions relatant l'objet de la demande, la réponse et les noms des envoyés éléens. »[1] Cette piété spéciale pourrait être expliquée par d'antiques migrations en Libye. Dans la Maurétanie césarienne, à côté des Tolotes, Ptolémée nomme des *Elulii* (Ἠλούλιοι). Ce nom rappelle dans sa première partie celui des Eléens. Il est suivi du terme de filiation usité chez les Berbères.

Un autre nom du Péloponèse se retrouve en Libye, au sud des Massessyliens, entre les Salasses à l'est, les Dryites à l'ouest. Ptolémée l'écrit *Mycènes* (Μυκῆνοι). C'est le même nom que celui des Mycéniens (Μυκηναῖοι), dont la civilisation caractérise une époque. Sachant que υ a eu tantôt le son *i* et tantôt le son *ou*, je pense qu'on pourrait se demander si les *Mucuni* (Μουκοῦνοι) décrits par le même auteur au nord-est des précédents, vers l'Ampsaga, ne sont pas un rameau de la même tribu. Nous en avons précédemment parlé.

Ces assimilations sont plausibles quand on connait le rôle joué dans la Libye par le Péloponèse et les régions d'Argos et de Mycènes. Le cycle des mythes argiens en est un témoin, ainsi que les inscriptions, comme titre de gloire, des victoires remportées sur les Danaou par les divers pharaons.

Nous en aurons fini avec les rapprochements onomastiques en faisant remarquer les analogies entre le nom des *Haliardi*, Libyens placés par Ptolémée au sud-est de l'Aurès, et celui d'Haliartos, ville de Béotie, citée par Homère.[2] Rappelons aussi que Scylax a mentionné en Libye des îles de *Naxos* (Ναξιακαί νῆσοι), une île d'*Eubée* (Εὔβοια).[3] Une ville de la province romaine d'Afrique, *Lamniana*, avait un nom voisin de celui de Lemnos. La ville de *Lesbi*, entre Sétif et Bougie, reproduisait celui de Lesbos.

Des traditions autres que les mythes rappelaient des fondations de colonies venues du territoire grec en Libye. C'est ainsi qu'une ville de *Locri* (Λοκροί), énumérée dans le *Stadiasme* entre Sabratha et Zeucharis, passait pour avoir été fondée par des Locriens Ozoles à leur retour de la guerre de Troie. Virgile a conservé cette tradition.[4]

Hécatée de Milet, auquel Hérodote parait avoir emprunté beaucoup de renseignements concernant la Libye, rapporte que les *Ioniens*

(1) PAUSANIAS, ch. V, 15, p. 11.
(2) HOMÈRE : *Iliade*, II, vers 503.
(3) SCYLAX : *Periple*, III. Καρχηδών. — *Geogr. græc. min.*, t. I, p. 90. Edit. Didot-Müller.
(4) VIRGILE : *Enéide*, chant XI, vers 265.

fondèrent une colonie en Libye-Phénicie. Leur ville portait le nom très hellénique de *Kybos*.[1] Sa position se trouvait à l'occident d'Utique. Or, Ptolémée note une tribu de Iontii vers la rivière qui se jette à Tabarca. Ce nom rappelle celui des Ioniens, ou mieux encore des Hyantii (Ὑάντιοι). C'est une des tribus primitives de la Béotie. Apollonios de Rhodes la nomme dans son poème.[2]

La plus curieuse tradition sur les colonisations helléniques en Libye date d'une époque récente. Nous la relevons dans un extrait du voyage en Tunisie, en 1575, d'André Thevet, déjà cité par nous d'après M. S. Reinach. Voici le passage de l'auteur concernant la ville d'Eracle, que M. S. Reinach assimile à Hergla : « Auquel lieu nous vismes plusieurs marques d'antiquités. Entre autres, trois sépultures fort remarquables, lesquelles pour rien ces barbares ne voudraient attenter à les démolir. Selon leur récit, comme ils ont par escrit dans leurs histoires, la première que nous vismes fut celle de *Codruc (sic)* sixiesme et dernier Roy des Athéniens, qui mourut dans la ville d'Eraclée, après avoir esté meurtry d'un lyon : et vivait ce roy payen, suivant la supputation de ce peuple noir, mil cent quarante et trois ans devant leur gentil Prophète. La seconde sépulture était celle de *Ixion*, roi de Corinthe ; et la troisième, qui est la plus septentrionale, celle du philosophe *Phydon*, Arabe natif d'Alger, d'une villette que les païsans nomment Colkaph. Ce fut ce Phydon, comme ce peuple raconte, qui inventa et donna l'usage des poids à peser toute sorte de marchandise. Il vivait l'an du monde quatre cens trente-huict et huict cens dix-huict ans devant nostre Seigneur. »[3]

LIENS DE FILIATION ENTRE LES PREMIERS COLONS EUROPÉENS ET LES PRINCIPALES TRIBUS BERBÈRES

Arrivé à ce point de nos recherches, une revue synthétique des renseignements que nous avons recueillis sur les premiers colons européens de l'Afrique du Nord permettra de mettre en lumière les résultats obtenus, et aussi de relier ce passé si reculé aux temps récents.

Les documents égyptiens nous ont révélé la présence et aussi la puissance de populations européennes établies à l'ouest de l'Egypte. D'où venaient ces Européens ? Les vieux mythes grecs nous ont fourni, à ce sujet, quelques indications. Plusieurs pays, comme la Thessalie, l'Argolide, l'Asie Mineure ont, en effet, donné naissance à des cycles de mythes concernant la Libye. L'onomastique paraît confirmer les données des ces mythes. Les mêmes noms de tribus et de

(1) Hécatée de Milet, fragm. 311. — *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 24. Edit. Didot-Müller.
(2) Ap. de Rhodes : *Les Argonautes*, III, vers 1242.
(3) *Cosmographie universelle d'André Thevet* ; Paris, 1575, p. 23.

villes se rencontrent sur les deux rives de la Méditerranée. Certains noms, disparus des souvenirs grecs, ont été conservés dans le chapitre ethnographique de la Genèse. Ainsi se sont confirmées les indications de la légende. Cet ensemble de noms nous a permis de déterminer jusqu'où s'étendaient ces Européens connus jusqu'alors dans les seuls parages de l'Egypte. On l'a vu, ils s'avançaient jusqu'à l'océan Atlantique.

S'est-il agi d'une émigration temporaire exécutée par une nationalité? A cela, on peut répondre négativement. En effet, les tribus européennes du littoral septentrional de la Méditerranée ont certainement coopéré pour la plupart à cette colonisation. Aussi n'est-il pas téméraire d'en évaluer la durée à plusieurs siècles.

Est-il possible d'établir une chronologie dans ce mouvement? Oui, jusqu'à un certain point. La plus antique migration connue, et peut-être y en a-t-il eu d'autres avant, est synthétisée par la légende du règne de Saturne. La péninsule italique aurait été sa voie de pénétration. Son principal champ d'expansion fut la Tripolitaine actuelle et une partie de la Tunisie, en d'autres termes, l'ancien royaume de Saturne. A quel groupe historique européen se rattachaient ces émigrants? A celui connu sous l'appellation générique de Ligures, ou Ligyens, un des premiers bans des Illyro-Pélasges.

Les descendants de ces émigrants ont-ils disparu du sol libyen? Aucunement. Ils correspondent à la race berbère de Loua, et plus particulièrement aux branches que les chroniqueurs arabes considèrent comme la descendance de Loua l'aîné. Toutes ces tribus étaient cantonnées dans l'est du Maghreb; beaucoup de leurs descendants y subsistent encore.

Vers l'époque où se faisait le peuplement ligyen, l'ouest de l'Afrique du Nord recevait des émigrants apparentés à des tribus connues plus tard sous le nom d'Iraniens. Très probablement, ces peuples n'avaient pas encore quitté la vallée du haut Danube lorsqu'ils essaimaient sur le nord de l'Afrique. Le mythe d'Atlas, frère de Saturne, résume ce mouvement. Cette fraternité implique une communauté d'origine avec les Ligyens. Atlas était aussi un frère de Prométhée, habitant de la région du Caucase. Salluste, d'après les livres d'Hiempsal, l'assimile à Hercule.

§ 1er. — Berbères de souche iranienne

Dans les chroniques berbères, ces peuples iraniens sont confondus avec les peuples thraco-phrygiens. Ils sont en effet regardés comme descendant de Mazigh. Il est cependant à remarquer qu'Ibn Khaldoun énumère les trois tribus qui paraissent provenir de ces Iraniens en tête des descendants de Mazigh. Elles auraient donc eu la réputation d'être les plus anciennes du pays. Ce sont les Azdadja, les Masmouda,

les Aureba. Ibn Khaldoun parait même confondre Azdadja et Masmouda.[1]

§ 2. — Berbères de souche illyro-pélasgique ou race de Loua

Les émigrants survenus postérieurement appartenaient à la race de Gomer, ou thrace. Le rameau occidental, connu dans la Méditerranée sous le nom de Illyro-Pélasgique, par opposition au rameau oriental Phrygien ou Tyrso-Pélasgique, parait être venu le premier. Les chroniques berbères les distinguent. En effet, le rameau illyro-pélasgique est en grande partie représenté par la race de Loua le jeune, tandis que le rameau phrygien correspondrait à la descendance de Mazigh.

Cette classification tendrait même à faire admettre que plusieurs groupes berbères portant encore des noms reproduits par Hérodote seraient provenus de migrations parties de l'Adriatique. C'est ainsi que Carette a très clairement rapproché de la tribu des Zauèces celle des Zouagha,[2] appelée Azuagues par Marmol. Or, ceux-ci sont précisément énumérés comme des Louata (branche cadette), fraction des Dariça.

La tribu mentionnée immédiatement avant par Ibn Khaldoun est celle des Zenata. Tandis que les Zouagha habitaient le centre de la Tunisie, les Zenata paraissent avoir occupé le territoire de l'ancienne Byzacène jusqu'à Tripoli. De là, ils ont colonisé l'Aurès, puis envoyé des colonies sur tout le Maghreb. De cet habitat au sud des Zouagha ou Zauèces, ne pourrait-on pas inférer que les Zenata représentent eux aussi une puissante confédération? Nous nous sommes demandé s'ils n'étaient pas les descendants directs des Byzantes de Scylax ou des Gyzantes d'Hérodote. Leur nom proviendrait de celui de ce peuple antique. Une tendance de la langue berbère est l'élision de certaines voyelles. Aussi peut-on, sans audace, supposer que la ville dont le nom est devenu Constantine avait emprunté celui-ci à l'ancienne tribu des Gyzantes. La manière actuelle dont ce nom est prononcé par les indigènes, *Ksantina*, vient à l'appui de cette manière de voir. Ksantina ou G'santina peut correspondre à Gyzantina. Le nom des Gyzantes, prononcé Gzanti ou Ksanti par les auteurs arabes, a formé son pluriel, comme la plupart des noms de peuples, par l'addition d'un alif (ا) entre les deux dernières consonnes.[3] G'zanti aurait ainsi donné G'zanata, devenu Zenata.

Après les Zenata et les Zouagha, Ibn Khaldoun mentionne des Meknaça. V. de Saint-Martin rapproche ce nom des Macanites (Μακα-

(1) Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères*; trad. de Slane, t. I, p. 170.
(2) Carette : *Origine des principales tribus de l'Algérie*, p. 292.
(3) Ex. : Arbi, pluriel *arab*; gerbi, pluriel *geraba*, etc.

νῖται) de Ptolémée. Ce serait une autre tribu d'origine mysienne classée dans la race de Loua.

La principale souche des descendants de Loua le jeune porte, dans Ibn Khaldoun, le nom de Nefouça. Ce mot s'applique à la région de la Tripolitaine attenante à la Tunisie. Les populations fixées au sud de ce dernier pays leur sont fort voisines comme types, mœurs et dialectes. Cette région est celle que les anciens attribuaient aux Lotophages, peuple d'origine illyrienne. Ptolémée a reproduit les noms de nombreuses tribus de cette partie de l'Afrique paraissant avoir leurs homonymes sur les bords de l'Adriatique et même en Grèce. Les Matmata du sud de la Tunisie sont énumérés aussitôt après les Nefouça. Ils font, comme les Gerba (anciens Lotophages), partie des Dariça.

M. Vivien de Saint-Martin a rapproché avec une certaine vraisemblance le nom des Nasamons de celui des Nefzaoua.[1] Edrisi les fait venir d'Orient, de l'ancienne Cyrénaïque.[2] Cette origine rend cette assimilation assez plausible. Ibn Khaldoun les place dans la postérité de Loua l'ancien. Est-ce à cause de leur séjour à l'Extrême-Orient? est-ce à cause de leurs affinités avec les Ligyens? Il est malaisé de le décider. Ces Nefzaoua se retrouvent encore aujourd'hui dans la Tunisie méridionale, au sud des chotts.

Une fraction de ces Nefzaoua, les Ouarfadjouma, comptent parmi leurs tribus les *Sintes*. Nous avons assimilé leur nom à celui des *Sinties* de Thrace, originaires du Strymon. Peut-être faisaient-ils partie des migrations par voie de l'Adriatique. Cette circonstance expliquerait leur place dans les généalogies berbères.

Nous en dirons autant des *Maghraoua*. Ce nom est la reproduction de celui des *Machlyes* d'Hérodote, des *Machryes* de Ptolémée. Ibn Khaldoun les place parmi les tribus de la branche aînée des Louata. Leurs rites communs avec ceux des Auséens peuvent faire penser qu'ils appartenaient comme eux au groupe illyro-pélasgique.

§ 3. — Berbères de souche tyrso-pélasgique ou race de Mazigh

Il nous reste maintenant à élucider les points de contact entre les invasions thraco-phrygiennes ou tyrso-pélasgiques et la race de Mazigh. Nous avons vu déjà que, chez Ibn Khaldoun, les trois plus anciennes familles de ce groupe renferment surtout des éléments iraniens. Ajoutons qu'en général ces peuples phrygiens occupent le littoral. Les descendants des anciens émigrés ont été refoulés dans l'intérieur. Nous avons eu l'occasion de le faire remarquer à propos du Maroc. Cette observation pourrait être étendue au reste de l'Afrique mineure.

(1) V. de Saint-Martin : *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 48.
(2) Edrisi, p. 203.

Le nom national des Thraces, Gomer, apparait avec la troisième branche berbère des descendants de Mazigh, celle des Masmouda. Ils en constituent une subdivision. Gomer, rappelons-le, est le nom le plus archaïque de la souche thrace. C'est celui qu'emploie le rédacteur du chapitre ethnographique de la Bible. Nous avons eu l'occasion de faire remarquer que ce nom est représenté en Tunisie par les Khoumir au nord, les Gomeracen au sud.

Les Ketama viennent après les Gomera. A cette tribu appartiennent les Sedouikech. Leur nom se retrouve dans un des principaux villages de Gerba. Les Zouaoua sont également compris par Ibn Khaldoun parmi les Ketama. Peut-être portent-ils le nom des Azuages, descendants des Zauèces d'Hérodote et d'Hécatée de Milet. Néanmoins, nous avons trouvé le nom de ces derniers parmi la descendance de Loua le jeune. Cette différence de filiation indique qu'il faut chercher ailleurs leurs origines. Aussi nous sommes-nous demandé s'il ne fallait pas retrouver en eux les Maxyes d'Hérodote. Comme les Maxyes, ils habitent des maisons de pierre. Des ilots de leur population forment aujourd'hui une confédération célèbre de la Kabylie. Leur nom ne serait-il pas celui des anciens Maxyes (Mac-Zouès) privé du préfixe de filiation *Mac?*[1] La classification berbère s'accorderait dans cette hypothèse à merveille avec la tradition d'Hérodote sur leur origine tyrsène. D'après le vieil historien, on peut, en effet, penser que les Maxyes comprenaient une confédération quelque peu différente de celles énumérées par lui en Libye.

Les trois familles berbères de la race de Mazigh qui suivent sont les Senadja, les Aourigha et les Lemta. Ils proviennent d'une source commune. Nous avons déjà eu l'occasion de le signaler.[2] Une femme nommée Touska (la tyrsène) eut Senadj et Lemt d'un premier lit. Devenue veuve, elle épousa Aourigh (A-phryg-os). Elle en eut un fils, Haouar (Afer).

Les Senhadja, descendants des Tyrsènes, constituèrent la branche la plus importante des Berbères. Bou Ras dit qu'ils formaient le tiers de la race entière ;[3] Ibn en Nahoui leur attribue jusqu'à soixante-dix tribus.

Les *Aourigha* ou *Phrygiens* constituaient peut-être, avec les Senhadja, la souche la plus nombreuse des Berbères. Ibn Khaldoun énumère de nombreuses tribus s'y rattachant. Rappelons que leur nom est encore porté avec diverses variantes par des contrées ou des confédérations de l'Afrique du Nord. Tels sont ceux de ***Frikia, Frechich;*** tels étaient les ***Afarik*** du pays de Barca, l'ancienne Cyré-

(1) Nous avons eu l'occasion de rappeler que Berbrugger avait de même assimilé les Macurèbes aux Berbères Aoureba.

(2) *Revue Tunisienne*, n° 20, 1898, p. 437, et IBN KHALDOUN, loc. cit.

(3) Bou Ras, historien de l'Afrique septentrionale. Trad. Gorguos. *Rev. Afric.*, t. V, p. 320.

naïque, que nous avons vue peuplée de Phrygiens. Ce nom est devenu celui du continent noir, comme l'a établi Carette.

Leur principale subdivision était celle des *Haouara* (Afer). Cette confédération avait peuplé l'Aourès avec les Zenata. Ces derniers étaient de souche libyenne ou louata. Faut-il voir une relation entre l'union de ces Phrygiens (Haouara) et Libyens (Zenata) et la tradition de Salluste ? « Insensiblement les Perses se mêlèrent aux Gétules par des mariages, et comme dans leurs fréquentes excursions ils avaient souvent changé de demeure, ils se donnèrent eux-mêmes le nom de Numides. »[1]

Le nom de *Chaouïa*, que l'on trouve pour la première fois employé par Marmol,[2] serait, d'après M. Et. Quatremère, une traduction arabe de Nomades, Numides.[3] Il existe ainsi un certain parallélisme entre les traditions antiques de Salluste et celles plus modernes d'Ibn Khaldoun. Il est vrai que, selon le chroniqueur arabe, ces tribus paraîtraient venues de l'est et non du Maroc.

La dernière tribu énumérée par Ibn Khaldoun, d'après Ibn Soleïman, dans la souche des Mazigh, est celle des *Guezoula* ou *Gétules*. Les Guezoula du Maroc se prétendaient le plus ancien peuple de l'Afrique du Nord. Ils habitaient à peu près le territoire occupé par les Gétules de Ptolémée. Marmol leur attribue l'importation de l'industrie du fer.[4]

Nous bornons ici ces divers rapprochements un peu longs. D'autres renseignements pourront se produire. Ils viendront soit corroborer, soit infirmer les hypothèses que nous avons établies dans les chapitres précédents. Il ne nous semble pas que les modifications à apporter puissent transformer les grandes lignes de notre exposé. Tout au plus se présentera-t-il quelques rectifications de détail. Un fait remarquable est la correspondance des généalogies berbères avec les mythes de l'antiquité classique, mythes corroborés par de nombreux rapprochements onomastiques.

Comme exemple de la fixité des éléments ethniques berbères, nous allons citer la Tunisie, mieux connue dans l'antiquité que le reste de l'Afrique. Les confédérations connues par Hérodote s'y retrouvent à l'époque moderne. Si les listes de Ptolémée et celles de Pline ont pu faire croire à un changement lors de la période romaine, c'est que ces auteurs se sont perdus dans les détails. Ils ont énuméré les fractions constituant les diverses confédérations, sans signaler celles-ci.

(1) Salluste : *Bellum Jugurthinum*, XVII. Trad. Durozoir, p. 21-23.
(2) Marmol, t. II, p. 138.
(3) Carette : *Origine et migration des principales tribus d'Algérie*, p. 151, note 1.
(4) Marmol, t. I, p. 374, et t. II, p. 76.

Et cependant, elles subsistaient de leur temps. Elles ont résisté à la domination phénicienne, à la colonisation romaine, à l'invasion vandale. L'Islam les a peu entamées. Ces derniers envahisseurs ont provoqué des déplacements de ces tribus : ils ont agité la surface, le fond est demeuré le même.

La *Phrygie*, connue par les documents sémitiques, se retrouve toujours dans les territoires nommés *Frikia*. Ceux-ci s'appliquent au Cap Bon et à la région de Mateur, y compris le pays des Mogod. El Kaïrouani la faisait venir jusqu'à Kairouan.(1) Les Frechich paraissent également un groupe phrygien réfugié sur des plateaux qui se relient au massif de l'Aourès.

Les *Machlyes*, écrits Machryes par Ptolémée, subsistent encore sous le nom des *Maghraoua*. Ils habitaient, au temps d'Hérodote, au midi, peut-être au couchant de Tunis. On retrouve encore un de leurs villages, celui de Maghraoua, à l'ouest, dans la direction du Kef, vers Zouarine.

Comme nous l'avons conjecturé, *Aoudja* et les villages voisins de Porto-Farina seraient les restes des *Auséens*.

Quant aux *Maxyes*, ils occupent, comme au temps d'Hérodote, le massif montagneux situé au nord de la Medjerda. Ils portent le nom générique de la race thrace, *Gomer* ou Khoumir. Peut-être les Zouaoua sont-ils un vestige de ces Maxyes ayant conservé le nom national un peu altéré.

Les *Zauèces* se retrouvent dans les *Zouagha*. Il y a une oasis de ce nom sur la frontière méridionale de Tunisie. Il exiete entre les Mogod et les Khoumir une contrée nommée Zouagha où se trouve une tribu de Nefza portant ce même nom. Vers Guelma, deux montagnes portent le nom de Zouagha et rappellent les habitants du pays.

Les *Byzantes*, voisins au sud des Zauèces, portent le même nom, mais altéré, de *Zenata*. Ils peuplent le sud tunisien et le massif de l'Aurès.

Enfin, Gerba, l'ancienne île des Lotophages, a une population très spéciale, apparentée aux *Nefouça*.

Ici se termine notre étude des sources historiques et géographiques concernant les premiers colons européens de l'Afrique du Nord.

Nous avons accumulé le plus de documents possible. Quelques-uns sont discutables. D'autres resteront sans doute définitifs. Notre prétention n'est pas d'avoir tranché la question. Nos efforts ont surtout tendu à établir un lien historique entre les peuplades originaires de l'Europe et de nombreuses tribus africaines. Il nous semble que, d'une façon générale, nous y avons réussi. C'est là une base impor-

(1) El Kairouani, trad. Pélissier et Rémusat, p. 21.

tante pour interpréter certains faits d'ordre ethnographique, anthropologique ou linguistique que l'on rencontre dans ce pays. Il entre dans notre plan de poursuivre nos recherches dans ce sens. Aussi, nous efforcerons-nous de faire connaître prochainement, d'après ces renseignements, l'histoire de la formation de la langue et de l'écriture berbères.

Dr BERTHOLON.



Table des Matières du premier Fascicule





1959

PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

SUR

L'ANTHROPOLOGIE DE L'AFRIQUE DU NORD

Note sur deux crânes phéniciens trouvés en Tunisie. — *L'Anthropologie*, 1890.

Documents anthropologiques sur les Phéniciens. — *Bull. de la Soc. d'Anth. de Lyon*, 1892.

Note sur les origines et le type des Phéniciens. — *Revue Tunisienne*, 1895.

Les caractères anthropologiques des Basques et des Phéniciens. — *Bull. de la Soc. d'Anth. de Paris*, 1896.

L'industrie mégalithique en Tunisie. — *Bull. de la Soc. d'Anth. de Lyon*, 1888.

Les formes de la famille chez les premiers habitants de l'Afrique du Nord. — *Archives d'Anthropologie criminelle*, 1893.

Esquisse de l'Anthropologie criminelle des Tunisiens musulmans. — *Arch. d'Anth. crim.*, 1889.

Exploration anthropologique de la Kroumirie. — *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1891.

Exploration anthropologique de l'île de Gerba (Tunisie). — *L'Anthropologie*, 1897.

Article « Anthropologie » dans *La Tunisie*. — Berger-Levrault, 1896.

La population et les races en Tunisie. — *Revue générale des Sciences*, 1896.

La race de Néanderthal dans l'Afrique du Nord. — *Revue Tunisienne*, 1895.

